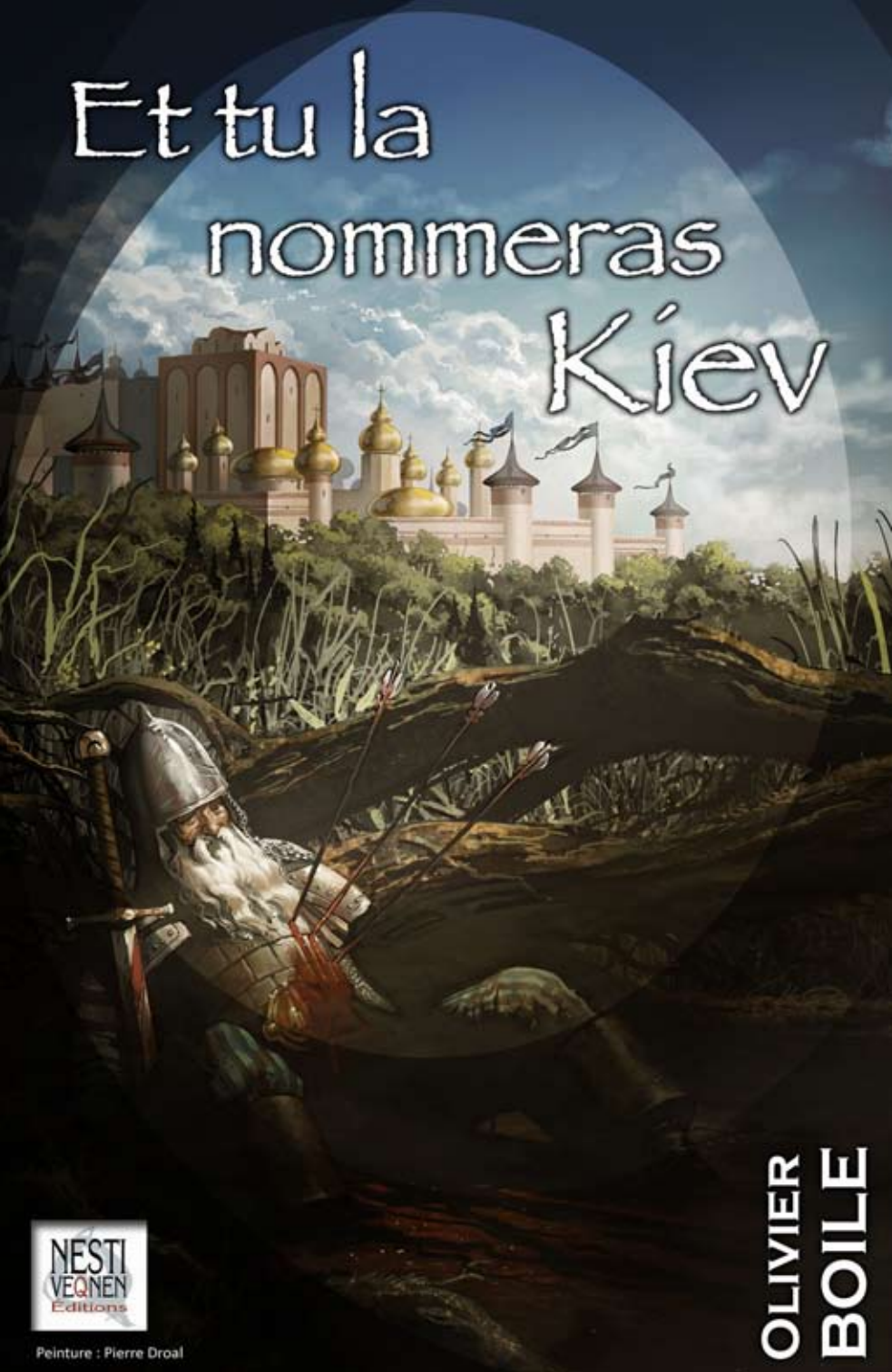
Et tu la nommeras Kiev



OLIVIER BOILE

NESTI VEQNEN Éditions

Peinture : Pierre Droal

Et tu la nommeras Kiev

Dix-huit nouvelles russes

Olivier BOILE

Du même auteur aux éditions Nestiveqnen :

- *Medieval Superheroes* (2012)
- *Les Feux de l'armure* (2013)
- *Sans donjon ni dragon* (2016)
- *Nadejda* (2017)

L'illustration de couverture est signée **Pierre Droal** :
https://www.pierredroal.com/

Les illustrations intérieures ont été réalisées par **Rolland Barthélémy**.

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com
Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt Légal : septembre 2018
ISBN : 978-2-915653-92-2

Sommaire

– Et tu la nommeras Kiev – 7
– Vassilissa et le Cavalier de l'Aube – 19
– Que jeunesse se passe – 33
– Coule, rivière Soukhman – 49
– Vingt-cinq millions de pardons – 61
– Le Chevalier Gris – 75
– L'arbre d'Oumila – 91
– Un garçon venu d'un autre monde – 107
– Le chant de la Roussalka – 123
– Sventovit, l'Enfant-Dieu – 135
– Na Zapad ! – 147
– Le Gardien – 163
– Les fils du Héros – 173
– Les doigts des morts – 191
– Les pies de la place Rouge – 201
– Nadejda – 215
– Du sang sur des mains de givre – 225
– Le dernier défi de Capitaine Soviet – 237

Et tu la nommeras Kiev

Dans toutes les églises et les monastères de la République Soviétique d'Ukraine, on fait sonner les cloches, mais rares sont ceux qui les entendent.

Les rues de la capitale sont presque désertes. La nuit va bientôt tomber. Une fine couche de neige couvre encore les trottoirs : l'hiver n'est pas si loin. Un vieil homme, appuyé sur son bâton de pèlerin et emmitouflé dans un large manteau blanc, rase les murs afin de ne pas être intercepté par la police. En cas de contrôle, il serait bien en peine de présenter un passeport ou quelque autre pièce d'identité. Il n'est tout simplement pas censé être ici, à Kiev, en ce XX^{e} siècle qui a vu se vider les églises tandis que se remplissaient les cellules des prisons et les camps de travail. Triste époque ! Pauvre Ukraine ! Pourquoi diable t'être pliée à cette sinistre idéologie, elle qui a remplacé Dieu par Vladimir Ilitch Oulianov et ses prophètes par les ouvriers et les paysannes ornant les affiches placardées sur les murs de la ville ! « L'Union Soviétique est Source de Paix », « Les Préceptes de Lénine sont Vrais », « Le Communisme est Vivant et Conquérant »… Plus personne ne prend la peine de lire ces slogans patriotiques écrits en lettres dorées, pathétiques tentatives d'une administration athée d'imposer une nouvelle forme de spiritualité à une population déboussolée, qui ne sait plus à quel saint se vouer.

Le vieil homme, imperturbable, remonte Andriyivsky Uzviz – la descente d'André – en laissant derrière lui le bourdonnement des cloches. Là où il se rend, seul le silence a droit de cité. Une antique légende ne prétend-elle pas qu'un carillon annoncera la submersion de la colline de Zamkovagora ? Il force le pas. Un cri retentit dans son dos. Sans doute un policier, peut-être un simple citoyen, quelle importance ? Il n'a aucune envie d'être vu. Tel un fantôme, il se fond dans les ombres du Montmartre Kiévien et de son château médiéval accroché à la butte. L'église est désormais toute proche, il le sait, il le sent. Quelques foulées de plus et il parvient au pied du grand escalier donnant sur le parvis. Bonté divine ! Plusieurs décennies de répression communiste n'ont pu écorner la splendeur de l'édifice. L'église Saint-André est aussi belle qu'au premier jour, aussi belle que lors de sa consécration deux siècles plus tôt. Murs bleutés richement décorés, magnifique dôme à bulbe, colonnades surplombées de chapiteaux d'or, tours d'un vert éclatant… On en oublierait presque sa fonction sacrée pour la confondre avec un musée d'art baroque.

Le pèlerin au large manteau blanc se découvre et se signe. Les cinq croix dressées dans le crépuscule rappellent à ceux qui voudront bien s'en souvenir que cette colline a toujours été le centre spirituel de Kiev, et ce bien avant la fondation de l'église qui s'y élève aujourd'hui.

En pénétrant dans le lieu saint, le vieil homme se replonge dans un passé lointain…

***

La remontée du fleuve était pénible pour tout le monde.

À cinq dans la petite embarcation du dénommé Kiy, les passagers devaient se serrer les uns contre les autres de façon à ne pas basculer dans les eaux tumultueuses du Dniepr. Debout à l'avant du bateau, le marinier se retournait à intervalles réguliers afin de calmer les ardeurs de ses deux frères. Ceux-ci critiquaient de plus en plus son

entêtement à entraîner dans leur fuite un vieillard qu'ils considéraient comme une charge inutile.

« Il m'a payé pour ce voyage, dit Kiy d'un ton neutre, et bien plus qu'il n'aurait dû. Cet étranger est mon obligé. Aussi le convoierai-je jusqu'à ce que l'immortel Péroun, dans son immense sagesse, décide de nous faire emprunter des chemins différents.

— Nous n'avons plus de foyer, insista Khoriv, nous luttons pour notre survie, que nous apporte dans ces conditions un voyageur supplémentaire ? Nous avons beau être du même sang, nous ne devons pas être faits de la même étoffe. Je n'arrive pas à te suivre, Kiy.

— Moi non plus », renchérit Chtchek.

Kiy détourna son regard vers la surface de l'eau. Particulièrement clair à cet endroit, le fleuve laissait entrevoir les richesses qu'il recelait : d'innombrables poissons aux reflets d'argent nageaient en bancs sous la coque du bateau, apparaissant de temps à autre dans le champ de vision du marinier. Il vit cette soudaine abondance comme un heureux présage. Le bon Vélès, maître des fleuves et des rivières, veillait sur eux.

« Vous avez raison, mes frères, nous ne sommes pas faits de la même étoffe. J'ai, cependant, la prétention de croire la mienne meilleure que la vôtre. Je ne vous demande pas de vous renier en m'imitant : seul l'immortel Péroun saura nous juger en fonction de nos actes. Rien ne me fera revoir ma position. L'étranger restera avec nous, quoi qu'il advienne. »

Le vieil homme, resté stoïque durant toute cette conversation qu'il était censé ne pas comprendre, le remercia d'un hochement de tête. Puis il écarta les pans de son large manteau blanc, saisit son bâton de pèlerin et, sous le regard médusé de ses détracteurs, entreprit de s'en servir comme d'une pagaie. Quel étrange spectacle que celui de cet ancêtre rachitique luttant de toutes ses maigres forces contre le courant du Dniepr, tandis que deux paysans vigoureux se disputaient vainement à son sujet ! Chtchek et Khoriv soupirèrent de désarroi ; bien discrète jusque-là, leur sœur Lybed se fit un devoir de les

couvrir de honte en opposant l'attitude noble et courageuse du vieillard à leur propre mesquinerie.

À partir de cet instant, plus personne ne remit en cause la présence du cinquième passager. Faute de recevoir une quelconque marque de respect de la part des jumeaux, il avait au moins la satisfaction de ne plus être la cible de leurs quolibets et de leurs attaques. Quant à la jolie Lybed, elle lui offrait parfois l'un de ces sourires radieux qui lui rendaient la traversée plus agréable. Son ventre rebondi constituait une promesse d'avenir pour ces exilés en quête d'une nouvelle patrie. Il aurait été inconvenant de demander à la jeune femme qui était le père de l'enfant à venir, même si le vieillard ne pouvait s'empêcher de s'interroger. Il avait suffisamment arpenté les territoires barbares pour se rendre compte que l'inceste n'était pas unanimement condamné de par le monde ; aussi se surprenait-il à imaginer que l'un ou l'autre des trois frères pût avoir eu commerce charnel avec elle. Lorsque de telles pensées traversaient son esprit, le vieillard disait une prière silencieuse, pour que les éventuels coupables soient pardonnés.

Seules ses relations avec Kiy n'avaient pas évolué depuis leur départ. Deux jours plus tôt, alors que le voyageur s'était mis en quête d'un passeur, il s'était aussitôt établi entre eux un climat de confiance mutuelle que ne pouvait entamer le mutisme du vieil homme. D'où venait-il ? Que cherchait-il sur ces terres stériles en proie aux guerres tribales ? L'étranger lui avait montré un collier orné d'une croix, symbole que Kiy n'associait à aucune croyance connue ; il avait prononcé à maintes reprises les noms de Rome, de Sinope et de Kherson, lointaines cités dont le marinier n'avait jamais entendu parler auparavant, pas plus qu'il ne savait à quoi correspondait ce Christ dont le vieillard faisait souvent mention. Ils ne baissaient pourtant pas les bras, convaincus qu'à force de bonne volonté la compréhension entre eux irait en s'améliorant…

« Mon village a été rasé par une horde nomade venue du levant, tenta d'expliquer Kiy en espérant que, cette fois, l'étranger saisirait le sens de ses paroles. Nous n'étions qu'une dizaine de familles, guère plus d'hommes

en état de se battre, tandis qu'ils étaient plusieurs centaines de cavaliers… Ou peut-être moins, mais pour nous ils étaient aussi nombreux que des abeilles dans une ruche. J'ai fui avec mes deux frères et ma jeune sœur. Nous n'avons emporté qu'un unique bien : mon embarcation avec laquelle je gagnais ma vie en tant que pêcheur et qui, parfois, me permettait d'effectuer de menus travaux de transport pour la communauté. Telle est mon histoire. J'aimerais tant connaître la tienne… Tu m'as l'air d'un homme au cœur pur. L'immortel Péroun m'en est témoin, je prie pour que nous puissions un jour nous entendre ! »

Bien qu'il ne prononçât pas un mot en réponse, le mystérieux vieillard donna l'impression de comprendre son interlocuteur. « Bientôt, très bientôt », semblait-il lui dire, avant de reprendre son bâton de pèlerin pour aider Kiy à faire avancer son bateau.

Ce soir-là, ils firent escale sur la rive droite du fleuve, un endroit vallonné et verdoyant où ils trouveraient du gibier à profusion avant de reprendre leur errance au fil de l'eau. Sur ordre de Kiy, les jumeaux partirent chasser, Lybed resta à proximité du bateau pour réparer les filets de pêche, tandis que le vieil homme et lui-même parcoururent les berges du Dniepr à la recherche d'un bosquet où passer la nuit en sécurité. C'était la première fois depuis leur rencontre qu'ils se retrouvaient seuls l'un avec l'autre. Cette fois, personne ne se moquerait des tentatives de Kiy pour communiquer avec un étranger taciturne qui, selon toute évidence, ne savait pas sa langue.

« Pourquoi as-tu insisté pour que nous nous arrêtions ici et pas ailleurs ? lui demanda le marinier quand ils furent hors de portée d'oreilles des trois autres. Tu as l'air de connaître cet endroit. Es-tu déjà venu sur ces terres par le passé ? Que comptes-tu dénicher dans ces collines ? »

Le vieillard se contenta de lever la tête au ciel et invita son compagnon à faire de même. Un mélange subtil de teintes rosées et rougeoyantes annonçait le coucher du soleil, lequel commençait déjà à disparaître à l'horizon. Leur exploration serait rendue plus laborieuse par la nuit,

d'où l'impatience de Kiy. Le regard toujours tourné vers le couchant, le vieil homme ne bougea pas d'un pouce, demeurant de longues minutes dans cet état de méditation et d'attente. Il marmonna dans sa barbe, serra son bâton de la main gauche et se signa de la main droite. C'est alors qu'un rai de lumière perça l'obscurité pour illuminer le sommet d'une des sept collines qui les entouraient. Retrouvant soudain la vigueur de sa jeunesse, le vieillard courut à travers les herbes hautes pour rejoindre le point ainsi indiqué. Son compagnon, interloqué, eut peine à le suivre.

« Voilà, dit-il une fois parvenu à son but, nous y sommes. Merci, mon Dieu.

— Peux-tu m'expliquer ce que nous faisons ici ? Et comment savais-tu que l'immortel Péroun allait précisément illuminer cette colline ?

— C'était écrit. Il était écrit que le passeur du Dniepr me guiderait en ces lieux, comme on m'y guida jadis, lorsque ce monde était plus jeune et que ce pays n'était pas encore ce qu'il est aujourd'hui. Bien avant ta naissance, avant ton père, ton grand-père et le père de ton grand-père, j'ai planté la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ dans le sol sacré de la Sarmatie et elle y est encore, intacte malgré le passage des ans. Elle n'attendait que toi pour resplendir sur cette contrée qui, bientôt, deviendra la mère de tous les croyants d'Orient, le berceau d'une troisième Rome. »

Le vieil homme désigna une modeste croix de bois dont la base était solidement enfoncée dans la terre. Toutefois, ce n'est pas cela qui troubla Kiy…

« Je suis capable de saisir le sens de tes paroles, s'exclama-t-il, de même que tu dois être capable de me comprendre ! Quel est ce prodige ? Est-ce là l'œuvre miraculeuse de l'immortel Péroun ?

— Oublie tes faux dieux ! La grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ t'a frappé, Kiy, aussi es-tu à présent son messager, comme je fus le sien. Dorénavant tu sais parler le grec, langue des Évangiles, des lettrés et des bâtisseurs. Tes descendants seront fiers de cet héritage. »

Le vieillard tendit son bâton de pèlerin en direction du paysage généreux qu'ils dominaient, vers ces collines verdoyantes qu'ils continuaient de distinguer malgré la tombée de la nuit.

« Vois ces montagnes ! La bénédiction du Tout-Puissant brille au-dessus d'elles. Une grande ville s'y élèvera et, avec l'aide de Dieu, de nombreuses églises y seront construites. Telle est Sa volonté. »

Le marinier était bouche bée, partagé entre l'incrédulité et la sensation de vivre un moment qui resterait gravé dans la mémoire des siècles. À son tour, il observa son environnement. Ces collines boisées, ces ravines et ces petites rivières ondoyantes et, surtout, la proximité du Dniepr, pouvaient effectivement être un terreau idéal à l'émergence d'une cité d'importance. Mais était-ce bien là le rôle dévolu à Kiy le passeur, Kiy l'exilé ? Jusqu'à présent, son unique ambition avait été de protéger les siens et de vivre du produit de leur pêche…

« Qu'attends-tu de moi exactement ? s'enquit-il. Ou plutôt, qu'attend le Seigneur ? Tu es son messager, dis-le-moi !

— Tu t'installeras ici avec ta sœur et tes deux frères, sur la rive droite de ce fleuve que les anciens connaissaient sous le nom de Borysthène et que, dans ta langue, on appelle Dniepr. L'enfant de Lybed naîtra ici. D'autres suivront. Tu prendras femme parmi les tribus slaves de la région et vous établirez votre foyer sur la colline de Zamkovagora. Avec le bois que vous récolterez en quantité dans les environs, vous construirez votre maison. Tu fonderas un village, qui grossira jusqu'à devenir un bourg, qui grossira jusqu'à devenir une ville, pour enfin s'imposer comme la capitale de ton peuple durant les millénaires à venir. Et tu la nommeras Kiev, afin que l'on se souvienne éternellement de Kiy le passeur du Dniepr.

— C'est trop d'honneur pour moi, je ne suis qu'un simple batelier… Ne mérites-tu pas plus que moi de voir ton nom donné à cette future cité ?

— Non. Je ne serai pleinement satisfait que si l'on donne mon nom à l'église qui sera bâtie là où j'ai planté

ma croix. C'est tout ce que demande Notre Seigneur Jésus-Christ, aussi est-ce tout ce que je demande : que le peuple slave rende hommage au Premier Appelé. »

Kiy acquiesça, convaincu. Puis il se baissa pour ramasser quelques pierres arrondies – choisies parmi les plus belles qu'il puisse trouver –, les réunit en tas et les aligna en demi-cercle autour de la croix de bois. Alors qu'il n'avait jamais effectué ce geste de toute sa vie, ni n'en connaissait la signification un instant plus tôt, il se signa, avant de tomber à genoux devant l'espace sacré ainsi délimité. Un nouvel éclair de lumière franchit la barrière de la nuit et le frappa.

Quand il se releva après une longue prière, son mystérieux compagnon avait disparu.

***

Le vieil homme quitte l'église Saint-André, le cœur lourd. La vue admirable offerte au visiteur est pour lui sans attrait. Du haut de son promontoire, il ne reconnaît plus cet endroit qu'il a contribué à faire sortir du néant. Il ne reconnaît plus cette ville dont il est pourtant l'un des pères.

L'aube se lève sur la capitale de la République Soviétique d'Ukraine. Le quartier du Podol, le plus ancien de Kiev, se déploie comme une immense tache d'encre autour de la colline ; au-delà des méandres du fleuve s'étend la plaine infinie. Le regard du pèlerin au large manteau blanc se fixe un instant sur une avenue où défilent les automobiles, avant de se perdre sur les eaux sombres du Dniepr. Il remonte le fleuve, telle une embarcation des temps anciens luttant contre les courants, croise des bateaux à voiles ou à moteur dont il suit la progression, jusqu'à ce que ceux-ci jettent l'ancre le long des quais. Le vieil homme est ravi de constater que la cité n'a pas renié sa vocation de port fluvial. En observant le débarquement des passagers et le déchargement des marchandises, il songe avec émotion à tous les mariniers qui l'ont mené de la mer Noire aux sept collines de Kiev, du

Ier au XXe siècle, des premiers jours du christianisme aux derniers jours de l'impérialisme soviétique.

Il dit une courte prière pour chacun d'entre eux, et une plus longue pour le passeur qui, en fondant la ville de Kiev sur ses injonctions, fit de l'apôtre André l'un des saints protecteurs de l'Ukraine.

Quelques mots de l'auteur

Commencer ce recueil par la nouvelle qui lui donne son titre me permet de répondre d'emblée à l'interrogation qui a dû traverser l'esprit de nombreux lecteurs : « Nouvelles russes ? Mais Kiev n'est-elle pas la capitale de l'Ukraine ? » Certes, mais l'Ukraine est une création relativement récente. Au Moyen-Âge, la Russie s'étendait grosso modo de la mer Baltique à la mer Noire. Les lecteurs de mon roman *Nadejda* le savent : le grand-prince Vladimir régnait sur le pays depuis son palais bâti sur les hauteurs de Kiev, historiquement connue comme la « Mère des villes russes »… Pour cette période, les historiens, notamment Ukrainiens, préfèrent généralement parler de « Rus' de Kiev » ou de « Ruthénie », dissociant ainsi clairement l'ancienne principauté de Kiev de l'actuelle Fédération de Russie… Il ne faudrait surtout pas donner de mauvaises idées à Vladimir Poutine et aux nationalistes russes ! Mais pour ma part, j'ai décidé de ne pas entrer dans ces querelles byzantines, considérant que l'appellation « Russie » est plus simple et plus parlante pour un lecteur francophone.

Dans cette nouvelle, j'ai mêlé les deux mythes fondateurs de Kiev : l'apôtre André, lors d'une mission d'évangélisation au « pays des Sarmates », s'arrêta sur les rives du Dniepr et prophétisa qu'une grande cité chrétienne se dresserait en ces lieux alors inhabités ; cinq ou six siècles plus tard, un dénommé Kiy, ses frères et sa sœur fondèrent effectivement la ville. Ces deux événements sont encore très présents dans la mémoire collective des Ukrainiens. Bâtie au XVIIIe siècle sur les hauteurs où l'apôtre est censé avoir planté une croix, l'église Saint-André est aujourd'hui l'un des monuments

emblématiques de Kiev ; quant à Kiy, Chtchek, Khoriv et Lybed, plusieurs statues à leur effigie se dressent dans la ville. En tant que héros fondateurs d'une nation, ils ont également eu l'honneur d'apparaître sur les premiers billets de banque émis par la jeune république d'Ukraine après la chute de l'URSS.

Vassilissa et le Cavalier de l'Aube

Le nord-ouest de la Russie a toujours été un territoire propice à la naissance de contes et de légendes.

Ses immenses forêts de pins, ses lacs recouverts de brume et ses marais inhospitaliers offrent un décor rêvé à ces mythes auxquels on ne croit pas, jusqu'à ce qu'une vieille paysanne vous les narre à sa manière, un soir d'hiver autour du poêle… Lorsque l'on a voyagé dans le nord-ouest de la Russie et que l'on a frissonné, vibré ou sangloté à l'écoute des récits merveilleux des autochtones, on se surprend parfois à lever les yeux au ciel à la recherche de l'oiseau de feu. Il arrive également à certains de tendre l'oreille à l'approche de l'aube. Dans ce cas, il ne fait aucun doute que leur but est d'entendre les gémissements de Vassilissa, la plus belle des filles de la région, dont le destin a de tout temps fasciné ceux qui ont eu la chance de connaître son histoire.

***

La jeune Vassilissa vivait avec son père, sa belle-mère et ses deux belles-sœurs dans une modeste isba à la lisière de la forêt, loin, très loin de toute autre habitation. Le chef de famille étant parti pour la Grande Novgorod afin d'y vendre du miel et des fourrures, sa fille adorée se

retrouva seule en compagnie des trois femmes. Celles-ci, jalousant sa beauté, la détestaient mais se retenaient habituellement de lui faire le moindre mal.

« Je te laisse gérer la maison comme tu l'entends, dit le père à sa nouvelle épouse avant l'épreuve des adieux. Je ne serai pas de retour avant deux semaines. Durant mon absence, c'est à toi de te faire respecter de tes filles et de la mienne. Cependant je ne me fais pas trop de souci pour Vassilissa : elle ne rechignera jamais à t'aider dans les tâches domestiques. »

La belle-mère grimaça. Bien sûr, Vassilissa était si aimable, si dévouée, si charmante ! Comme elle ferait le bonheur de l'homme qui demanderait sa main ! Était-il besoin de le lui rappeler, alors que ses propres filles étaient laides, acariâtres et paresseuses, deux vilains crapauds dont elle ne parviendrait jamais à se défaire ? Non, décidément, la belle Vassilissa était une insulte envers toutes ces femmes que la nature n'avait pas gâtées. Il fallait qu'elle paye.

Le premier jour, la marâtre tenta de noyer la jeune fille sous le travail. Elle lui fit puiser de l'eau, bêcher le potager, repriser des vêtements, filer le lin, couper du bois, ranger le linge, moudre le blé et préparer le dîner, sans cesser de la houspiller. Vassilissa ne se plaignit pas et accomplit sa besogne de la manière la plus satisfaisante qui soit.

Le deuxième jour, la marâtre lui confia une charge identique, à laquelle elle ajouta l'obligation de tresser des souliers en écorce de tilleul, une paire pour chacune de ses filles. Malgré son sérieux et son application, elle trouva un prétexte pour la battre. Vassilissa accepta la sanction sans sourciller, considérant que son aînée était la plus à même de différencier ce qui était bien de ce qui était mal.

Le troisième jour, comprenant qu'il serait difficile de prendre sa belle-fille en défaut, la marâtre décida de l'envoyer chercher du feu en forêt. À première vue, cela semblait être une tâche ordinaire… Pourtant, la mauvaise femme avait longtemps pesé le pour et le contre avant de se résoudre à une telle vilenie. On prétendait en effet que

les arbres servaient de refuge à Baba Yaga, la plus redoutable des sorcières russes ; quiconque troublait sa solitude sans y être invité terminait au fond de sa marmite. C'était pourtant bel et bien auprès de cette terrible voisine que la douce Vassilissa était chargée d'obtenir du feu, sans lequel toute la famille finirait par périr de froid.

« Je serais honorée de pouvoir vous rendre ce service, déclara-t-elle avec une sincérité désarmante. Je vous promets, à vous ma chère mère, à vous mes sœurs bien-aimées, de ne pas rentrer les mains vides. »

Sans attendre, elle se couvrit les épaules d'un châle, emporta quelques provisions et pénétra dans la forêt sous le regard narquois de sa belle-mère et de ses belles-sœurs. Quand Vassilissa eut disparu parmi les ombres, les lumières de la maison se rallumèrent aussitôt et le poêle se mit à chauffer comme avant. Les trois mauvaises femmes rirent de bon cœur, fières du tour pendable qu'elles venaient de jouer à leur rivale. Puis elles allèrent dans le coin aux icônes afin de prier pour son âme… À moins que ce ne soit pour la leur, haïssables pécheresses ! Comment peut-on oser se réclamer de Dieu après un tel forfait ? Comment les portes du Paradis pourraient-elles s'ouvrir à des âmes capables de condamner à une mort certaine la belle, la douce, la courageuse Vassilissa ?

Inconsciente des remords qui commençaient à tourmenter les trois mauvaises femmes, Vassilissa progressa non sans mal au milieu des arbustes épineux et des branches traîtresses. Par bonheur, le temps était plutôt clément, ce qui n'était, hélas ! pas le cas de la nature : celle-ci se montrait particulièrement hostile envers l'intruse, dont la jolie robe brodée fut rapidement maculée de boue et déchirée en maints endroits. Qu'importe, elle se devait d'aller au bout de son entreprise. Les dents serrées, elle accéléra l'allure.

L'après-midi était déjà bien entamé lors de son départ, aussi ne fut-elle pas étonnée de voir s'atténuer les lumières du ciel. La pénombre s'épaissit autour d'elle. Quelque peu effrayée par la perspective de bivouaquer sous les arbres, la jeune fille vérifia ses provisions – elle en avait

assez pour deux jours, sans compter ce qu'elle ramasserait en chemin –, rajusta son châle et continua son périple. Avec un peu de chance, elle atteindrait son objectif avant la tombée de la nuit.

« Mon cher père, je pense à vous, qui comme moi errez sur les routes pour le bien de vos proches. Ma chère mère, mes sœurs bien-aimées, comme je vous plains, vous qui devez attendre le lever du jour pour recevoir lumière et chaleur. Pardonnez-moi de n'avoir su faire plus vite ! Mais comme je vous l'ai promis, je ne rentrerai pas les mains vides. »

Vassilissa dut toutefois se rendre à l'évidence : elle était exténuée et, avec le crépuscule, risquait de s'égarer. C'est donc à proximité d'une petite rivière, là où l'herbe était bien verte et les champignons abondants, qu'elle posa ses affaires et se fit une couche de brindilles, de feuilles et de mousse. Elle espérait ainsi passer une nuit tranquille…

Cependant, des bruits de pas ne tardèrent guère à l'alerter. Elle se figea, le souffle coupé, prête à déguerpir au moindre danger avéré. Vassilissa était sur le point de perdre son sang-froid quand elle aperçut, à quelques coudées de l'endroit où elle se tenait, le responsable de cette frayeur. Un cavalier chevauchait paisiblement au milieu des arbres, le regard baissé, sans remarquer un seul instant la présence de la jeune fille. Monté sur un cheval aussi noir que la nuit, il était lui-même tout de noir vêtu, des plumes de son casque à ses bottes de cuir, en passant par sa cotte de mailles et sa cape. Celle-ci, par ailleurs, était d'autant plus remarquable qu'elle était pailletée d'innombrables étoiles argentées, unique élément lumineux de cet étrange messager nocturne. Vassilissa ouvrit la bouche pour l'interpeller ; ses mots restèrent bloqués au fond de sa gorge lorsqu'elle constata que le passage du cavalier s'était accompagné de la tombée de la nuit. Poursuivant sa route sans se retourner, il finit par disparaître à la vue de la jeune fille qui, à la suite de cet épisode, ne put trouver le sommeil.

Elle fut donc aux premières loges pour assister au lever du jour, lequel se déroula de manière tout aussi

étrange. L'esprit embrumé par la fatigue, elle ne crut tout d'abord pas à ce qu'elle voyait, et pourtant… À l'instant précis où les premières lueurs de l'aube franchissaient la barrière des arbres, un autre cavalier fit son apparition. Le visage dissimulé sous un heaume blanc, protégé des intempéries par un épais manteau blanc et d'éventuelles attaques par une armure blanche et un bouclier blanc, il montait un cheval harnaché de blanc qui progressait, placide, sur le sentier près duquel Vassilissa avait dressé son campement de fortune. Fascinée par le nouvel arrivant, elle ne put détacher son regard de lui, si bien qu'il finit par sentir la présence de la jeune fille. Il tira sur la bride de sa monture, qui s'arrêta et en profita pour déguster quelques champignons sur le bord du chemin. Quand le cavalier voulut repartir, il était trop tard : Vassilissa se tenait en face de lui. Ses magnifiques yeux bleus le fixèrent intensément. Il sentit son cœur battre avec ardeur. Autour de lui, la rosée se déposa sur les feuilles des arbres tandis que la sueur commençait à couler le long de ses tempes, sous ce casque qui l'étouffait malgré la fraîcheur matinale.

« Pardonnez-moi, bredouilla-t-il en faisant mine de vouloir forcer le passage, je suis pressé. Mon devoir ne peut attendre, même pour un aussi joli minois que le vôtre. »

Le compliment fit rougir la jeune fille. Elle n'avait que rarement l'occasion de croiser d'autres hommes que son père, ce qui donnait à celui-ci une aura de mystère qu'amplifiait son curieux accoutrement. Qui était-il ? Avait-il un lien avec le cavalier noir de la veille ? Et en quoi consistait ce devoir qui ne pouvait attendre ?

« Je ne vous laisserai pas repartir avant d'avoir vu votre visage, dit-elle avec un aplomb qui la surprit elle-même. Je veux connaître l'identité de l'homme ayant mis un terme à la nuit.

— On me nomme le Cavalier de l'Aube. C'est tout ce que vous devez savoir. À présent, puis-je poursuivre ma route ?

— Vous avez omis de me révéler votre visage, rétorqua Vassilissa avec malice, alors que vous avez vu le mien. »

Le cavalier blanc remua sur sa selle, gêné. Devant l'insistance de cette jeune fille qui, il devait bien l'avouer, ne le laissait pas indifférent, il consentit finalement à enlever son heaume. Vassilissa retint une exclamation d'émerveillement. En dépit de la cascade de cheveux blancs tombant sur ses épaules, ce n'était pas un vieillard ; au contraire, il s'agissait d'un tout jeune homme, sans doute à peine plus âgé qu'elle. Sa beauté était à l'image de l'aube, pure et éclatante.

« Voilà, dit-il, vous avez vu mon visage, ce dont peu de mortels peuvent se targuer. Adieu, belle dame. Vous rencontrer fut un réel plaisir.

— Je refuse de vous laisser partir ainsi ! s'exclama Vassilissa en s'approchant de lui jusqu'à poser une main sur la crinière de son cheval et une autre, plus ferme, sur sa main libre.

— Il le faut pourtant, je le regrette. Le soleil compte sur moi pour enfin se lever… »

Comme pour illustrer ses propos, un autre cavalier se présenta à l'entrée du chemin. Habillé de rouge de la tête aux pieds, il tenait un sabre enflammé dans la main droite et un écu couvert de sang dans la main gauche. Son cheval à la robe écarlate piaffait d'impatience et lançait des coups d'œil réprobateurs à son homologue blanc, lequel répondit par un hennissement furieux qui fit se retirer temporairement le cavalier rouge.

« Je dois y aller, reprit le Cavalier de l'Aube.

— Vous n'irez nulle part sans moi, je le jure. »

Alors Vassilissa, les doigts toujours solidement accrochés aux siens, attendit qu'il se penche vers elle pour chercher ses lèvres. Le cavalier rouge qui réapparut à cet instant fit demi-tour, conscient que, ce matin-là, le soleil ne se lèverait pas : l'aube avait mieux à faire que de poindre sur les forêts de Russie.

***

Le Cavalier de l'Aube occupait une petite isba nichée entre les arbres, en un endroit retiré où nul être vivant

n'aurait eu l'idée de l'y chercher. Dans la solitude la plus complète, il attendait invariablement la fin de la nuit pour enfourcher son cheval immaculé et parcourir le pays afin d'y apporter la lumière du jour. Du moins, voilà ce qu'il faisait jusqu'à ce que sa route croise celle de Vassilissa…

Combien de temps passèrent-ils tous les deux, à jouir de leur amour naissant, sans aucun contact avec le monde extérieur ? Pensa-t-on à eux, là-bas, hors de la forêt ? Quelle importance ? Le khan des Tatars aurait pu envahir la Russie, massacrer ses habitants, brûler ses villes et piller ses monastères, ils ne s'en seraient guère souciés. Les deux jeunes gens s'étaient découverts follement épris l'un de l'autre. Seul comptait leur bonheur partagé, loin des regards.

« Ainsi tu as été un prince, s'étonna Vassilissa en lui rendant un baiser. Cela ne doit pas être facile de passer des palais luxueux de la Grande Novgorod à une cabane dans la forêt.

— Certes, mais telle est la malédiction qui me poursuit depuis ma funeste rencontre avec Baba Yaga. Je dois accomplir ma tâche jusqu'à ce qu'elle me libère enfin…

— Ou jusqu'à ce que tu te libères.

— En effet. C'est ce que j'ai eu le courage de faire grâce à toi, ma douce Vassilissa. »

Les deux amants s'enlacèrent de nouveau en se murmurant des mots doux et en s'échangeant de belles promesses. Quel parfait amour ! Quel joli tableau ! Qui irait briser une telle harmonie, qui oserait les ramener à la triste réalité ? Le soleil ne brillait plus sur la Russie. Précipités dans une nuit permanente, tous les braves gens se demandaient quel péché ils avaient pu commettre pour mériter pareil châtiment…

Des coups de poing violents donnés contre la porte de l'isba extirpèrent les amoureux du rêve éveillé dans lequel ils s'étaient réfugiés. Le Cavalier de l'Aube se releva en sursaut et courut ouvrir.

« Mon frère, déclara l'intrus, je suis soulagé de te trouver chez toi. J'avais peur que tu n'aies disparu.

— Mon frère… Puis-je savoir ce qui t'amène ici ? Tu n'es plus venu me rendre visite depuis…

— Longtemps. Très longtemps. Me laisseras-tu entrer ? »

Le cavalier blanc s'écarta de mauvaise grâce. Le cavalier noir inspirait des sentiments à l'opposé de ceux que suscitait son frère : joie, confiance, sérénité pour l'un, peine, crainte, embarras pour l'autre. Ces deux-là semblaient former la paire la plus antinomique, mais aussi la plus complémentaire qui soit, comme le sont le chaud et le froid.

« Je n'arrive pas à croire que tu restes enfermé dans ton isba tandis que tout le monde attend après toi ! rugit le Cavalier de la Nuit. As-tu conscience de la gravité de la situation ? Notre frère le Cavalier du Jour ne peut plus prendre mon relais si tu te dérobes… Et c'est précisément ce que tu as fait alors que six jours déjà ont passé sur les terres qui ne sont pas soumises à notre influence ; six jours qui, à l'inverse d'ici, ont vu tomber le crépuscule, se coucher le soleil, poindre l'aube puis se lever le soleil, et ainsi de suite, comme il est de coutume depuis des temps immémoriaux…

— Je sais tout cela, mon frère.

— Alors ? Pourquoi ce qui fonctionnait si bien ne fonctionne-t-il plus ? Es-tu devenu fou ? J'espère que tu as d'excellentes raisons à invoquer, autrement… »

Le Cavalier de l'Aube fit taire son frère d'un simple geste de la main en direction de la chambre. Dans l'encadrement de la porte se tenait, l'air hagard et les cheveux défaits, une jeune fille dont les grands yeux bleus étaient emplis de larmes.

« C'est donc cette jouvencelle qui est la cause du malheur de la Russie ? »

À ces mots, prononcés telle une sentence de mort par le cavalier noir, Vassilissa s'effondra et se laissa aller à son désespoir. Qu'était-il le plus difficile à admettre ? Que son insouciance ait provoqué une catastrophe dont elle ne mesurait pas encore toutes les conséquences, ou que le temps du bonheur touchait à son terme ? Elle le savait, son amant n'aurait d'autre choix que de retourner servir Baba Yaga, sans quoi des fléaux plus terribles encore s'abattraient sur le pays.

« Va-t'en, mon frère, déclara le Cavalier de l'Aube d'une voix glaciale. Tes paroles blessent ma fiancée.

— Ta fiancée ? Tu comptes donc rester avec elle ?

— Oui.

— Tu comptes donc ne plus revenir parmi nous ?

— Telle est ma décision. »

Le cavalier noir porta la main à son front en soupirant. Son visage, si tant est que cela soit possible, s'assombrit.

« Adieu, mon frère. Puisses-tu ne pas trop regretter l'erreur que tu es en train de commettre. »

La porte claqua. Le hennissement d'un cheval se fit entendre dans la nuit, répondant aux hurlements des loups. Puis le silence s'empara de nouveau de la forêt comme de l'isba. Vassilissa, les genoux à terre, leva les yeux vers l'homme qu'elle aimait. Il pleurait.

***

Les jours qui suivirent – mais peut-on vraiment parler de jours dans un monde peuplé de ténèbres ? – ne furent plus aussi joyeux que les premiers temps de leur relation. Même si les deux jeunes gens continuaient de s'aimer avec passion, l'ombre du Cavalier de la Nuit planait au-dessus d'eux. Impossible de se murmurer des mots tendres alors que le peuple de Russie murmurait des plaintes misérables ; impossible de gémir de plaisir alors que le peuple de Russie gémissait de peine. Vivre semblait indécent à l'heure où, par la faute de leur amour, agonisait leur terre natale.

« Vassilissa… », commença le cavalier, visiblement gêné par ce qu'il souhaitait annoncer à son amante.

Celle-ci déposa un baiser sur son torse puis se détacha de lui. Elle plongea son regard bleu dans le sien, à la recherche de cette lueur d'assurance qui lui avait tant plu la première fois qu'ils s'étaient vus. En vain. Le prince à l'allure altière n'était plus qu'un jeune homme déboussolé.

« Je t'écoute, mon chéri. Tu peux tout me confier. Sois sans crainte.

— C'est que… Vassilissa, je risque de te faire beaucoup de mal si…

— Vas-y. J'ai vécu de si beaux moments avec toi, je suis prête à en vivre de moins agréables. Je serai toujours là.

— Justement, tel est le problème. Mon frère a parlé d'erreur et il a eu raison. Je pense que cette erreur peut encore être corrigée. Je ferais mieux de remettre mon armure, d'enfourcher de nouveau mon destrier et de repartir sur les routes. »

La jeune fille en resta sans réaction. La bouche ouverte sans qu'aucun son n'en sorte, les yeux dans le vague, elle donnait l'impression de n'avoir pas entendu les mots qui venaient d'être prononcés, voire de ne pas en avoir saisi le sens… Ce qui n'était évidemment pas le cas.

« Je suis navré, Vassilissa. J'ai été faible. J'avais une mission à accomplir et j'ai failli. Y aura-t-il des sanctions ? Baba Yaga tentera-t-elle de me châtier ? Cela n'a que peu d'importance au regard de la principale conséquence de nos actes : la Russie se meurt, Vassilissa, elle se meurt à cause de nous !

— Je comprends. Le devoir avant soi. Rien de plus normal.

— Je suis soulagé que tu le prennes de cette manière. Sache toutefois que cela m'est aussi difficile qu'à toi. »

La jeune fille lui sourit en posant une main ferme sur la sienne et, avec la même gaucherie que le jour de leur rencontre, entreprit de chercher ses lèvres. Pour toute réponse, le Cavalier de l'Aube la repoussa. Il quitta le lit et saisit son costume immaculé, qu'il enfila sans accorder un regard supplémentaire à celle qu'il avait tant aimée.

« Je ne regrette rien, affirma-t-il en se couvrant de son heaume blanc, sinon d'avoir ainsi porté atteinte à ta vertu.

— Ne laisse pas le remords t'envahir. Je ne compte aimer aucun autre homme après toi. Tout le temps qu'il me restera à vivre, ce sera avec ton souvenir. »

Ces paroles le troublèrent assez pour provoquer chez lui une courte hésitation. Enveloppée dans les couvertures, sa nudité masquée tant par un drap en étoffes précieuses que par son interminable chevelure bouclée, Vassilissa lui apparut magnifique dans son malheur.

Aucune larme ne coulait, tout était contenu. Il savait que son cœur était plein d'un fol espoir et qu'elle attendait que sa décision paraisse irrévocable avant de craquer.

« Rhabille-toi, dit-il d'un ton parfaitement neutre. Veille à bien laisser la clef dans la serrure en partant. Et surtout, ne cherche pas à me retrouver. »

Il se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit sans hâte. Avant de la refermer derrière lui, il lâcha à mi-voix :

« N'oublie jamais à quel point je t'ai aimée. »

Puis le silence s'abattit sur l'isba du Cavalier de l'Aube.

***

Le soleil se leva de nouveau sur la Russie.

Le temps de la peur était passé, le mauvais rêve était terminé. Pour tous les habitants des villes et des campagnes, des forêts et des plaines, des lacs et des rivières, pour tous ceux qui avaient cru la fin du monde arrivée, le retour de la lumière du jour fut vécu comme une renaissance. Les églises avaient résonné des plaintes et des supplications de fidèles désespérés ; elles s'emplirent désormais de chants à la gloire du Seigneur, des saints et de leur miséricorde. La Russie était sauvée ! La Russie survivrait !

En apercevant de loin ces hommes, ces femmes et ces enfants qu'il avait plongés dans le malheur et qui, aujourd'hui, remerciaient le Ciel de ne pas les avoir abandonnés, le Cavalier de l'Aube eut le sentiment d'avoir pris la bonne décision. Pour tout dire, il en vint à oublier son incartade. Il reprit le rythme monotone de sa charge sans laisser quiconque le détourner de la route tracée pour lui.

« Voilà ce pour quoi je suis fait, murmura-t-il à l'oreille de son unique compagnon. Voilà ce que je ferai jusqu'à ce que l'univers cesse d'exister, car ma malédiction ne sera jamais levée. »

Le cheval blanc approuva d'un hennissement qui fit s'enfuir à travers les arbres une nuée d'oiseaux affolés. Le calme mit quelques instants à reprendre possession de la forêt.

« Allons, dit le Cavalier de l'Aube. La Russie nous attend pour commencer une nouvelle journée. »

Sur le chemin, à une verste environ de l'endroit où se tenait son frère, un cavalier tout de rouge vêtu, armé d'un sabre enflammé et perché sur un destrier à la robe écarlate, suivait l'aube et apportait le soleil. Il lui arrivait parfois d'entendre les gémissements d'une jeune fille accablée par le chagrin, puis de rattraper une silhouette errante, quasi imperceptible, apparition fantomatique qui l'incitait à faire ralentir sa monture. Jamais il ne lui avait parlé. Le cavalier rouge savait que cette créature pitoyable n'était pas là pour lui ; elle marchait à la suite du Cavalier de l'Aube, coûte que coûte.

« Voilà ce pour quoi nous sommes faits, soupira le Cavalier du Jour en observant la belle Vassilissa, dont le visage n'était plus qu'un masque d'affliction. Voilà ce que nous ferons jusqu'à ce que l'univers cesse d'exister, car notre malédiction, hélas ! ne sera jamais levée. »

Quelques mots de l'auteur

J'entends souvent dire que mes nouvelles se rapprochent du conte, et si c'est loin d'être toujours volontaire de ma part, pour le coup il s'agit effectivement d'un conte classique dans la forme comme dans le fond. L'histoire de Vassilissa-la-très-belle fait partie des contes russes les plus connus à travers le monde, notamment dans sa version recensée par le folkloriste Alexandre Afanassiev au XIX^{e} siècle. Pour ma part, je l'ai découvert dans l'album superbement illustré par Ivan Bilibine, paru aux éditions du Sorbier. Mais si j'ai aimé cette histoire, j'ai tout de même été un peu frustré, à la lecture des aventures de Vassilissa, du peu de place accordé aux Cavaliers de la Nuit, de l'Aube et du Jour : ceux-ci me paraissaient avoir un grand potentiel romanesque ! J'ai donc inventé ma propre version, qui par rapport à la version traditionnelle donne davantage d'importance à ces personnages, tout en offrant un destin tout à fait

différent à l'héroïne… Une sorte d'uchronie de conte, en somme : et si Vassilissa s'était mise en travers du chemin d'un des cavaliers au lieu de se contenter de l'observer, quelles auraient été les conséquences de ce geste ?

Deux ans après la rédaction de cette nouvelle, je n'avais toujours pas cherché à la faire publier, lorsque les éditions du Riez ont lancé un projet d'anthologie sur le thème des Contes du monde ; l'occasion était trop belle ! Si j'en crois les quelques réactions dont j'ai pu prendre connaissance, « Vassilissa et le Cavalier de l'Aube » a bien plu aux lecteurs de cette anthologie. Sans doute ont-ils été ravis de retrouver, au milieu d'histoires plus modernes, un conte « à l'ancienne », avec un doux parfum d'enfance et de nostalgie…

Que jeunesse se passe

« Demian, on vient ! »

Le jeune homme se retourna vers son acolyte. La pauvre Lioudmila lançait des regards paniqués à droite et à gauche, prête à prendre la poudre d'escampette. Elle avait déjà repéré une tenture susceptible de leur servir de cachette et n'attendait qu'un geste pour mettre son plan à exécution. Demian haussa les épaules. Même si l'affaire semblait assez mal engagée, et ce bien avant que Lioudmila ne s'en alarme, il n'allait pas céder à l'affolement. Près d'une décennie de pratique en tant que monte-en-l'air lui avait forgé un masque d'impassibilité que rien ne parviendrait à faire tomber – pas même l'irruption de quatre gardes en armure au beau milieu du cabinet de travail qu'ils étaient en train de piller…

« Tu me suis, Liouda ? Par ici ! »

La jeune fille acquiesça tandis que son complice effectuait quelques pas alertes en direction des fenêtres donnant sur la cour et, au-delà, le labyrinthe des rues de la Grande Novgorod.

« Allez, Liouda ! Saute !

— Mais, Demian, nous n'avons…

— Saute immédiatement ! »

On entendit un bruit de verre brisé, les grognements contrariés des gardes, deux ou trois « au voleur ! » de circonstance, le martellement de bottes lancées à la vitesse du vent, puis plus rien. Un silence parfait s'abattit sur la

rue, recouvrant les deux fuyards tel un manteau protecteur. Ils étaient sauvés. Demian se releva en époussetant sa cape grise encore recouverte d'éclats de verre. À ses côtés, Lioudmila fit de même. Pour sa première mission d'importance, elle avait survécu ; on pouvait difficilement lui en demander davantage.

« Ce n'est pas très fameux, dit-elle de sa voix fluette.

— Qu'est-ce que tu espérais, ma grande ? Qu'à quinze ans à peine, tu saurais passer sans encombre du vol à la tire sur les quais du Volkhov au pillage des demeures luxueuses du quartier Sainte-Sophie ?

— Non, bien sûr. Je sais que rien ne me sera offert sur un plateau, qu'il nous faudra lutter sans cesse pour nous en sortir. Mais nous avons planifié cette opération durant un mois, nous avons méticuleusement établi l'emploi du temps du boyard et observé les allées et venues de ses gardes… Et au bout du compte nous rentrons bredouilles. Je suis déçue.

— Ah oui ? Nous rentrons bredouilles, vraiment ? »

Le maître-voleur ouvrit son havresac et exhiba ses prises, escamotées avec un tel savoir-faire qu'elles avaient échappé à la jeune fille. Les trop courtes minutes passées dans le cabinet de travail de monseigneur Saïtov n'avaient pas été perdues, n'en déplaise à Lioudmila : ils étaient à présent en possession d'un petit chandelier incrusté de pierreries, de quatre gobelets en argent, d'une poignée de monnaies frappées des profils austères de princes étrangers, ainsi que d'un miroir de forme ovale qui avait aussitôt excité la curiosité de Demian. Sous ses dorures lui donnant une apparence quelconque, voire miteuse, l'objet irradiait le mystère.

« Garde tout, dit-il à son acolyte. Tout, excepté le miroir. Celui-là est à moi. Je désire percer ses secrets.

— Quels secrets ? Ce n'est qu'un miroir, et assez laid en prime. L'unique secret qu'il pourrait te révéler, c'est que tu as l'air fatigué et que tu devrais songer à aller au lit.

— Ris donc ! Crois-moi, j'ai l'œil pour repérer les objets exceptionnels, y compris quand ils ne payent pas de mine… Surtout quand ils ne payent pas de mine. »

Le maître-voleur leva la tête vers le ciel, en partie occulté par les hautes tours de bois qui fleurissaient depuis quelques années dans le quartier Sainte-Sophie, symboles de la prospérité de la Grande Novgorod et de ses marchands. Il s'attarda sur le donjon du kremlin qui, en plus des cloches sacrées de la cité, abritait une gigantesque clepsydre dans laquelle on avait enfermé le temps. Celle-ci indiquait que la nuit était sur le point de tomber. L'obscurité environnante le confirmait.

En serrant le miroir contre sa poitrine, Demian songea que les prochaines heures ne seraient pas consacrées au néant du sommeil ; au contraire, elles risquaient d'être pleines d'enseignements.

***

Le vieil homme écarte les rideaux richement brodés de sa chambre et laisse son attention vagabonder sur les rues animées de la Grande Novgorod.

Il soupire. Quelques instants plus tôt, un messager du posadnik est venu lui annoncer que le nouveau maître de la cité souhaiterait l'entretenir au sujet des lois protectionnistes discutées la veille par le vetche, l'assemblée urbaine.

« Encore une soirée de gâchée, grommelle monseigneur Zakhariev en remettant les rideaux en place. La politique, il n'y en a que pour la politique ! Ne peut-on jamais vivre en paix quand on a un tant soit peu de pouvoir ? »

« Du pouvoir… Ou plutôt de l'argent à ne plus savoir qu'en faire, non ? »

Le vieux boyard sursaute. Qui lui a parlé ? Ce n'est assurément pas Alper : conséquence de l'agression dont il a été victime dans le quartier malfamé des Charpentiers, le fidèle domestique tatar a obtenu une semaine de congé le temps de se remettre sur pied. Il faut se rendre à la triste évidence : la santé de monseigneur Zakhariev décline, son esprit s'affaiblit et il se met à entendre des voix, quand il n'aperçoit pas des fantômes dansant, la nuit, sur son édredon. Il se fend du sourire crispé de celui qui sent que ses

meilleures années sont désormais loin derrière lui. Que ne donnerait-il pas pour revivre ses vingt ans !

D'humeur mélancolique, il se dirige à petits pas vers sa garde-robe, incertain quant à la tenue à choisir. Le nouveau posadnik aime le vert, paraît-il ; ce sera donc cette longue chemise de brocart couleur émeraude qu'il n'a plus portée depuis des lustres, assortie d'une haute toque de fourrure chargée de dissimuler sa calvitie naissante, en même temps qu'elle rappellera à tous son rang élevé dans la société. Une fois habillé, le vieil homme saisit d'une main hésitante le miroir agrémentant sa coiffeuse. Il pousse un cri d'effroi en croisant son reflet. Ce visage, ce n'est pas le sien, et pourtant…

« Bonsoir. Veuillez pardonner mon intrusion, messire. Celle-ci est tout à fait involontaire de ma part. Auriez-vous l'amabilité de m'apprendre qui vous êtes, et ce que je fais chez vous présentement ? »

Monseigneur Zakhariev rejette le miroir sur son lit, affolé. Il s'est vu. Il s'est entendu. Il s'est vu et entendu, mais ce n'est pas lui ; du moins, ce n'est plus lui.

Après quelques secondes de flottement, il se décide à reprendre l'objet afin de répondre à l'intrus, cette personne qu'il pensait ne plus jamais revoir. Le jeune homme, quant à lui, donne l'impression de ne pas le reconnaître.

« Messire, reprend l'apparition, permettez-moi d'insister : je vous ai posé deux questions qui attendent toujours leur réponse.

— Tu ne manques pas d'aplomb, rétorque monseigneur Zakhariev d'un air peu amène. Ce serait plutôt à moi de te demander comment tu as pu t'introduire dans ma demeure, où nul n'entre sans y être convié… Et surtout pas des va-nu-pieds de ton espèce ! »

Le reflet du jeune homme devient flou. La vision du vieillard se brouille. Il comprend que son interlocuteur a modifié l'angle de son propre miroir afin de dévoiler son environnement. Car c'est bien de cela dont il s'agit : tous deux possèdent un miroir aux propriétés fabuleuses qui leur permet de communiquer aussi aisément que s'ils se trouvaient réunis dans une même pièce. Monseigneur

Zakhariev s'interroge. Son interlocuteur a-t-il conscience du caractère improbable de cette conversation ?

« Je me suis peut-être introduit chez vous, messire, quoique dans le même temps vous êtes également chez moi. Nous ferions donc mieux de ne pas trop nous attarder sur les notions de propriété privée et de respect de l'intimité, n'est-ce pas ? »

Le vieux boyard sourit. Malgré les années, il se souvient parfaitement du lieu qui se révèle à ses yeux stupéfaits : la ruelle perdue parmi les ombres du quartier des Charpentiers, là où il a passé une grande partie de sa jeunesse, dans ce qui lui semble être une autre existence. Lui, le petit gars de la rue, a fini par devenir l'une des figures les plus respectées et les plus respectables de la république de Novgorod. Qui aurait parié sur la réussite sociale de Demian Zakhariev, un garçon certes intelligent et habile, mais parti de bien trop bas pour espérer autre chose qu'un destin médiocre ? Comme pour se raccrocher à un élément tangible, il passe un doigt tremblotant sur les festons d'or rehaussant sa précieuse chemise de brocart vert. Oui, il est riche comme un prince, il a atteint les objectifs qu'il s'était fixés. Non, cette bicoque délabrée, refuge de tout ce que la cité compte en gibier de potence, n'est pas sa maison. Ce n'est plus sa maison, et ce depuis bien longtemps.

Le visage du jeune homme réapparaît à la surface du miroir.

« Maintenant que je vous ai fait visiter mon humble logis, déclare-t-il sans se départir de son apparente décontraction, aurais-je l'honneur de savoir chez qui je suis ?

— Tu es dans la chambre à coucher d'un vieillard, veuf, sans enfants, abandonné par son domestique, épouvanté par la chute irrémédiable de ses cheveux et contraint de se rendre d'urgence à une entrevue qui l'ennuie. Ta curiosité est-elle assouvie ? Me laisseras-tu enfin me lamenter sur mon sort sans plus me déranger ?

— Ne cherchez pas à m'émouvoir en jouant les victimes, messire. Vous êtes sans doute moins malheureux que vous ne le dites… Ou alors c'est que le proverbe dit vrai et que l'argent ne fait effectivement pas le bonheur.

— Tu as raison, Demian. L'argent ne fait pas le bonheur. Vois-tu, je céderais volontiers ma fortune au premier venu contre la possibilité de regagner ma jeunesse. Il se trouve que je n'ai… Quelque chose ne va pas ?

— Comment m'avez-vous appelé ? »

Durant la réplique du vieux boyard, le visage de son interlocuteur s'est liquéfié. Monseigneur Zakhariev comprend. Le moment est venu de lui apprendre ce qu'il sait.

« Oui, je connais ton nom, Demian Zakhariev. Car tu es moi et je suis toi. Le maître-voleur et le boyard sont une seule et même personne. Ne l'avais-tu pas déjà deviné ? »

Le silence qui suit cette révélation permet au jeune Demian de faire le point sur cette situation pour le moins incongrue. Il n'en fallait pas davantage pour déstabiliser l'un des plus célèbres monte-en-l'air des bas-fonds de la Grande Novgorod.

« Vous êtes une représentation de moi-même, dans le futur…

— Tu peux me tutoyer, Demian. Nous sommes bien plus proches qu'il n'y paraît.

— C'est tellement…

— Tellement prodigieux, en effet. Incroyable, fantastique, fabuleux… D'autant plus que nous communiquons au moyen d'un miroir magique qui est le même pour nous deux. »

Il orne sa chambre à coucher depuis tant d'années que monseigneur Zakhariev a oublié comment il était entré en sa possession. Le cabinet de travail de monseigneur Saïtov, l'irruption des gardes, la fuite dans les ruelles au crépuscule… Le notable qu'il est devenu a fait en sorte d'occulter les souvenirs qui le ramèneraient à son passé de hors-la-loi.

De l'autre côté de la glace, le jeune Demian change soudain d'attitude. Sa perplexité a laissé place à une irritation qui n'échappe pas au vieux boyard, capable de décoder ses propres réactions même à quatre décennies d'intervalle.

« Ainsi, je vais devenir un nanti ? bredouille le maître-voleur. Ou plutôt, je suis finalement devenu un nanti ?

Tous ces types que je détrousse aujourd'hui seront mes pairs de demain, lorsque je siégerai parmi les décideurs au vetche ? Ces grandes demeures que je pille allègrement jusqu'à l'arrivée de la garde seront plus tard des endroits où l'on m'invitera boire le kvas et l'hydromel ?

— Tu as tout compris, Demian. Je constate avec joie que j'étais déjà très perspicace étant jeune. Voilà pourquoi j'ai laissé tomber le brigandage pour la politique, sans un regret.

— Je n'arrive pas à croire que je finisse de cette façon. »

Le maître-voleur se prend la tête à deux mains, partagé entre l'incrédulité et la rage. Son interlocuteur le voit fulminer, puis frapper du poing sur la table, faisant tressauter le miroir. Le vieux boyard arbore l'air narquois de celui qui se sent en position de force.

« Ne t'en fais pas, mon petit Demian… Il faut bien que jeunesse se passe !

— Que ma jeunesse passe ? Je refuse qu'elle passe à la trappe de cette manière ! Je refuse de trahir ce que je suis… Je ne pourrais plus me regarder dans la glace…

— Ce sera pourtant le cas, je peux te l'assurer. Regarde-moi, j'en suis la preuve vivante !

— Je ne sais quoi répondre…

— Ne réponds rien, contente-toi de survivre jusqu'à ce que tu aies enfin l'honneur et le privilège de devenir monseigneur Zakhariev. Dis-moi, mon petit Demian, m'en voudras-tu si je ne reste pas bavarder avec toi toute la soirée ? Le posadnik m'attend, vois-tu. »

Le maître-voleur relève les yeux et les plonge dans les iris gris de son vis-à-vis. Les quatre coins du miroir sont à présent recouverts de buée.

« Pas si vite ! Qu'as-tu fait de ta liberté, de cet esprit d'indépendance que tu brandissais en étendard ? Je suis persuadé que cette sale fouine de Babkine te mène par le bout du nez, il flatte ton orgueil pour mieux te maintenir sous sa coupe, car c'est ainsi qu'il s'y prend avec tous ses laquais.

— Tu te trompes. Monseigneur Babkine, paix à son âme ! est décédé depuis bientôt vingt ans. Ses successeurs

n'ont pour la plupart pas fait long feu. Pour ta gouverne, en dehors de l'autorité théorique du prince Mstislav, la république de Novgorod est aujourd'hui dirigée par monseigneur Rousnak.

— Peu m'importe le nom de la crapule dont tu es l'esclave ! Ce sont tous les mêmes, tous des escrocs, tous des ennemis du peuple russe, et tu es l'un d'eux. Tu participes au système, tu es complice de la déchéance de notre cité bien-aimée ! Sache que tu me dégoûtes, Demian Zakhariev.

— Ce sera monseigneur Zakhariev, y compris pour toi, mon garçon. Qu'une canaille dans ton genre ait le culot de me donner des leçons de morale me paraît assez déplacé. Allez, rideau, le spectacle est terminé ! Mettons un terme à cette conversation désolante, en espérant nous revoir un de ces jours, peut-être quand tu auras enfin atteint la trentaine. Tu verras, c'était, ou du moins ce sera, le début de notre fulgurante ascension sociale. Tu m'en diras des nouvelles ! »

Sans même prendre la peine d'adresser un salut à celui qu'il fut, le vieillard repose le miroir sur sa coiffeuse, face cachée. Avant de tourner le dos à son passé, il a toutefois le temps d'entendre le maître-voleur l'interpeller :

« Une dernière chose : tu m'as dit que tu étais veuf, n'est-ce pas ? Je veux en savoir plus ! »

Monseigneur Zakhariev se dirige vers la fenêtre qui donne sur la rue. Il écarte à peine les rideaux et lance un coup d'œil furtif sur la ville où il est né et où il mourra, cette ville dont il a fréquenté les recoins les plus sordides jusqu'à s'élever pour atteindre les sommets. Il tousse, crache dans un récipient de porcelaine, puis revient à proximité de son lit. Sa réussite a réclamé certains sacrifices, certes, mais il ne regrette rien.

« J'ai été marié, en effet », confesse-t-il en reprenant en main son miroir.

Il y découvre un Demian tourné de trois-quarts, observant le sommeil serein d'une jeune fille de quinze ans. Le vieux boyard sent un frisson lui parcourir l'échine. Oui, il l'avait aimée, jadis, à l'époque où son cœur n'était pas

encore de pierre. Le maître-voleur se retourne pour lui faire face.

« Qui as-tu épousé ? Quand ? Et que s'est-il passé pour que tu deviennes veuf ?

— Tu désires tout savoir de ton avenir, petit curieux ! Dans ce cas je suis ravi de t'annoncer que la jolie Lioudmila Minaïeva perdra sa fleur d'ici très peu de temps, si ce n'est déjà fait à l'heure où tu me parles, qu'elle accouchera d'un enfant mort-né quatre années plus tard et que, pris de remords, tu l'épouseras devant Dieu dans les semaines qui suivront… Ce qui tombera bien puisque tu seras justement en train de ressentir le besoin, bien légitime, de t'installer et d'en finir pour de bon avec cette méprisable existence de vaurien. Voilà, je t'ai tout dit, dans les grandes lignes. Satisfait ? »

Le jeune Demian s'est de nouveau tourné vers l'adolescente endormie. Lorsqu'il se remet face au miroir, son interlocuteur constate que des larmes coulent le long de son visage encore juvénile.

« Liouda mourra avant moi… Je ne peux donc rien faire pour la sauver ? Aide-moi, je t'en supplie !

— Du calme, mon garçon : ta petite protégée verra encore une vingtaine de fois le printemps succéder à l'hiver. Et sache que tu seras loin de la pleurer au moment où le drame se produira.

— Je te demande pardon ?

— Je t'épargne les détails, mais disons que ton ascension ne se fera pas sans heurts. Comment pourrait-il en être autrement ? Dès que l'on vise l'excellence, il est parfois nécessaire d'écarter les obstacles, de se libérer de certains poids morts, vois-tu. Entre nous, une femme âgée de près de quarante ans n'a plus les mêmes attraits qu'une demoiselle de quinze. »

Le miroir offre maintenant la vision d'un jeune homme furibond, les mâchoires crispées, serrant les poings pour ne pas être tenté de fracasser la glace.

« Tu es un être abject, Demian Zakhariev, boyard de la Grande Novgorod. De quel droit me considères-tu avec dédain quand on voit ce que tu es devenu ? Qui est le plus

méprisable de nous deux ? T'estimerais-tu invulnérable parce que tu possèdes de l'argent, des domestiques aux petits soins pour toi, un nom connu dans les hautes sphères du pouvoir ?

— Tais-toi. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Attends d'avoir vécu la vraie vie, attends d'avoir acquis mon expérience, et tu changeras de point de vue. Nous sommes tous passés par là. Ta fougue finira par s'étouffer d'elle-même, comme un brasier qui au matin ne laisse de lui qu'un tas de cendres froides.

— Estime-toi heureux que je ne puisse t'atteindre, détestable vieillard ! Autrement je te ferais rendre gorge avec joie, je découperais ton cadavre et j'en jetterais les morceaux du haut du pont sur le Volkhov afin de nourrir les sandres et les esturgeons.

— En effet, tu es un peu trop loin de moi pour m'effrayer par tes menaces. Quatre décennies d'écart valent toutes les murailles du monde… Ceci étant, je te souhaite une bonne continuation, mon garçon. Et je te dis à bientôt. »

Ignorant les protestations et les invectives du jeune homme, monseigneur Zakhariev repose le miroir et, après une courte réflexion, décide de le reléguer au fond de son coffre à vêtements, là où nul ne viendra l'en exhumer. Il tousse, crache, soupire.

« Demian, mon petit Demian ! Il faut bien… »

Le miroir disparaît entre deux piles de linge.

« …que jeunesse se passe. »

***

Demian resta longtemps prostré, les yeux dans le vague, le poing toujours serré.

Le miroir magique n'offrait plus la moindre vision de l'avenir. Son propriétaire avait vu ce qu'il y avait à voir. Il en était désespéré.

Lioudmila remua dans son sommeil. Son visage exprimait l'innocence propre à son jeune âge. Elle n'avait aucune idée de ce qui l'attendait et n'en avait cure. Demian se rendit compte qu'il l'enviait terriblement et, pire, qu'il

serait désormais incapable de vivre sans envier ceux qui avaient la chance d'ignorer de quoi demain serait fait.

« Comment continuer de croire en ce que je suis, alors que j'ai la certitude de devenir comme… comme l'autre. Maudit futur ! Maudit miroir ! »

Il donna un violent coup de poing sur la table, faisant trembler les cloisons de son refuge. Lioudmila se réveilla en sursaut et fut debout en un clin d'œil, son poignard à la main.

« Demian ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Il y a un problème ?

— Rendors-toi, ma grande. Ce n'est pas grave, un cauchemar, rien de plus.

— Tu dois tout me raconter, si cela peut t'aider. Ce sont les démons du passé qui reviennent te hanter ? L'assassinat de ta mère ? La disparition de ton père ?

— Pas le passé, non, pas le passé… Je vais aller faire un tour dans la rue, histoire de me changer les idées. Si je reste ici je vais broyer du noir. Bonne nuit, ma grande. »

L'apprentie voleuse était trop épuisée pour se poser des questions. Elle fit donc comme on le lui demandait : elle se rendormit. Son sommeil, profond, sans rêves, fut scruté par un Demian fébrile. Il était pensif. Combien de temps resta-t-il assis sur sa chaise, les yeux posés sur Lioudmila ? Il aurait été incapable de le dire, tant il fut assailli de réflexions diverses ayant toutes en commun de porter sur son avenir.

Ainsi, Lioudmila tiendrait un rôle crucial dans le brusque changement de son mode de vie et de ses idéaux : ce futur mariage, cette naissance tragique, cette mort énigmatique annoncés par monseigneur Zakhariev… Alors qu'il fixait la poitrine de la jeune fille, agitée par une respiration devenue soudain plus rapide, il ne chercha pas à retenir ses larmes. Pouvait-il décemment faire ce à quoi il s'apprêtait ? Il se leva, très lentement, comme si chaque geste lui coûtait. Il s'approcha de son acolyte endormie. Une lame fut tirée de son fourreau. Les respirations s'accélérèrent davantage. Demian ferma les yeux, joua avec son poignard, le fit passer à un pouce de la gorge de Lioudmila, puis le rengaina tout en soufflant sur sa dernière bougie.

« Prends soin de toi, ma grande. »

Sur ces mots prononcés du bout des lèvres, il prit la direction de la rue, la main toujours portée à son fourreau, et disparut dans les ténèbres de la nuit. Sa décision était prise. Il ne voyait pas d'autre solution.

La matinée était déjà bien entamée quand la jeune fille se réveilla. Elle était seule. Demian était parti sans une explication. Pour quel genre de voyage l'avait-il abandonnée ? Elle ne le sut jamais, pas plus qu'elle ne sut pourquoi il avait laissé au pied de son lit, en guise de souvenir, un miroir brisé.

Quelques mots de l'auteur

Je ne sais plus dans quelles circonstances m'est venue l'idée saugrenue d'une rencontre, rendue possible par un moyen magique, entre un jeune voleur et un vieux notable qui n'est autre que lui-même quarante ans plus tard. Sur le fond, cette nouvelle illustre l'éternelle contradiction entre les idéaux de l'adolescence et les réalités de l'âge mûr. J'imagine que tous les jeunes gens du monde, en observant leurs parents ou d'autres « anciens » de leur entourage, jurent leurs grands dieux qu'ils ne se comporteront jamais de la même manière, qu'ils ne dérogeront pas à leurs principes et resteront éternellement fidèles à ce qu'ils sont… Je n'avais pas encore fêté mon vingt-cinquième anniversaire au moment de l'écriture de cette nouvelle, mais l'évolution du jeune Demian vers le vieux Demian montre bien le peu de cas que je faisais des belles illusions de la jeunesse !

Dans ses premières versions, « Que jeunesse se passe » (qui s'intitulait d'ailleurs « Il faut que jeunesse se passe ») ne se déroulait pas au temps de la Russie médiévale mais dans un univers de pure fantasy. Lorsque j'ai décidé de reprendre ce texte pour lui donner un cadre plus solide en le « russifiant », ma cité imaginaire où prospéraient les voleurs à la tire et les puissantes guildes de marchands a tout naturellement pris les caractéristiques de la Grande Novgorod,

l'une des plus importantes cités commerçantes du Moyen-Âge, membre de la Ligue hanséatique à partir du XIII^{e} siècle, et qui avait comme particularité d'être une république basée sur un système d'assemblées populaires.

Coule, rivière Soukhman

C'était au temps de Vladimir Soleil Clair, le premier des princes chrétiens de notre Sainte Mère Russie.

L'an mil venait de passer. Plusieurs siècles après avoir atteint l'Occident, la grâce de Dieu s'était enfin étendue sur la nouvelle Rome : la bonne cité de Kiev, mettant ainsi un terme brutal à l'obscurantisme qui prévalait chez les Slaves de l'Est. Sous l'égide du grand-prince, on y bâtissait dorénavant de magnifiques églises et d'imposants monastères, le commerce avec les Grecs et les peuples du Nord prenait un nouvel essor, l'art et l'artisanat se développaient à partir de la capitale jusqu'aux confins du pays… Aube d'une période de prospérité, le règne de Vladimir resterait dans les écrits des chroniqueurs comme celui de l'établissement du christianisme, et dans les chants des conteurs comme celui qui vit les exploits des plus illustres chevaliers jamais enfantés par notre Sainte Mère Russie.

Le brave Soukhman était l'un de ces héros dont les hauts faits nous touchent encore aujourd'hui : un bogatyr, farouche défenseur des murailles de la bonne cité de Kiev, cœur noble parmi les cœurs nobles. De modeste extraction, rien ne le prédisposait à devenir l'un des proches du grand-prince. Cependant, au fil des années, il avait su se faire une place de choix à la cour grâce à ses nombreuses qualités, tant humaines que guerrières. Vaillant Soukhman ! Généreux Soukhman ! Qui donc

aurait pu te haïr ? Qui donc aurait pu t'estimer indigne de figurer à la table des Trente Preux ? Il arriva pourtant que des rumeurs troublantes parvinssent aux oreilles de notre bien-aimé souverain. De plus en plus, il se murmurait dans les sombres couloirs du kremlin que le vaillant, le généreux Soukhman, avait jeté son honneur aux chiens et vendu son âme à l'ennemi. On prétendait qu'il avait pactisé avec le vil Azbouk, khan des Tatars, de façon à ce que celui-ci déferle sur la bonne cité de Kiev sans rencontrer de résistance – terrible éventualité pour les fils et les filles de notre Sainte Mère Russie !

« Mon prince ! s'exclama le bogatyr en s'inclinant avec déférence devant le trône. Ne prêtez pas l'oreille aux vilenies que certaines langues de vipère profèrent sur mon compte ! Mieux que tout autre, vous connaissez ma valeur. Nous avons plus d'une fois guerroyé ensemble, contre les boyards rebelles ou contre les féroces cavaliers des steppes. Me croyez-vous capable de vous trahir et, pire, de trahir ma terre natale ? Répondez-moi franchement, ô mon prince, et si vous n'avez plus une absolue confiance en votre fidèle Soukhman, je m'en remettrai à votre sens de la justice.

— Mon ami, répondit Vladimir, je continue de te tenir en haute estime. Jamais je n'ai accordé de crédit à ces affabulations…

— Merci, ô mon prince ! Je savais que vous étiez bien trop avisé pour tomber dans un piège aussi grossier.

— Toutefois, pour réfuter de manière ferme et définitive ces allégations infamantes, il me faut une raison plus forte que l'amitié que je te porte. Aussi te proposerai-je un marché… »

Vladimir Soleil Clair descendit de son trône d'argent, passa devant le preux – toujours prosterné, lui le modeste Soukhman, qui aurait pu être roi mais qui se contenterait, jusqu'à son dernier souffle, de servir sa patrie sans rien réclamer en retour –, se posta à la fenêtre et, tout en fixant la ville et le fleuve en contrebas, déclara :

« Bientôt, ce sera l'Épiphanie. Afin de célébrer dignement l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ, chacun

de mes compagnons d'armes remettra à la bonne cité de Kiev le plus beau des présents. Je ne te demanderai ni zibelines, ni pierres précieuses, ni aucune autre marchandise de prix ; en revanche, ramène-moi un cygne blanc que tu auras capturé sans que la moindre goutte de sang soit versée. Alors tu auras prouvé à tous vers qui va ton allégeance et, plus important encore, à quel point ton cœur est pur. Car jamais un oiseau au plumage immaculé ne renoncerait à sa liberté pour un homme déloyal ! »

Le dévoué Soukhman n'était pas de ceux qui désobéissent aux ordres de leur maître. De plus, il comprit aussitôt que cette quête, quelle qu'en soit sa difficulté, serait pour lui la meilleure chance de recouvrer son honneur bafoué. Le poing serré sur sa poitrine, il fit le serment de revenir dans la bonne cité de Kiev avant la nouvelle année, victorieux ou mort. Le grand-prince lui adressa ses vœux de réussite et le métropolite le bénit. Puis il fit ses adieux à quelques-uns de ses camarades restés loyaux, enfourcha sa jument et franchit les portes de la cité en direction du nord.

***

Fier Soukhman ! Audacieux Soukhman ! Qu'espérais-tu trouver en empruntant la route cahoteuse qui suit le cours du Dniepr ? Un cygne blanc, certes, mais quoi d'autre ? L'aventure, la gloire, la rédemption ? Imaginais-tu devoir traverser un fleuve moribond, lui que tu ne franchissais jadis qu'à grand-peine ? Imaginais-tu voir un jour l'artère bouillonnante par laquelle l'empire de Vladimir avait prospéré, aussi calme que le sont les eaux du lac Narotch ? Voilà pourtant le spectacle affligeant auquel assista le bogatyr. Loin de le réjouir, le fait de pouvoir vaincre le courant du fleuve sans même lutter l'effraya. L'onde troublée par la boue l'inquiéta. Mettant pied à terre, il se pencha sur l'eau endormie et lui susurra :

« Petite mère, qu'est devenu ton cours rapide et agité ? Pourquoi t'es-tu parée de sable et de limon, toi qui t'enorgueillissais de ton flot clair et scintillant ? »

Un tourbillon se forma là où avait parlé le preux. Au milieu des cailloux et des plantes aquatiques apparut un visage aux traits indéniablement féminins. Alors le fleuve prit la parole :

« Soukhman, ô mon beau Soukhman, qu'il est loin le temps où tu me suppliais de calmer mes ardeurs afin de me traverser sans risquer ta vie ! Qu'il est loin le temps où je courais, telle une enfant insouciante, à travers toute la Russie ! Aujourd'hui je me meurs, mon doux Soukhman, terrassée par d'innombrables envahisseurs…

— Les Tatars ?

— Oui. Quarante mille d'entre eux ont pris place sur mes rives. Ils n'attendent qu'un instant de faiblesse de ma part pour marcher sur la bonne cité de Kiev. Je suis le dernier rempart avant notre capitale, moi seule peux détruire les ponts de bois que ces loups hurlants érigent pour m'enjamber ! Chaque nuit je m'emploie à gonfler mes eaux pour anéantir leur travail du jour, mais mes forces déclinent… Combien de temps tiendrai-je encore avant d'abandonner le combat ?

— Et tes filles ? Ne peuvent-elles te venir en aide, comme devrait le faire tout enfant respectueux de ses parents ? »

Une misérable vaguelette vint s'écraser péniblement aux pieds du bogatyr. De toute évidence, même une simple conversation avec un mortel coûtait beaucoup à la mère de toutes les rivières.

« Je te rassure, reprit-elle, mes filles ont été bien élevées, mais elles sont trop petites pour m'être utiles. Pripiat, Soj, Berezina, Psel ou Desna ont tout tenté, en vain. Je t'en conjure, mon ami, apporte-moi ton soutien ! J'ai grand besoin de tes bras vigoureux… Me les offriras-tu, ô noble Soukhman ? »

Ses relations avec la mère Dniepr avaient souvent été orageuses ; pourtant, il n'hésita pas à se porter à son secours. Intrépide Soukhman, protecteur du peuple russe ! Remercions la providence de t'avoir fait rencontrer le fleuve dont tu te défiais naguère ! Quel tragique destin aurait connu l'empire de Soleil Clair si tu avais

décidé, à l'instar de tes frères bogatyrs, de jouir du confort de la bonne cité de Kiev jusqu'aux festivités de l'Épiphanie ? Tu n'as pas encore trouvé le cygne blanc, mais déjà tu as l'occasion de montrer à tous ta bonté d'âme, ô magnanime Soukhman, cœur noble parmi les cœurs nobles…

« Inutile d'attendre la nuit, déclara-t-il d'un air déterminé. J'attaquerai les Tatars dès que tu m'auras révélé l'emplacement de leur campement. Si notre Seigneur Jésus-Christ m'accorde ses bienfaits, je les affaiblirai assez pour que tu aies le temps de reprendre tes forces. Je te le jure, ma petite mère : nos ennemis périront comme la rosée au soleil. »

Le visage que dessinaient les rides de l'eau se mit à sourire. La mère Dniepr avait recouvré la foi en elle-même et en ceux qu'elle était chargée de protéger. Ensemble ils repousseraient les cavaliers nomades au-delà des limites territoriales de notre Sainte Mère Russie, frontières chrétiennes que jamais ces maudits infidèles n'auraient dû violer.

« Va, brave Soukhman ! s'exclama-t-elle avec entrain. Notre destin à tous est lié à l'efficacité de ta lance ! »

Le preux salua galamment la mère Dniepr puis lança sa monture dans la direction indiquée. Elle ne lui avait pas menti : sur les berges du fleuve, à quelques verstes de la capitale, une horde de Tatars s'était installée avec femmes et troupeaux. Ils étaient prêts à coloniser les vertes plaines où Soukhman avait enseveli ses ancêtres, prêts à saccager les kourganes antiques en les pillant de leurs richesses sacrées. Attaque, courageux bogatyr, féal de Soleil Clair ! Pour la Russie ! Pour tes pères ! Brandis ta lance, perce les panses, écrase, broie, massacre ! Pas de pitié, pas de quartier !

Au sein de l'armée ennemie, on s'agita et l'on se mit rapidement en position de défense.

« Nous sommes perdus, soupirèrent les plus expérimentés des cavaliers tatars.

— Pourquoi ? leur demandèrent les plus jeunes, pour qui ce combat était le premier. Un homme seul viendrait-il à bout de notre formidable armée ?

— Ce n'est pas un homme. C'est Soukhman de Kiev. Sa puissance est celle du taureau, sa ruse celle du renard, sa ténacité celle de l'ours, et la pointe de sa lance a déjà ôté la vie à nombre de nos fils. Se mettre sur son chemin équivaut à appeler la mort de ses vœux. Nous le ferons néanmoins, car telle est la volonté de notre khan. »

Même si les anciens exagéraient sans doute, aveuglés par la peur que suscitait chez eux la mention d'un héros de la Sainte Russie, il est vrai que Soukhman était capable à lui seul de tailler en pièces des dizaines, voire des centaines de Tatars affolés. Ses terribles cris de rage, le fracas des armes contre son inusable bouclier orné de la croix de saint Georges, le galop de sa jument faisant trembler le sol, incitèrent les envahisseurs à reculer. Certains furent précipités dans le fleuve. Les hurlements de panique se mêlèrent alors aux râles des mourants et aux appels à l'aide des infortunés qui se noyaient. Entre deux coups de lance, l'impétueux Soukhman jeta un œil à la mère Dniepr. Celle-ci semblait avoir repris un semblant de vie, pas assez toutefois pour engloutir les ponts en construction. L'exaltation du bogatyr redoubla d'intensité. D'autres corps tombèrent. Un peu plus loin, une passerelle s'effondra sous le poids des guerriers en débâcle venus s'y réfugier. Le fleuve n'en fit qu'une bouchée.

Glorieux Soukhman, la victoire te tend les bras ! Oublie le cygne blanc, oublie l'Épiphanie, oublie ta promesse faite au grand-prince : le cadeau que tu rapporteras dans la bonne cité de Kiev sera infiniment plus précieux que tous les oiseaux du monde connu ! Ramènerais-tu dans ta besace Gamaïoun, l'oracle aux plumes d'argent, que cette prise aurait moins de valeur que celle que tu es en train de faire… Quarante mille Tatars ! Plus que n'en auront jamais vaincus tous les preux côtoyant notre bon Soleil Clair ! Frappe, intrépide Soukhman ! Viens prendre la place qui t'est due au sein des légendes immortelles !

« Je suis le meilleur des combattants de notre Sainte Mère Russie, dit-il porté par son enthousiasme. Le grand-prince Vladimir ne pourra faire autrement que de le

reconnaître à mon retour au kremlin, devant mes rivaux et mes amis. »

Avoir confiance en soi est une qualité indispensable à tout chevalier. En revanche, quand cette confiance en soi se transforme en vanité, la prudence nécessaire à la survie sur le champ de bataille s'efface derrière le spectre de la témérité…

Pris d'une frénésie guerrière, Soukhman relâcha sa vigilance. Si sa lance n'était pas moins précise ni moins énergique, l'application dont il faisait preuve pour se trouver hors d'atteinte des sabres et des flèches ennemis avait largement diminué. Les Tatars s'en rendirent compte. Ils surent que leur était offerte une chance de le désarçonner. Le fleuve, qui suivait la confrontation avec attention, tenta bien de prévenir le bogatyr du danger qui le guettait, mais celui-ci n'en avait cure. Faire couler le sang était sa seule obsession… Au point que voir son propre sang maculer sa tunique blanche ne le chagrina pas outre mesure.

« Soukhman, murmura la mère Dniepr, ô mon beau Soukhman, je me fais du souci pour toi. Plaise à Dieu que tu ne perdes la vie sur mes berges ! Seigneur, je t'en supplie, au nom de l'amour que tu portes à la Russie, épargne mon beau Soukhman… Ou si son destin est de tomber ici, que son trépas soit aussi son triomphe ! »

Les prières du fleuve ne restèrent pas lettre morte.

Alors que des centaines de flèches s'étaient précédemment brisées sur le métal de son armure ou de son bouclier, l'une d'entre elles parvint à l'atteindre à l'épaule. Puis une deuxième, manifestement empoisonnée, le blessa à la jambe. Il vacilla sur sa selle mais tint bon. Un nouveau coup de lance envoya un cavalier nomade rejoindre les steppes éternelles où chassaient ses ancêtres. Le bogatyr se fendit d'un sourire, suivi d'une grimace de douleur : une troisième flèche avait pénétré sa chair, éclaboussant ses adversaires de bon sang russe. Sa jument se cabra. Soukhman chuta au milieu des cadavres pour ne plus se relever. Ses ultimes paroles furent destinées à la mère Dniepr, pour qui il avait combattu et pour qui il s'était sacrifié :

« Petite mère ! Merveille de la terre des Russes, bienfaitrice de notre peuple ! Je te fais don de ma vie, utilise-la pour défaire nos ennemis… Coule, rivière Soukhman, coule à partir de mon sang chaud, ce sang répandu en vain… »

Les Tatars ayant survécu à sa fureur observèrent avec délectation l'agonie du bogatyr. Lorsqu'il poussa son dernier soupir, une clameur semblable au grondement du tonnerre s'éleva parmi les cavaliers des steppes, effrayant les corbeaux avides qui commençaient déjà à se masser sur les lieux du carnage. L'obstacle avait été abattu. Dès lors, plus rien n'empêcherait l'armée du khan Azbouk de marcher sur la bonne cité de Kiev et de mettre fin au règne florissant du grand-prince Vladimir.

Malédiction ! Est-il possible que saint André, saint Michel et tous les protecteurs de notre Sainte Mère Russie renient leurs fils et leurs filles ? La barbarie païenne doit-elle l'emporter sur notre civilisation chrétienne ? Soukhman mort, n'y a-t-il donc personne qui puisse se dresser contre l'envahisseur ?

Non ! Même parvenu au seuil du Paradis céleste, il ne sera pas dit que le vaillant, le généreux Soukhman, abandonnera son peuple au triste sort qui lui est promis. C'est ce que comprit la mère Dniepr tandis qu'elle assistait, impuissante, au passage des troupes ennemies sur ces ponts et ces passerelles de bois qu'elle était incapable de détruire. Dans un effort désespéré pour se rapprocher de lui, elle submergea une partie de la berge où gisait le preux. Quand ses eaux furent sur le point de toucher le corps traversé de trois flèches, baignant dans son sang et dans celui des hommes qu'il avait occis, elle lui murmura :

« Coule, rivière Soukhman, coule à partir de son sang chaud, ce sang qui n'aura pas été répandu en vain ! Tu m'as fait don de ta vie, je l'utiliserai pour défaire nos ennemis communs… Coule, rivière Soukhman ! Coule pour la Russie ! »

Les mots de la mère Dniepr furent immédiatement suivis d'effet : le cadavre frémit, ses veines palpitèrent, puis un flot vermeil en jaillit comme d'une fontaine.

L'équivalent d'innombrables seaux de sang ruissela sur le champ de bataille et rejoignit le fleuve, qui absorba le tout avec contentement. Les Tatars firent volte-face, alarmés par un bouillonnement qu'ils percevaient de plus en plus clairement. L'un d'entre eux hurla de toutes ses forces. D'abord circonspects, ses camarades ne tardèrent guère à l'imiter. Il était trop tard pour se repentir : une vague immense, prodigieux mariage de l'eau du fleuve et du sang du bogatyr, emporta une large part de l'armée du khan Azbouk dans un vacarme assourdissant. Quant à ceux qui survécurent à la noyade, ils s'en retournèrent chez eux en s'engageant à ne plus jamais offenser les fleuves et les rivières.

Lorsque la mère Dniepr, enfin calmée, revint dans son lit pour retrouver son cours familier, il ne restait pas une trace de l'invasion des quarante mille Tatars. Seule son inhabituelle teinte rouge témoignait du sacrifice d'un illustre défenseur de notre Sainte Mère Russie.

Que les portes du Paradis céleste s'ouvrent désormais au valeureux Soukhman, et qu'il festoie éternellement en compagnie des héros de sa trempe !

***

Le grand-prince, posté à sa fenêtre, fixait la ville et le fleuve en contrebas. L'Épiphanie et ses réjouissances approchaient mais il n'avait pas le cœur à la fête. Peu après l'avoir laissé partir, il avait été pris d'un affreux pressentiment : et si son ami Soukhman ne revenait jamais ? Se pardonnerait-il de l'avoir envoyé en mission alors que sa place était à ses côtés ?

« Je m'en veux terriblement, confia-t-il au métropolite qui, avec lui, mettait la dernière main aux préparatifs. Par ma faute, l'un de mes fidèles serviteurs ne pourra être là pour célébrer l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ… Un homme aussi vertueux que l'est Soukhman méritait cent fois d'assister à l'office assis près de son prince !

— Pardonnez-moi, rétorqua le religieux, mais si le bogatyr avait été aussi vertueux que vous voulez bien le

dire, il aurait déjà trouvé l'oiseau qu'il s'était juré de vous rapporter. Il faut voir dans cet échec un signe divin : Soukhman n'était tout simplement pas digne de votre confiance, ô mon prince. Les bruits courant à son sujet étaient sans doute justifiés, quoi que vous en pensiez.

— Soukhman, mon bon Soukhman ! Si seulement tu avais pu être là pour te défendre de ces accusations ! Je crois toujours à ta bonne foi… Mais pour combien de temps ? Il faudra bien que je me rende à l'évidence : si tu ne réapparais pas, c'est que tu as trahi notre Sainte Mère Russie. Cette conclusion m'afflige profondément.

— Jurer de sa fidélité est aisé pour n'importe quel beau parleur, cependant seule compte la vérité des actes. Que cela vous serve d'avertissement, afin qu'à l'avenir vous n'accordiez plus votre confiance à ceux qui ne la méritent pas. »

Le grand-prince fronça les sourcils, irrité par les propos du métropolite. Il allait lui répondre sans aménité, quand des cris provenant de l'extérieur les figèrent tous deux dans la même attitude interloquée. Un coup d'œil à la fenêtre leur suffit à comprendre ce qui se passait dans les rues de la bonne cité de Kiev. Les habitants, partagés entre l'effroi et l'excitation, s'attroupaient au bord du fleuve, les yeux rivés sur ses eaux écarlates.

Quelle malédiction frappait la mère Dniepr et, par là, l'ensemble de la terre des Russes ? Les premières observations ne laissaient planer aucun doute : c'était bel et bien du sang qu'elle charriait, placide, comme si cela était pour elle la chose la plus naturelle au monde !

Vladimir Soleil Clair était un souverain soucieux du bien-être de son peuple. Aussi entreprit-il aussitôt de quitter le confort du kremlin pour rejoindre le cœur de la ville et les berges du fleuve. La foule des citadins s'écarta respectueusement sur son passage et observa, stupéfaite, son prince s'agenouiller devant la mère Dniepr avant de lui chuchoter des mots qu'elle seule entendit :

« Petite mère, qu'est devenu ton flot limpide et étincelant ? Pourquoi t'es-tu parée d'une robe couleur de sang, toi qui t'enorgueillissais de tes eaux aussi pures que celles d'une source de montagne ? »

Un tourbillon se forma là où avait parlé le grand-prince. Au milieu de l'onde écarlate, un visage féminin apparut. Alors le fleuve prit la parole :

« Vladimir, ô Soleil Clair, sache que mes eaux n'ont jamais été aussi pures qu'en ce jour. La rivière Soukhman coule en moi, et le rouge est celui du sang qu'il versa pour défendre notre Sainte Mère Russie. Honorez le preux Soukhman, fidèle parmi les fidèles et héros de la patrie ! Pour la Russie ! »

Le grand-prince, toujours à genoux, se courba davantage de manière à poser ses lèvres sur la surface du fleuve. Lorsque son long baiser prit fin, il murmura :

« Qu'il en soit fait selon ta volonté, petite mère. La mémoire de notre bien-aimé Soukhman sera célébrée lors des festivités de l'Épiphanie et sa légende demeurera vivace pour les siècles des siècles. Je t'en fais la promesse solennelle. »

Le souverain se signa avec ferveur, imité par les milliers d'hommes, de femmes et d'enfants présents à ses côtés. C'est alors qu'un oiseau s'éleva dans le ciel sans nuages, un bel oiseau blanc qui se mit à chanter avec force avant de disparaître à la vue des Kiéviens.

Quelques mots de l'auteur

Cette nouvelle a été écrite durant l'été 2007, à un moment où mon imagination me portait tout particulièrement vers la Russie médiévale ; une inclination qui devait aboutir quelques mois plus tard à la rédaction de *Nadejda*. C'est d'ailleurs sans doute, dans l'esprit, la nouvelle qui se rapproche le plus de mon roman de fantasy russe. On y retrouve le grand-prince Vladimir de Kiev et ses preux chevaliers, les bogatyrs, luttant contre les envahisseurs venus de la steppe, ainsi que le fleuve Dniepr agissant sous la forme d'une divinité. Narrer l'histoire du chevalier Soukhman ne m'a pas demandé un grand effort d'invention : cette nouvelle est en réalité la réécriture

d'une authentique byline, ces poèmes épiques dont il existe autant de versions que de conteurs. Je n'ai fait qu'ajouter ma pierre à l'édifice ! Toutefois, écrire « Coule, rivière Soukhman » ne fut pas particulièrement aisé : il m'a fallu modifier mon style d'écriture « naturel » afin de retrouver, autant que possible, la tonalité des récits médiévaux… Autrement dit, se mettre dans la peau d'un skomorokh. Ces musiciens itinérants qui se rendaient de ville en ville, de palais en palais, pour conter les exploits des héros du temps passé, sont plus ou moins les équivalents russes des scaldes scandinaves ou des troubadours occitans ; les bylines sont d'ailleurs de proches parentes des sagas nordiques et des chansons de gestes de l'Occident médiéval.

Après « Le rêve du pont Milvius » en 2016 (une uchronie sur le thème de la conversion de l'empereur Constantin au christianisme), j'avais à cœur de participer à l'anthologie 2017 de l'association ImaJn'ère portant sur le thème de l'Eau, et j'ai été ravi d'avoir un texte sélectionné pour la deuxième année consécutive. Par une drôle de coïncidence, « Coule, rivière Soukhman » a été publié presque en même temps que *Nadejda*, environ dix ans après leur écriture.

Vingt-cinq millions de pardons

En déménageant pour Feodossia, petite cité balnéaire sur les bords de la mer Noire, mon époux et moi avions bon espoir d'obtenir une qualité de vie que la capitale ne parvenait plus à nous offrir.

Dans un sens, nous fûmes comblés. Viatcheslav, qui travaillait dans le secteur touristique, trouvait dans notre région d'accueil des débouchés qu'il n'aurait jamais osé imaginer à Kiev ; quant à moi, j'avais troqué sans regret une place d'employée stressée de la poste de la rue Baseyna pour une place d'employée détendue d'un bureau de poste en front de mer, à proximité du port de plaisance et des plages de sable blanc. Certes, notre petit coin de paradis n'avait pas la réputation de la Côte d'Azur ou de la Costa Brava – après tout, quoiqu'au soleil, nous restions en Ukraine – mais cela suffisait à notre bonheur.

En fait, je n'aurais rien eu de palpitant à raconter à mes amies demeurées rue Baseyna, s'il n'y avait eu l'inconnu à la barbe noire. Et même après avoir rencontré le dénommé Jani Beg, je ne leur en aurais pas révélé davantage : elles m'auraient prise pour une folle.

Il devait être aux alentours de midi lorsque je le vis pour la première fois. Le bureau de poste était presque désert. Le nez dans un quelconque dossier prétendument urgent, je lui parlai d'abord sans le regarder alors qu'il se présentait à mon guichet.

« Je suis à vous tout de suite, monsieur. Je vous prie de bien vouloir patienter une minute.

— Aucun souci, madame. Jani Beg a toutes les minutes, les heures et les jours du monde devant lui. »

Le ton qu'il employait à cet instant était dénué de la moindre trace d'humour. À l'entendre articuler ces mots avec une lenteur presque effrayante, il avait bel et bien l'éternité à sa disposition pour faire le pied de grue devant une guichetière débordée. Intriguée, je finis par lever les yeux sur lui. Ses traits se fixèrent dans mon esprit à la manière des souvenirs les plus marquants d'une existence.

Ni jeune ni vieux, il paraissait sans âge, si tant est que cette expression s'applique aux personnes croisées dans la vraie vie. Il se distinguait en premier lieu par ses hautes pommettes, ses sourcils épais, ses yeux bridés et, surtout, sa longue barbe noire d'une incroyable finesse, laquelle donnait l'impression d'être constituée de fils de soie. En plus des Slaves – Russes et Ukrainiens en majorité – Feodossia abritait une importante communauté tatare, vestige de l'antique khanat de Crimée. Cet homme aurait pu être un Tatar, bien qu'il semblât moins descendre des anciens seigneurs de la steppe qu'être lui-même l'un de ces féroces cavaliers barbares. Son accoutrement n'avait rien du costume du sédentaire civilisé : ses hardes crasseuses, patchwork de cuirs et de fourrures, étaient celles des nomades du Moyen-Âge.

Je sus toutefois conserver mon impassibilité. Quand on exerce ce métier, on en voit assez pour ne plus être déstabilisé par un sosie de Gengis Khan tirant une sorte de cabas rempli à ras bord de colis. Je lui décochai mon plus beau sourire commercial.

« En quoi puis-je vous être utile, monsieur ? »

Il se gratta consciencieusement le menton, toussota avec une gêne manifeste et piocha l'un de ses cartons, qu'il me tendit en me demandant :

« Jani Beg désire le faire peser, puis le faire affranchir de façon à ce qu'il parvienne sans faute à son destinataire. Ce sera pareil pour les suivants.

— Bien entendu, monsieur. Et ces colis sont à destination de l'Ukraine ou de… »

« Messine, Italie », déchiffrai-je non sans mal. Je réprimai une grimace. Son écriture en pattes de mouche était de celles qu'exècrent tous les postiers de la Terre, l'un de ces griffonnages maladroits qui aboutissent à tant d'erreurs d'aiguillage et autres retours à l'envoyeur.

« Tous vos colis sont-ils pour l'Italie ? m'enquis-je.

— Non. Jani Beg envoie ses présents dans l'Europe entière, en Allemagne, en France, en Espagne, en Scandinavie aussi…

— En bref, lançai-je sur le ton de la conversation, vous n'avez pas de chance : tous vos amis sont au tarif international.

— Ce ne sont pas mes amis, hélas ! »

Il baissa la tête, au point que son interminable barbe frôlât le sol, et étouffa un gémissement de bête blessée. Je crus qu'il allait fondre en larmes. Le jeune couple qui avait commencé à faire la queue derrière lui se décida alors pour le guichet d'à-côté. Ils comprenaient, comme moi, qu'un cas difficile s'annonçait. Pourquoi fallait-il toujours que les complications me tombent dessus au moment de la pause-déjeuner ? Et pourquoi fallait-il toujours que je les prenne à cœur, au lieu de m'en débarrasser par quelque formule éprouvée ?

L'inconnu à la barbe noire se ressaisit et reprit l'allure hiératique qui était sienne à son arrivée. Seule sa voix changea : désormais, il ne s'adressa plus à moi de manière froide et mécanique, comme si je n'avais été qu'une fonctionnaire parmi des milliers d'autres. Peut-être avait-il lu dans mes yeux que je m'intéressais sincèrement à ses problèmes. Mieux, il devait sentir que je m'intéressais à ce qu'il était au-delà de son apparente excentricité.

« Faites votre possible pour que ces colis soient reçus. C'est très important, madame. Il faut absolument que ces gens me pardonnent. »

Ce jour-là, je n'en appris pas plus long à son sujet, tout en devinant que nous serions amenés à nous revoir. Je pesai en silence ses vingt-neuf colis – tous de taille et de

poids comparables –, les affranchis sous son contrôle vigilant et encaissai son paiement.

L'inconnu à la barbe noire avait déjà tourné les talons lorsque je réalisai qu'il m'avait réglé en pièces d'or byzantines.

***

Je passai la matinée suivante à attendre son retour.

Toute la nuit, je n'avais cessé de m'interroger, de m'inventer mille histoires aussi farfelues les unes que les autres. Mendiant, voyageur ou doux dingue ? Et si cet homme était un véritable prince de la steppe ? Il prétendait s'appeler Jani Beg, mais ce nom ne me parlait guère. Pour moi, il était l'inconnu à la barbe noire, qui envoyait des colis à travers l'Europe, à des gens, sans doute des ennemis, dont il espérait le pardon…

Lorsque je le vis pénétrer dans le bureau de poste et se diriger vers mon guichet, mon cœur fit un bond. L'horloge au-dessus de la porte indiquait midi moins cinq. Bientôt, mes collègues seraient à table et les vacanciers flâneraient dans les rues ensoleillées du centre-ville. Nous serions quasiment seuls, mon visiteur et moi. Alors je tenterai de percer ses secrets.

« Bonjour, monsieur, dis-je en essayant de lui masquer mon trouble. Vos colis d'hier sont partis, j'y ai veillé en personne.

— Je vous en remercie. Vous ne pouvez vous figurer à quel point cela compte pour moi…

— Détrompez-vous. Nous savons que ce que l'on nous confie est précieux. Cela va vous paraître excessif, mais nous avons comme règle d'or de traiter chaque envoi comme si c'était une question de vie ou de mort.

— Vie et mort…, soupira-t-il en affichant soudain une mine sombre. Sans vous faire injure, madame, je crains que vous ne sachiez pas de quoi vous parlez. »

Tandis qu'il tenait ces propos, il avait extrait de son cabas un colis que je pesai après en avoir lu l'adresse. « Marseille, France ». De toute évidence, l'Europe occidentale allait

une fois de plus être inondée d'offrandes de la part de Jani Beg.

« La vie est une malédiction, poursuivit-il, et la mort une délivrance. Voilà ce que j'ai retenu de ces siècles d'errance. Profitez de la vie, car la vôtre connaîtra un terme prochain. Ah ! Si seulement je pouvais en dire autant de la mienne ! J'ai tellement distribué la mort que le repos éternel m'est interdit. N'est-ce pas là une ironie trop cruelle pour ne pas être l'œuvre des dieux ? »

Le onzième colis, à destination de Vienne, Autriche, rejoignit la pile prête à être envoyée. Mes gestes étaient sûrs, conséquence de longues années de pratique ; en revanche, n'ayant jamais côtoyé d'illuminés se croyant immortels, je ne sus comment donner le change à mon interlocuteur. Avec une maladresse dont j'eus aussitôt honte, je répliquai :

« Ainsi, vous avez arpenté les rues de Feodossia durant plusieurs siècles ? C'est remarquable ! Je suis nouvelle dans la région, je ne connais pas encore bien la Crimée. À l'occasion, il faudra que vous me montriez les meilleurs endroits de la ville. »

Jani Beg me dévisagea avec une telle insistance que je le crus vexé. Ses sourcils broussailleux se froncèrent, ses petits yeux d'Asiatique se plissèrent jusqu'à disparaître sous ses paupières. Puis ses lèvres s'étirèrent en un sourire de connivence.

« Jani Beg est ravi de constater que vous le prenez au sérieux. D'ordinaire, personne ne l'écoute, si bien qu'il a renoncé à raconter sa triste histoire.

— Vraiment ? Je serais curieuse de l'entendre de votre bouche. J'aimerais savoir qui vous êtes, et pourquoi vous êtes ici.

— Sur ce dernier point, fit-il non sans malice, Jani Beg n'a rien à vous apprendre. Il est ici afin d'envoyer ses colis. Tant d'hommes, de femmes et d'enfants ont trépassé à cause de lui ! Tant de pardons sont à obtenir ! Vingt-cinq millions, paraît-il. Vingt-cinq millions de pardons ! »

Je tamponnai le dix-septième colis, à destination de Thessalonique, Grèce, puis le dix-huitième, à destination

de Braga, Portugal. Ce serait tout pour aujourd'hui. De même, je devrais attendre le lendemain pour avancer dans mon enquête : son cabas déchargé, Jani Beg se murait dans un mutisme que je n'étais pas encore capable de briser. Il m'accordait une grande confiance, c'était une certitude. Peut-être même commençait-il à m'apprécier. Quoi qu'il en soit, je reste persuadée que, à l'instant de payer, il me laissa beaucoup plus que les prix pratiqués par la poste ukrainienne – fût-ce au tarif international.

Et qui aurait refusé un pourboire constitué d'authentiques trésors de musée à l'effigie de l'empereur Manuel Paléologue ?

***

Les murailles de Caffa avaient subi le feu, le fracas du métal et le choc des engins de siège ; pourtant elles tenaient bon, au désespoir des assaillants.

Les ports de la péninsule de Crimée, dont la position stratégique et le poids économique attisaient les envies, étaient aux mains de l'opulente république de Gênes. Les Byzantins, les Russes et les Turcs avaient provisoirement renoncé à leurs vues expansionnistes sur la région. Ce n'était pas le cas des Tatars. Héritiers des conquérants mongols, ils avaient entrepris de déloger de la péninsule les puissances étrangères, avec pour dessein d'y établir un nouvel empire digne de Gengis Khan.

En voyant ses hommes tomber par dizaines au pied des murailles de Caffa, le seigneur de guerre tatar comprit que les rêves de son peuple n'étaient qu'illusions. Ses projets grandioses s'effondrèrent en même temps que les tours de siège abattues par les fiers défenseurs génois. Caffa ne rendrait pas les armes, pas de cette manière. Il ôta son casque et se frappa le front d'un poing rageur. Il avait échoué. Jamais la force brute ne viendrait à bout de ces marchands rusés venus des mers lointaines.

Jani Beg, khan de la Horde d'Or et chef incontesté de l'armée tatare, sentit une colère froide monter en lui. L'impuissance de ses troupes l'acculait à la démence. Il

jeta son casque à terre, brisa la lame de son épée, arracha les poils de sa longue barbe noire en proférant d'horribles imprécations. Dans son réquisitoire se mêlèrent la fourberie des Génois, l'incompétence de ses ingénieurs, la tyrannie des dieux, la veulerie de ses lieutenants. Ces derniers s'entre-regardèrent, perplexes. Devaient-ils laisser leur chef retrouver la raison par lui-même, ou prendre le risque de s'interposer ?

« Seigneur, le mal qui ronge nos hommes est de plus en plus virulent. Les corps se couvrent de plaies semblables aux morsures de serpents, et le venin agit si vite que le lendemain, le malade a rendu son dernier soupir après avoir enduré d'atroces souffrances. Nos médecins arabes recommandent de pratiquer des saignées, sans succès. Plus les cadavres s'accumulent dans nos rangs et plus le mal se propage. Si nous demeurons sur ces terres maudites ne serait-ce que trois jours et trois nuits, nul d'entre nous n'en repartira vivant. »

Tous se tournèrent vers celui qui avait ainsi pris la parole. Son audace toute juvénile pouvait lui valoir une décapitation immédiate, chacun en était conscient. Le jeune officier retint son souffle. Il avait fait ce qui devait être fait, pour le bien de son armée. Qu'on le juge en conséquence.

« Tu parles juste, l'ami, tout comme tu t'es vaillamment battu sous les ordres de Jani Beg. »

Le khan laissa passer un court silence avant de reprendre :

« C'est pourquoi Jani Beg est disposé à entendre ton conseil, en dépit de ta jeunesse. Que lui proposes-tu ? Penses-tu que nous devions céder la victoire à ces chiens de Génois, en leur abandonnant les dépouilles de nos frères ?

— Telle est en effet mon humble opinion, seigneur. Pour le reste, je m'incline devant ta légendaire sagesse et agirai selon ta volonté. »

La réponse de l'officier ne parvint pas à son destinataire. Celui-ci s'égarait déjà dans le labyrinthe de ses pensées. Il porta son attention au loin, en direction des remparts devant lesquels succombaient ses guerriers, frappés tant par les flèches des archers génois que par celles, tout

aussi cruelles, de la maladie. Il revint ensuite vers ses lignes arrières, d'où surgissaient monstres prêts à cracher la mort, trébuchets et catapultes. Catapultes. Cadavres. Maladie. Cette association fit germer dans son esprit une idée qui ne le lâcherait plus avant d'avoir été mise en œuvre. Son visage s'illumina d'une lueur malsaine. À défaut de victoire, il venait de trouver le moyen d'entraîner l'arrogante Caffa dans sa défaite. Il est toujours plus doux de perdre quand d'autres perdent avec soi…

« Remplacez les pierres des catapultes par nos défunts, décréta-t-il malgré le scepticisme de ses lieutenants, et montrez-vous généreux avec ces chers Génois. Qu'ils se souviennent du nom de Jani Beg ! Que leur cité, leurs descendants, leurs chroniqueurs, se souviennent de la cause de leur infortune ! »

Le khan ignorait qu'il signait ainsi l'arrêt de mort de vingt-cinq millions de personnes aux quatre coins de l'Europe et, par la même occasion, qu'il s'affligeait d'une terrible malédiction.

Il fit catapulter les cadavres des Tatars par-delà les murailles. La maladie se déversa dans les rues de Caffa ; l'insalubrité et la famine qui y faisaient rage l'aidèrent dans sa progression. Lorsque les galères génoises quittèrent le port libéré, elles amenèrent dans leurs cales, à leur insu, deuil et destruction pour l'ensemble de l'Europe. Moins de cinq années suffirent à exterminer un tiers de sa population. Vingt-cinq millions de victimes, en Allemagne, en France, en Espagne, en Scandinavie aussi. Vingt-cinq millions de pardons à obtenir, afin que l'âme criminelle de Jani Beg trouve enfin la paix.

J'avais résisté à la tentation d'interrompre son récit pour le questionner, en dépit de mon envie d'en savoir davantage. Avais-je le droit de retourner le couteau dans une plaie qui, après six siècles, était encore loin d'être refermée ?

Il ne prit pas la peine de m'expliquer ni comment, ni pourquoi, il en était venu à rechercher le pardon des innocents qu'il avait hâtés vers la tombe. Toutefois, je lus dans son regard tout ce qu'il se refusait à me révéler par des mots.

Je vis un seigneur de guerre rongé par les remords, dépassé par l'ampleur de son geste. Je vis un homme aussi dévasté que le fut, par sa faute, l'Occident du XIVe siècle. Enfin je vis un être qui, après avoir passé l'éternité à tenter de réparer son erreur, doutait de triompher un jour de sa malédiction. Depuis plus de six cents ans, il courait après le pardon des trépassés, envoyant à des adresses disparues les témoignages de sa sollicitude. Imaginerait-on destin plus pathétique ? Imaginerait-on tâche plus vaine ? Il vidait son cabas, je remplissais le chariot des expéditions, qui m'apparut alors comme une version moderne du tonneau des Danaïdes. Derrière Jani Beg, les autres clients s'étaient depuis longtemps résignés à changer de file d'attente. Quand il se présentait à mon guichet – toujours aux alentours de midi – je n'étais plus simplement une employée du bureau de poste de Feodossia, mais un soutien, une amie attentive. En deux semaines de venues quotidiennes, il confia à mes bons soins un total de cent quatre-vingt-quatre colis, à destination de vingt pays différents, tous touchés entre 1347 et 1351 par l'épidémie de Peste Noire. De pleines poignées de pièces d'or byzantines – un pourboire pour ma peine ! – rejoignirent mon escarcelle. Jani Beg avait dû être à la tête d'une incroyable richesse, si l'on songe qu'il utilisait vraisemblablement les services de la poste depuis des années…

« Vous n'êtes pas aussi coupable que vous voulez bien le croire, déclarai-je avec une gravité que je ne me connaissais pas. Quelle est votre part de responsabilité dans les vingt-cinq millions de morts en Europe ? Sans vous, l'épidémie se serait tout de même propagée. Elle aurait emprunté des chemins différents. Je vous en supplie, cessez de porter la croix de ce désastre ! Vous ne méritez pas le châtiment que vous vous infligez ! Et s'il faut absolument qu'on vous accuse, qu'on se contente d'invoquer les pestiférés de Caffa. Oui, vous auriez pu faire demi-tour avec votre armée, sans chercher à vous venger de vos vainqueurs. Oui, ces centaines ou milliers de victimes sont pour vous, elles sont le prix de votre orgueil. Mais

bien que je n'aie pas le pouvoir de juger d'un tel crime, pour moi vous avez purgé votre peine. Jani Beg, khan de la Horde d'Or, a lui aussi droit au pardon. »

Tout au long de mon discours, j'avais vu le visage de mon interlocuteur changer, passant de la circonspection à l'embarras, de la réflexion au soulagement, jusqu'à se figer en une mine que j'estimais être apaisée. De toute évidence, mes arguments avaient fait mouche. Il leva les yeux vers le plafond et se gratta le menton, l'air absorbé. J'avais l'habitude de ses étranges mimiques, sourcils froncés et lèvres étirées. À cet instant précis, il me parut pris dans une intense lutte interne : ou bien il reconnaissait la justesse de mes propos et mettait un terme à plus de six cents ans d'errance, ou il trouvait une parade lui permettant de sauver la face – quitte à s'enfoncer dans l'erreur.

Lorsqu'il replongea son regard noir dans le mien, je sus qu'il avait l'intention de décocher sa dernière flèche. Le seigneur de guerre tatar n'était pas homme à renoncer sans un baroud d'honneur.

« Je n'ai pas fait qu'introduire la maladie entre les murs de Caffa ! s'exclama-t-il. J'ai surtout souillé à jamais la réputation de cette ville. Pensez donc ! Au même titre que le nom de Jani Beg est à présent couvert d'opprobre, Caffa restera liée au souvenir de la peste…

— Dans ce cas, si cette ville n'a pas disparu, vous devriez demander à ses habitants s'ils vous en veulent encore. Peut-être vous faites-vous du souci pour pas grand-chose.

— Que voulez-vous dire par-là ?

— Je veux dire que, jusqu'à notre rencontre, je n'avais jamais entendu parler de Caffa. Il était donc impossible que cette ville, sans doute très honorable, m'évoque une épidémie ayant dévasté le monde. Vous comprenez ? »

Les épaules de Jani Beg s'affaissèrent d'un coup. Oui, il comprenait : son combat n'avait plus lieu d'être. Toutes les murailles qu'il s'était entêté à dresser dans son esprit tombèrent dans un silence assourdissant. Seul un mince filet de voix parvint à franchir la barrière de ses dents :

« À l'époque où les Génois régnaient sur la Crimée, Caffa désignait la cité que vous autres Slaves avez rebaptisée Feodossia. C'est ici qu'est née la terrible épidémie, bien avant les plages de sable blanc et les touristes en maillot de bain. Si même ses habitants l'ont oublié, c'est que…

— C'est que plus personne ne maudit le nom de Jani Beg, khan de la Horde d'Or. Je vous l'avais dit : vous vous faites du souci pour pas grand-chose. »

La mémoire humaine est sélective, donc impitoyable : tandis qu'elle retient dates, lieux, personnages, sans vergogne elle en efface d'autres ; elle nourrit tour à tour rancune et besoin de vengeance, mais peut aussi, quand le temps adoucit les peines, mener à cette forme d'oubli nommée pardon. Je serais capable de décrire dans ses moindres détails le singulier accoutrement de Jani Beg, je pourrais reproduire chacune de ses inflexions de voix, en revanche je ne saurais dire de quelle manière il disparut, ni s'il me livra un ultime secret avant de se volatiliser. Un cabas vide et un tas de fourrures et de cuirs rapiécés, abandonnés devant mon guichet, constituèrent l'unique témoignage de son passage dans ma vie.

Je fus tentée d'entrouvrir l'un des colis qui, dans le chariot des expéditions, attendaient leur départ pour la France, l'Italie ou le Danemark. Je décidai en fin de compte de ne pas déflorer le mystère de leur contenu. Où qu'il soit désormais, Jani Beg m'en saurait gré.

La mémoire humaine est sélective, donc impitoyable. Tandis qu'elle oublie peu à peu les vingt-cinq millions de victimes de la Peste Noire, la mienne garde précieusement le souvenir de l'inconnu à qui, au guichet de la poste de Feodossia, j'ai un jour accordé le pardon.

Quelques mots de l'auteur

On peut y voir l'expression d'une fascination morbide : la Peste Noire était déjà au cœur de mon roman *Medieval Superheroes,* dont elle constitue l'un des principaux ressorts scénaristiques. Pour cette nouvelle je suis revenu aux origines historiques de l'épidémie qui, figurez-vous, n'est pas due aux super-pouvoirs malsains de Cyndi Leper et Princesse Microbe. Voici les faits tels qu'on les connaît : en 1345, le khan Jani Beg de la Horde d'Or, l'un des innombrables descendants de Gengis Khan qui régnaient en ce temps-là d'un bout à l'autre de l'Asie, fit catapulter des cadavres infectés par-dessus les murailles d'une cité qui résistait à ses armées ; de là, des marins génois ramenèrent la maladie en Europe avec les abominables conséquences que l'on sait… J'ai alors imaginé que ce souverain asiatique, coupable d'avoir causé la mort de millions de personnes (environ un tiers de la population européenne fauchée en quelques années !) était incapable de trouver le repos depuis des siècles, et qu'afin d'expier sa faute il lui fallait revenir sur les lieux où elle avait été commise : en Crimée, donc.

Cette nouvelle a été écrite durant l'été 2009 et proposée dans la foulée à Présences d'Esprits, qui l'a acceptée. Il s'agissait alors de ma première publication dans la revue *Aventures Oniriques et Compagnie*, avant « Le Trembleur » quelques années plus tard. Les lecteurs les plus attentifs pourront être surpris de voir mentionnée l'Ukraine dans une histoire se déroulant en Crimée. « Vingt-cinq millions de pardons » a tout simplement été rattrapé par l'actualité : dans l'intervalle séparant la première publication de ce texte et celle-ci, Feodossia, l'ancienne Caffa, a changé de main, comme l'ensemble de la Crimée. Aujourd'hui, si le khan Jani Beg désire envoyer des colis aux quatre coins de l'Europe, il ne doit plus s'adresser aux services postaux ukrainiens, mais aux services postaux russes !

Le Chevalier Gris

Après d'âpres combats menés contre la lumière du jour, la nuit venait enfin de s'emparer des rues de Kiev.

Le quartier du Podol s'était vidé avec le déclin du soleil. Les marchands de poisson avaient depuis longtemps replié leurs étals, les portefaix étaient rentrés chez eux pour récupérer d'un après-midi de labeur ingrat, tandis que les bateliers débarqués en nombre se ruaient vers les auberges miteuses et les lupanars jouxtant les entrepôts. Le plus grand port fluvial de la Sainte Russie attendrait le lendemain pour renaître. D'ici là, le quartier serait livré à ceux qui maniaient suffisamment bien le couteau pour s'y promener avec assurance. La plupart des passants honnêtes se hâtaient, peu désireux de faire des rencontres déplaisantes.

Au premier abord, la silhouette indistincte qui se déplaçait furtivement le long des façades de bois aurait pu être classée parmi les prédateurs nocturnes. Sa cape sombre et la pèlerine rabattue sur son visage lui donnaient une apparence de cambrioleur à la petite semaine, voire d'assassin professionnel. L'aisance de sa foulée, silencieuse, confirmerait cette hypothèse – laquelle se trouve être fausse.

L'errant fut interpellé par un individu qu'un examen rapide nous fera définir comme à mi-chemin entre l'être humain et l'animal : un cynocéphale, race connue pour fournir les pires gredins ayant jamais peuplé les terres

slaves. En se répandant des rives de la mer Noire aux forêts glacées du Nord, la parole du Christ avait apporté les lumières de la civilisation ; mais popes et princes avaient échoué à éradiquer toutes les créatures monstrueuses issues des temps barbares. Les Russes s'étaient résignés à cohabiter éternellement avec des êtres voués à ne jamais trouver de véritable place au sein d'une société chrétienne.

« Hé, toi, l'inconscient ! aboya la créature mi-homme mi-chien. Qu'est-ce que tu fabriques dehors à cette heure ? Seul, en plus de ça… La nuit par ici, c'est dangereux, tu sais.

— Je sais. »

L'obscurité permit au cynocéphale de ne rien laisser paraître de son trouble. Cette voix à la fois rauque et puissante avait éveillé en lui des sentiments qu'il s'employait à étouffer pour survivre dans les bas-fonds de Kiev. La crainte s'était saisie de lui ; elle ne le lâcherait plus.

« Mais dites-moi, reprit l'homme encapuchonné, vous êtes seul vous aussi. La nuit par ici, c'est dangereux, vous savez. N'avez-vous pas peur ? »

Le ton railleur de l'inconnu fit sentir à son interlocuteur qu'il n'était pas dupe. Nul ne traînait ses guêtres sur les quais sans pouvoir compter sur ses propres muscles ou sur ceux de quelque allié plus robuste. Alors le cynocéphale recula d'un pas pour lâcher le cri de guerre de tous les couards :

« Mes amis, il est à vous ! »

Quatre brigands surgirent des ténèbres. Ils étaient vêtus de haillons et leur équipement était de mauvaise facture. Ces miséreux avaient néanmoins l'avantage du nombre. Ils s'avancèrent avec une lenteur de fauve sûr de sa victoire. Un peu plus loin, tapi dans l'ombre, un spectateur neutre suivait la scène, tout aussi certain de son issue tragique.

L'inconnu, lui, semblait croire en ses chances. D'un geste leste qui tranchait avec la balourdise des gredins, il se débarrassa de sa longue cape et de sa pèlerine grise pour révéler à ses agresseurs ce qui se trouvait par-dessous :

une chemise de mailles ; des jambières argentées ; une culotte de peau ; un ceinturon garni de dagues ; un fourreau, vide depuis que l'épée avait été dégainée ; un regard où brillait une lueur homicide.

Un malandrin tomba sur le pavé, la jugulaire sectionnée avant même d'avoir compris ce qui lui arrivait. Dans un réflexe de vengeance, ses comparses se lancèrent à l'assaut sans réfléchir aux conséquences. Un autre chuta. Bientôt l'affaire fut entendue : cinq cadavres, dont celui d'un cynocéphale exécuté tant en qualité de chef de bande qu'en celle de lâche, encombrèrent le milieu de la rue. Le sang des vaincus se mêlait aux épluchures de légumes, à la sciure de bois, aux écailles de poissons et autres immondices jetées là par les riverains. Le guerrier remit sa cape et sa pèlerine sur laquelle il essuya soigneusement sa lame avant de la rengainer. Puis il détourna son attention pour la fixer au-delà de la vieille porte du Sud : il y avait eu un témoin.

« Qui va là ? Montrez-vous ! »

Le silence qui s'ensuivit fut angoissant. C'était un silence total, pas même brisé par le souffle du vent ou le miaulement d'un chat égaré. Le guerrier s'approcha à pas de loup de la vieille porte du Sud où deux torches se consumaient.

« Montrez-vous, insista-t-il, si vous ne voulez pas subir le même sort que ces cinq malheureux. Et dites "ami" ou "ennemi".

— Amie. Enfin, ça ne dépend que de toi, mon chou. »

Soulagé, le guerrier s'autorisa un sourire. Si cette femme comptait effectivement le délester de quelques grivnas d'argent, elle n'était pas du genre à le faire sans son accord et, surtout, sans lui rendre au préalable de menus services.

« Écartez-vous de mon chemin, gourgandine. Ce que vous avez à offrir ne m'intéresse pas.

— Avant de décliner l'invitation, tu pourrais jeter un œil à la marchandise. »

La prostituée n'était pas dénuée d'attraits, condition nécessaire pour refuser aux plus viles créatures des nuits

kiéviennes le droit de poser leurs pattes sur elle. Elle avait dépassé la trentaine mais, plus que son corps pourtant sans défaut, c'était l'intensité de son regard, d'un vert clair perceptible même dans l'obscurité, qui lui permettait de résister tant bien que mal à la concurrence féroce des beautés juvéniles pullulant en ville.

« Vous n'êtes pas repoussante, loin de là, concéda le guerrier. Cependant j'ai mieux à faire que de perdre mon temps en frivolités. Adieu. »

Était-ce dû à l'incroyable aisance avec laquelle il venait de défaire cinq brigands ? Cet homme l'attirait de manière irrémédiable. Comme il allait lui échapper, la prostituée revint à la charge :

« Le noble seigneur des rues serait-il misanthrope ? Peut-on sauver la veuve et l'orphelin et dédaigner la compagnie de ses semblables ? Une compagnie qui, dans mon cas, serait très chaleureuse, si je peux me permettre. »

Le guerrier tâta la bourse de cuir suspendue à sa ceinture, en sécurité entre deux couteaux de lancer. Elle était pleine. Son précédent employeur s'était montré complaisant : il avait reçu douze grivnas d'or pour la tête d'un marchand rival, à peine protégé par un trio de Tatars incapables de tenir correctement un sabre. La journée avait été bonne.

« Quel est votre nom ? fit-il sans abandonner son air circonspect.

— Mon nom ? On m'appelle Tsvétana, la Fleur des quais. Mais en général ce n'est pas la première chose à laquelle s'intéressent les clients que j'aborde.

— J'imagine que votre tarif dépendra de ce dont je vais avoir envie. Quant à l'endroit où nous allons pour cela, je vous fais confiance. Vous connaissez bien mieux que moi le quartier du Podol.

— Parfait. Suis-moi. Tu ne seras pas déçu. »

***

La chambre était sommaire, uniquement meublée d'un lit grinçant et d'une chaise mal rempaillée. Une bougie

l'éclairait ou, plus exactement, l'empêchait de sombrer dans les ténèbres. Pour ce que l'on y faisait, c'était souvent suffisant.

Tandis qu'elle se libérait de ses extravagantes parures – bracelets de fausses perles noires, collier en plumes, pectoral d'imitation byzantine orné d'aigues-marines – Tsvétana continuait d'observer le guerrier. Elle pouffa :

« Tu vas te mettre au lit avec tout ton attirail militaire ? Je te préviens, les fantasmes bizarres ne me dérangent pas, mais je n'ai encore jamais essayé avec une armure ! »

Cette tentative d'humour ne parvint pas à dérider son client. Depuis qu'ils avaient passé le seuil de l'auberge, il paraissait soucieux. Il se déshabilla sans un mot, ne conservant que sa culotte de peau.

« J'aimerais que vous commenciez par un massage. Je paierai le supplément.

— Pas de problème, mon chou. Avant ça, tu ne préférerais pas me tutoyer ? Moi, je tutoie toujours mes clients. Batelier ou boyard, aucune différence, on sort tous du même endroit. Alors ?

— Oubliez cette idée. Je n'ai jamais tutoyé personne et ce n'est certainement pas aujourd'hui que je vais m'y mettre.

— Bien. Considère que je n'ai rien dit. Vas-y, allonge-toi. Tu as fait le bon choix, je suis la meilleure masseuse du Podol. Là-haut, dans son palais de Berestovo, le grand-prince Iaroslav rêve peut-être en ce moment même de mains aussi expertes que les miennes…

— Ravi de l'entendre. »

Le torse et le dos du guerrier n'étaient pas particulièrement musclés. Plus étonnant, ils étaient dénués de toute cicatrice. Tout en tâchant de relaxer son client, la prostituée, ingénue, lui en fit la remarque. Cela eut le mérite de lui arracher un sourire.

« Vous croyez qu'on détermine la valeur d'un combattant à la quantité d'entailles qu'il arbore sur sa peau ? dit-il. Détrompez-vous. Une cicatrice représente une défaite plus souvent qu'une victoire. Une cicatrice, c'est une parade manquée ou un réflexe trop tardif. J'ai connu un jeune type, un rôdeur originaire de Bulgarie qui, après

une pleine année d'aventures tous azimuts, se gargarisait de ses quinze blessures plus ou moins sérieuses. La seizième l'a laissé sur le bord de la route, la panse découpée en deux.

— C'est triste. Tu as perdu beaucoup d'amis de la sorte ?

— Ce n'était pas un ami. On ne peut avoir d'ami quand on s'est engagé dans la voie qui est la mienne. »

Tsvétana s'attarda sur sa nuque. Il sursauta. Tous ses muscles étaient tendus au maximum.

« Et quelle est cette voie, messire bogatyr ? »

Il sursauta encore, de surprise cette fois. Il se retourna brutalement afin de pouvoir fixer son interlocutrice.

« Comment le savez-vous ?

— Intuition féminine. Non, en fait je trouvais que ce titre t'allait plutôt bien. C'est donc vrai, tu es un bogatyr, un preux chevalier vouant son existence à protéger la Sainte Russie ?

— Je l'étais.

— Et ?

— Et c'est tout.

— Tu n'as pas envie de me raconter ton histoire ? Ça te ferait du bien, peut-être même plus que mes massages. »

Le chevalier se redressa sur son séant. Son regard terne se perdit dans la contemplation de son équipement éparpillé sur le sol. Sa vie y était résumée : des vêtements, des armes et des pièces d'armure récupérés sur les cadavres de ses ennemis, le tout formant un ensemble disparate dont le seul point commun était la couleur.

« On me nomme le Chevalier Gris. Par dérision, souvent : pas assez vil pour être noir, pas assez pur pour être blanc. J'offre ma lame au plus généreux, quel qu'il soit, quelles que soient ses motivations, son pays ou sa race. Russe, Polonais, Byzantin, Tatar, homme, cynocéphale, peu me chaut ! Si j'avais eu l'occasion d'entrer au service du seigneur des vodianoï ou d'un des rois-dragons de la steppe, je l'aurais fait, pour sûr. L'or a la même odeur partout, d'où qu'il vienne – il pue la sueur et le sang, comme ton batelier et ton boyard qui se valent car tous

deux issus du même endroit… Le bien, le mal, je n'y crois pas. Je n'y crois plus.

— Je te sens profondément désabusé. »

Ce n'était pas la première fois que Tsvétana faisait office de confidente. Les meilleures prostituées sont celles qui soulagent également l'âme, elle en était persuadée. Et elle préférait avoir affaire à un malheureux en manque d'attention qu'à un dépravé en manque de sensations fortes.

« Vous n'avez pas encore assez vécu pour perdre vos dernières illusions, lui murmura-t-il. En ce qui me concerne, je les ai laissées derrière moi il y a longtemps. Les anciennes divinités de nos pères ont cédé la place à un dieu porté en croix par les Romains, mais Péroun ou Christ, Koupala ou Marie, qu'est-ce que cela change pour nous ? Ce monde est pourri et n'apportera rien de bon à quiconque. Alors on tente de subsister comme on peut, et s'il faut se salir les mains pour y parvenir, pourquoi pas, puisqu'il n'y a aucune autorité supérieure et indiscutable pour nous guider sur tel ou tel chemin.

— Et l'autorité du grand-prince de Kiev, qu'en fais-tu ? Iaroslav est juste et sage… Du moins c'est ce qui se dit.

— Je n'obéis à d'autre individu que celui qui me paye. Jusqu'à présent, jamais votre grand-prince juste et sage ne m'a versé la moindre grivna d'or. Pourquoi l'écouterais-je plus qu'un autre ? »

La prostituée fit la moue.

« Tu ne m'as toujours pas expliqué pourquoi tu n'es plus un preux chevalier.

— Exact. Je ne vais pas vous narrer toute mon enfance, mais il faut savoir que j'ai été élevé dans la cité de Kitej, au Monastère Blanc… »

Tsvétana étouffa un cri de stupeur mêlé d'admiration. Le chevalier acquiesça, avant de reprendre :

« J'ai été adoubé la veille de mon dix-neuvième anniversaire. Tel est l'usage quand on a suivi les dix années d'apprentissage. Ainsi je devenais un bogatyr du Monastère Blanc, prétendument le plus noble des ordres de chevalerie. Hélas ! Que l'on soit chevalier ou simple troupier,

vêtu de blanc ou de noir, faire la guerre n'a qu'une finalité : tuer. À Kitej, j'avais étudié le maniement de l'épée, de la lance et de l'écu, mais aussi les alphabets latins et cyrilliques, l'art du chant et de la poésie, les rudiments de la magie curative et les bases de la vie en société ; en revanche, il n'avait jamais été question d'enfoncer sa lame dans la gorge d'un innocent pour s'approprier sa terre et ses biens. C'est pourtant ce à quoi j'ai dû faire face lors de ma première campagne… »

Le chevalier s'autorisa une pause dans son récit. Il remarqua la minuscule ouverture pratiquée dans le plafond de la chambre. Elle donnait sur un ciel d'un noir d'encre, tout juste piqueté d'étoiles blafardes, comme si même la voûte céleste se devait d'être obscure au-dessus de cette cité corrompue. Ses réflexions ne purent aller plus loin : la prostituée, captivée par son histoire, lui réclamait la suite de manière insistante.

« Les faits datent de trente ans, poursuivit le chevalier, pourtant je m'en souviens comme si c'était hier. Le prince de Novgorod avait sommé notre père supérieur d'envoyer une escouade d'une vingtaine d'hommes aux confins de sa principauté et du territoire des Estes, soi-disant afin d'aider la milice locale à réprimer une rébellion qui prenait de l'ampleur. Accompagné d'autres bleus et de quelques vétérans, c'est là que j'ai fait mes premières armes. On m'avait appris à dominer mes sentiments, aussi étais-je parfaitement stoïque au moment de pénétrer dans les bois où se terraient les rebelles. Surprise : si je m'attendais à y trouver des soldats armés jusqu'aux dents, il s'agissait en fait de quelques léchy, avec pour seul moyen de défense leurs longs doigts griffus pareils à des branches…

— Quel intérêt y avait-il à s'en prendre à une communauté de gardiens sylvestres ? Étaient-ils vraiment des rebelles ?

— Évidemment, non. Mais le prince avait des vues sur leurs terres, sans doute à titre personnel, et vous connaissez le lien qui existe entre le peuple des léchy et leurs arbres… Pour s'emparer de la forêt il fallait supprimer ceux qui veillaient sur elle depuis des temps immémoriaux.

Et comme il ne pouvait compromettre sa propre armée dans un massacre d'innocents, à qui le prince a-t-il décidé de faire appel ? À une force neutre avec qui il entretenait des rapports privilégiés : les bogatyrs du Monastère Blanc.

— C'est révoltant.

— C'est ce que j'ai pensé aussi… Après coup seulement, car sur le moment je n'étais au courant de rien.

— Tu as donc participé au carnage !

— Non, sinon je n'en serais pas là. Quand j'ai compris qu'au lieu de mater une rébellion nous allions exterminer une population pacifique, j'ai fui le champ de bataille, en sachant que cette décision ferait de moi un proscrit. J'étais jeune, si naïf…

— Tu as effectué le bon choix. Oui, c'était la seule solution acceptable. Tout le monde n'aurait pas eu ton courage ! Le vrai bogatyr, le vrai chevalier blanc, c'est toi. »

Il soupira.

« Ce n'est pas aussi simple. La faiblesse, et non le courage, a dicté mon acte. Je n'avais encore jamais vu la mort ; ce jour-là, j'ai reçu la réalité en pleine face. Imaginez-vous ce que cela signifie : passer toute sa jeunesse entre les quatre murs d'un monastère puis devenir adulte en assistant à un bain de sang ? Voici ce que j'ai vécu. Depuis, mon statut de banni m'a amené à parcourir les routes, m'obligeant à tuer pour survivre. Comment voulez-vous que je me marie, élève des enfants et m'installe en tant que cordonnier ou boulanger dans une petite ville tranquille ? Non, je n'avais que ma lame pour me nourrir. Je n'ai toujours qu'elle. »

Le Chevalier Gris releva la tête, offrant un regard presque implorant à son interlocutrice.

« Vous n'avez pas faim ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Un peu, mais en général je ne mange qu'après le travail. Pourquoi ?

— Mon ventre crie famine. Et puis, franchement, nous serions plus à l'aise pour discuter autour d'un repas chaud et d'un pichet de kvas, non ? »

***

En quinze ans de carrière, Tsvétana n'avait encore jamais rencontré un client prêt à l'inviter à dîner avant même de l'avoir touchée. Toutefois, celui-ci était clairement différent des autres. Ils s'étaient tous deux rhabillés puis avaient pris la direction de la salle commune de l'établissement, où ils avaient commandé à boire et à manger à un aubergiste interloqué.

En attendant que le repas leur soit servi, le chevalier reprit son récit au point où il l'avait laissé. Il parla avec lenteur, comme si chaque mot lui coûtait, et à voix basse, afin que personne d'autre que Tsvétana ne pénètre son intimité :

« Au fil du temps, j'ai acquis une réputation de mercenaire efficace et loyal, du moins tant que personne ne me proposait un meilleur prix pour une besogne similaire. Je changeais d'employeur au gré des offres qui m'étaient faites, abattant sans état d'âme l'orphelin que j'avais sauvé un mois auparavant, pillant l'isba de la veuve que j'avais protégée la veille, uniquement parce que le vent avait tourné. On m'a expulsé de cités pour lesquelles j'avais versé mon sang, on m'a accueilli à bras ouverts là où je m'étais rendu coupable de forfaits que je préfère oublier. J'ai servi et sévi un peu partout, d'un bout à l'autre des principautés russes, et je peux vous assurer qu'ils sont nombreux à se souvenir de moi. S'il en est qui m'ont oublié, en général c'est parce qu'ils sont morts ! Au cours de ma vie d'aventures, j'ai donc tué plus d'innocents que je ne l'aurais fait si j'étais resté un bogatyr du Monastère Blanc. Quelle ironie !

— Ton dessein n'était pas de commettre le mal. Tu n'es pas foncièrement mauvais. »

Le guerrier s'octroya une gorgée de kvas avant de répondre. Il avait le sourire, mais un sourire triste, empreint de nostalgie.

« D'où le Chevalier Gris ! s'exclama-t-il en plongeant ses yeux délavés dans ceux de la prostituée, deux magnifiques émeraudes qui scintillaient d'un éclat doré. Pas

assez vil pour être noir, pas assez pur pour être blanc. Ni héros, ni scélérat. Mon équipement est gris, mon âme est grise : fin de l'histoire. Même mes cheveux, jadis d'un châtain brillant, commencent à prendre la couleur de l'acier. Qu'ajouter à cela ? »

C'était en effet la conclusion adéquate, d'autant que le dîner arrivait enfin. Une soupe de poisson et une large tranche de pain frais étaient tout ce dont il avait besoin. L'épreuve de la confession passée, il pouvait désormais prendre du bon temps.

La suite de la soirée se déroula de manière agréable. Après le Chevalier Gris, ce fut au tour de Tsvétana de se livrer à des aveux. Certes, son existence n'avait pas toujours été de tout repos, mais elle épargna à son interlocuteur le récit de ses mésaventures les plus sordides pour se concentrer sur quelques anecdotes croustillantes qui ne manquèrent pas de les faire rire de bon cœur.

La nuit était déjà bien avancée lorsque le chevalier exprima son intention de quitter Kiev promptement. Il dormirait sur le bord de la route, à l'abri d'un bosquet, comme à son habitude. Depuis toujours il fuyait les chambres d'auberges et, de manière générale, les endroits où il devait confier sa sécurité à quelqu'un d'autre que lui-même. Trois décennies de solitude avaient forgé son caractère.

« Je connais ton passé et ton présent, non ton avenir… Qu'est-ce que tu vas faire ? s'enquit Tsvétana tandis qu'ils regagnaient les ténèbres du Podol. Tu vas chercher un nouvel employeur qui te paiera assez pour te charger du sale boulot à sa place ?

— Je ne me couche jamais en sachant de quoi sera fait le lendemain. Telle est ma conception de la vie car telle est ma conception de la liberté ! Je partirai vers les forêts du Nord ou vers les steppes du Sud ; je remonterai le cours du Dniepr ou descendrai jusqu'à la mer Noire ; je prendrai la direction de terres encore barbares ou de villes surpeuplées ; je marcherai, sans me retourner, jusqu'à ce que ma lame puisse se rendre utile. Et peut-être rencontrerai-je enfin le seigneur des vodianoï !

— Bonne chance dans ce cas. Je suis ravie de m'être trouvée sur ta route. Au fait, je ne sais pas si je dois te demander ça… Le Chevalier Gris, ce n'est pas ton vrai nom… »

Il s'esclaffa.

« Mon vrai nom ? Personne ne le connaît, au point que j'ai moi-même parfois du mal à m'en souvenir.

— D'accord. J'espère ne pas t'avoir offensé en te posant une question aussi déplacée.

— Pas le moins du monde. Je m'appelle Mikoula fils de Sviatoslav. Voilà, dorénavant nous sommes deux à partager ce secret.

— Merci, Mikoula fils de Sviatoslav. »

Ils allaient se séparer quand le chevalier fouilla ses vêtements pour en extirper sa bourse de cuir. Il la tendit à la prostituée, sans cérémonie, comme si ce geste était le plus naturel qu'il puisse faire en la circonstance.

« C'est pour toi, dit-il. Tu en auras plus besoin que moi.

— S'agirait-il de… Des grivnas d'or ? Ça représente une petite fortune ! Mais pourquoi ? Je t'ai juste massé, tu n'as rien vu de mon corps !

— Aucune importance. Prends cet argent et fais-en bon usage. Si tu veux un conseil d'ami : quitte Kiev, ou va t'établir dans les hauts quartiers, là où une jolie fleur comme toi sera bien plus à sa place. Tu vaux mieux que les rues du Podol, je te l'assure. »

Tsvétana resta sans voix alors que le Chevalier Gris était happé par les ombres, disparaissant de sa vie de manière aussi subite qu'il y était entré.

***

Une fois parvenu aux limites de la principauté de Novgorod et du territoire des Estes, le Chevalier Gris ne mit pas longtemps à retrouver la forêt.

Depuis son départ de Kiev, des rêves étranges le hantaient. Son sommeil se peuplait de visages grimaçants, ensanglantés, torturés : des visages de léchy. Il se réveillait sans cesse mais le cauchemar reprenait dès qu'il se rendormait. Plus que ces visions de terreur, il en retenait un

sentiment diffus de culpabilité. Ces figures fantomatiques, il le savait, étaient celles des prétendus rebelles que ses camarades avaient supprimés trente ans auparavant. Une voix – la sienne, sa propre voix ! – l'appelait et l'accusait avec véhémence. Il avait beau se défendre, arguer qu'il avait fui le massacre, qu'il n'y avait pas pris part avec ses camarades, la voix demeurait inflexible.

Ces visions abominables se répétèrent chaque nuit. Y apparurent également les innombrables cadavres que le chevalier avait laissés derrière lui au cours de sa vie ; ces morts-là, toutefois, ne lui étaient pas directement reprochés. Seuls les gardiens sylvestres réclamaient vengeance. Plus il approchait de la forêt et plus la voix se faisait insistante. C'est ici qu'il se délesterait du poids insupportable de son passé.

Le Chevalier Gris se souvenait du chemin, trente longues années après l'avoir emprunté. Il foula les feuilles brunes, ocre et orangées qui le tapissaient, sans se presser. Il avait tout son temps.

Enfin ils apparurent, comme il l'avait prévu. Ils étaient une dizaine, armés de frondes et d'arcs d'if prêts à cracher la mort. Naturellement pacifiques, les léchy avaient appris l'art du combat, d'abord pour reconquérir le territoire de leurs aïeux puis pour le conserver. Sans un bruit, le Chevalier Gris tira la lame du fourreau et, surpris de n'avoir pas encore été abattu, la planta dans le sol en baissant la tête. Il était conscient de l'ambiguïté de son geste. Pour certains, il s'agissait d'un signe de sujétion, pour d'autres de défi.

Il ne releva pas la tête. Il ne relâcha pas la poignée de son épée. Frondeurs et archers tirèrent dans un même geste. Il tomba.

Pour la première fois, l'équipement du Chevalier Gris fut dominé par la couleur rouge – le rouge du sang de tous ceux qu'il avait supprimés au cours de sa fructueuse carrière de mercenaire. Alors que la vie le quittait peu à peu, il revit, pudiquement cachés sous un voile opaque, le terrible siège de Pskov, le sac du palais de Mourom, le guet-apens fatal tendu au khan Batyga, la bataille des

Deux-Fleuves… En rendant l'âme, il sourit, enfin, heureux de trouver la paix après tant d'années à vivre la guerre ; il sourit, enfin, heureux de retrouver le jour après avoir connu une si longue nuit.

Les gardiens sylvestres qui tuèrent le Chevalier Gris ne comprirent jamais ce qu'il avait voulu faire en se présentant à eux, armé mais soumis ; de même qu'à des centaines de verstes de là, une prostituée repentie ne sut jamais pourquoi il lui avait légué sa fortune et, surtout, pourquoi il l'avait finalement tutoyée.

Quelques mots de l'auteur

Comme pour « Que jeunesse se passe », cette nouvelle se déroulait à l'origine dans une cité médiévale de mon invention, puis a été « russifiée » afin de donner au décor un peu plus de consistance qu'avec un univers de fantasy passe-partout. En revanche, l'intrigue et son déroulement n'ont pas bougé d'un iota depuis la première version écrite en 2004 : « Le chevalier Harold rencontre la prostituée Gemma dans les bas-fonds de Hön puis est tué en forêt par des archers elfes » est tout simplement devenu « Le bogatyr Mikoula rencontre la prostituée Tsvétana dans les bas-fonds de Kiev puis est tué en forêt par des archers léchy » !

« Le Chevalier Gris » est un texte pour lequel j'ai toujours eu beaucoup d'affection, peut-être parce que je me suis tout particulièrement attaché à ses personnages : le duo fonctionne très bien, au moins à mes yeux, et cet archétype de vieux héros ni vraiment bon, ni vraiment mauvais, a connu une longue postérité dans mes écrits ultérieurs… Au bout du compte, il s'agit sans doute de la nouvelle que j'ai le plus cherché à « caser », sans jamais y parvenir. Si vous êtes éditeur ou membre d'un comité de lecture, il y a des chances que vous l'ayez eue sous les yeux à un moment ou un autre… et, fatalement, que vous l'ayez refusée. Voilà un grand mystère : il y a parmi nos écrits des textes que l'on considère comme moyens et qui n'ont eu aucun mal à être publiés, et d'autres, à l'inverse, qui

nous paraissent excellents mais qui ne trouvent jamais preneur. J'imagine que chaque écrivain a dans ses tiroirs l'un de ces textes inexplicablement « maudits » ; pour moi, ça a été « Le Chevalier Gris » – tellement maudit, d'ailleurs, que le seul éditeur a avoir émis le souhait de le publier, il y a de cela une petite dizaine d'années, a fermé ses portes dans la foulée ! En tout cas je suis content que la malédiction prenne fin et que cette nouvelle puisse enfin être lue et, je l'espère, appréciée, par quelqu'un d'autre que son auteur.

L'arbre d'Oumila

« Les temps changent, noble Ægir. Les vastes étendues océaniques nous paraissent immuables, pourtant qui peut dire ce qu'il en sera dans cent, dans mille hivers ? Promène ton regard au-delà des limites de ton royaume d'écume et tu t'apercevras que la terre évolue plus vite qu'elle ne l'a jamais fait depuis que nous autres divinités la régentons. Les temps changent, inutile de le nier. Tu l'as forcément ressenti, comme nous tous. Notre pouvoir vacille sur ses bases et, cette fois, la faute n'en incombe pas à ces maudits géants…

— Je suis moi-même un géant, Loki. N'oublie pas à qui tu t'adresses.

— Bien sûr, on ne peut ignorer que tu es le fils du noble Fornjotr… Je soulignais simplement le fait que les géants, quelle que soit mon opinion à leur sujet, compteront parmi les victimes de la catastrophe qui se prépare. Par "catastrophe" je n'entends pas la grande bataille de la fin du monde : c'est de notre propre fin dont il est question, si nous ne faisons rien.

— Je comprends pourquoi tous veulent te faire couper la langue en Asgard. Tes détours et tes faux-fuyants sont insupportables, Loki. Viens-en au fait. Qu'espères-tu de moi ?

— Je vois que j'ai piqué ta curiosité et j'en suis fort aise. Rassure-toi, je ne suis pas venu te déranger dans ton palais

pour des frivolités, même si je me réjouis de déguster ton excellente bière frisonne. Il s'agit de notre survie, je te l'ai dit et je suis tout à fait sérieux.

— C'est la première fois que je te vois aussi peu enclin à la plaisanterie. Aucun doute, l'heure est grave !

— Tu m'accordes donc ta confiance, noble Ægir ? Parfait. Notre influence est chaque jour plus faible, le fil qui nous relie à Midgard de plus en plus ténu. Il arrivera un moment où nous n'aurons plus accès au monde des humains. Nous devons tisser de nouveaux liens avec les hommes ou, mieux, tisser des liens avec de nouveaux hommes. Nous devons explorer, conquérir les…

— Attends un peu ! Es-tu certain d'avoir frappé à la bonne porte ? Je règne sans partage sur l'infini des mers et des océans, et non sur les terres dont tu désires prendre possession. Quelle idée saugrenue as-tu derrière la tête, Loki ?

— C'est très simple. Voilà ce que je sais : bientôt un prince danois naviguera à proximité de ton île de Hlesey, en route vers les lointaines terres de l'Est. Il sera accompagné de ses guerriers et de son épouse. Je me désintéresse du prince et des guerriers. Seule compte la femme. Elle est celle qui nous sauvera, si tu fais ce que je te demande. L'arbre, tout repose sur l'arbre, comme je vais te l'expliquer une fois que tes domestiques m'auront servi une autre coupe de ton excellente bière frisonne… »

***

Oumila détestait la mer. Elle l'estimait fourbe, débordant de fausseté, cruelle avec les hommes – ces hommes dont les sentiments à son égard étaient comparables à la fascination qu'on éprouve pour la mort ou la destruction de toutes choses. Les vagues étaient pour elle autant de lames tranchantes. Elle sentait dans les embruns le parfum âcre des charognes. Et qui pouvait dire quelles hideuses créatures hantaient les hauts-fonds, là où étaient impitoyablement entraînés vaisseaux et marins trop présomptueux ? La mer, que les scaldes affublaient

des épithètes d'azuréenne, de vineuse, d'émeraude, arborait aux yeux de la jeune femme des teintes noires.

Oumila détestait la mer, renforçant ainsi son triste statut d'étrangère, d'exilée parmi un peuple de farouches navigateurs. Telle une bourrasque renversant tout sur son passage, une voix intérieure lui souffla qu'elle ne demeurerait plus longtemps chez les Danois. Elle ne put réprimer une grimace de dépit. Son pays d'adoption était désormais derrière elle, et sa terre natale devant, distante de quelques coups de rames. À la proue du navire qui ramenait son épouse en terre slave, le prince Halfdan du Danemark dominait la mer, l'air aussi féroce que la figure d'ours sculptée dans le bois. Avec son casque et son armure de fer, sa hache pendant au côté et son interminable barbe blonde flottant au vent, il avait tout du chef de guerre scandinave, prêt à défier les océans pour la richesse et l'honneur.

Oumila soupira bruyamment.

« Je n'ai aucune envie de rentrer à Novgorod, murmura-t-elle tant à sa servante que pour elle-même.

— Votre époux ne vous laisse guère le choix, rétorqua la fidèle Béra. Sachez toutefois que s'il vous rend à votre père ce n'est certainement pas de gaîté de cœur. Il a de l'affection pour vous, quoi que vous en pensiez. »

À cet instant, le prince danois aboya des ordres à ses guerriers, pas assez appliqués à son goût dans leur tâche ingrate de rameurs. Le ciel était d'un gris de cendre. Une pluie glaciale annonçait une possible tempête, colère de Thor auprès de laquelle les emportements du redoutable Halfdan paraîtraient de tendres berceuses. Les peurs d'Oumila remontèrent en elle jusqu'à former une boule d'angoisse dans sa gorge serrée. Le knörr tanguait plus que de coutume. La coque craquait, assaillie de toutes parts par les éléments. La voile claquait dans un vacarme de tonnerre. La jeune femme songea que si un dieu régnait sur les flots, il devait être d'une humeur exécrable ce matin-là. Peut-être avait-il été offensé par l'un des membres d'équipage ? Elle n'osait en imaginer les terribles conséquences…

« Depuis notre départ, je me convaincs que le trépas serait plus doux que l'infamie d'un retour chez mon père. Cependant, si je dois quitter ce monde, que ce ne soit pas avalée par les eaux !

— N'ayez crainte, dit Béra. J'ai longuement prié l'irascible Ægir afin qu'il ait la bonté de nous épargner. Je lui ai même sacrifié un jeune chien hier soir. Nous savons à quel point il est friand de sang…

— Ni plus ni moins que les sauvages vénérant une telle divinité. »

La servante danoise prit soin de ne pas relever la pique. Elle avait connu sa maîtresse enjouée, ravie de contribuer par son mariage à renforcer les liens entre les peuples slaves et scandinaves. À son arrivée au Danemark, la jeune Oumila était enchantée à l'idée de découvrir une nouvelle culture, de nouvelles traditions, un nouveau mode de vie. Elle avait rapidement perdu ses illusions. Son incapacité à donner un héritier au prince Halfdan, fils du roi Harald, n'était que le couronnement d'une adaptation manquée. Elle n'était pas faite pour les terres de l'Ouest, et déjà plus faite pour celles de l'Est. Qu'elle reste, et elle mourrait de chagrin ; qu'elle parte, et elle mourrait de honte. D'un revers de sa manche, Béra essuya le visage mouillé de sa maîtresse. La pluie, de plus en plus violente, permettait de sauver les apparences : une princesse répudiée n'avait pas le droit de montrer ses larmes.

« Le rêve, Béra ! s'exclama-t-elle en se redressant comme sous l'effet d'une soudaine folie. Me croiras-tu ? Il est revenu me visiter cette nuit. J'étais assise près de mon époux, dans notre chambre, entourée de nos gens. Dehors se déchaînait un orage pareil à celui-ci. À mes côtés on invoquait Thor, Odin et tous les Ases, tandis que je me contentais de quelques mots à l'adresse de Belobog le lumineux, mon dieu bienfaiteur. Alors mon ventre se mit à gonfler. Des racines en jaillirent, sans douleur pour moi. J'émis tout de même un cri. Les racines développèrent des branches qui se couvrirent de bourgeons, puis de feuilles. Trois arbres poussaient du terreau fertile de ma chair, moi que l'on dit incapable d'enfanter !

— Et comme d'habitude, l'un de ces arbres dominait les autres en taille et en robustesse, n'est-ce pas ?

— Oui, Béra. Cet arbre prodigieux à l'imposante ramure est le signe que j'engendrerai un grand souverain. Telle est l'interprétation qu'en a faite la devineresse de Sémigalie. »

La confidente secoua la tête d'un air entendu. Elle connaissait par cœur le récit qu'Oumila tenait de son père, l'honorable Gostomysl, chef des tribus slaves établies autour du lac Ilmen.

« Il a commencé à faire ce rêve alors que je n'étais qu'une enfant, énonça la princesse en triturant nerveusement sa coiffe brodée de perles. Les premières fois, il prit peur, car il craignait quelque funeste présage. Quand il s'aperçut que cette vision le poursuivait au fil des années, il décida de s'en remettre aux lumières d'un oracle. Bravant la neige et le blizzard, à pied sur des dizaines de verstes en territoire hostile, il partit en quête de la devineresse de Sémigalie. La réputation de cette érudite avait essaimé bien au-delà de la caverne où elle avait élu domicile. Elle seule semblait capable de résoudre l'énigme posée par le rêve de l'arbre. Mon père demeura quatre nuits dans son antre, respirant des vapeurs censées lui éclaircir l'esprit. Au terme de cette épreuve, il fut habité d'une nouvelle certitude : sa fille n'était pas victime d'une malédiction, bien au contraire, j'étais appelée à lui donner une descendance qui, aux dires de la devineresse, régnerait sur un vaste territoire durant les sept prochains siècles. »

Béra acquiesça. Sans y prêter foi, elle admettait néanmoins que la prophétie pût aider Oumila à garder courage. En lui promettant une progéniture, son rêve lui assurait d'éviter l'opprobre d'une répudiation pour cause de stérilité. Mais n'était-il pas temps d'ouvrir les yeux ? Fallait-il s'entêter dans son erreur ? Les nuits du père puis de la fille avaient généré des songes identiques, mais cela rendait-il plus vraisemblables les interprétations de l'oracle ? La servante allait lui faire part de ses réflexions lorsqu'une rafale de vent d'une violence inouïe l'arracha à sa maîtresse. Elle heurta le bois du bordage. La vigoureuse Danoise ne fut étourdie qu'un

court instant. Recouvrant ses esprits, ce fut pour voir Oumila happée par une vague gigantesque, monstrueuse, qui donnait l'impression d'être issue des abysses marins.

« Si je dois quitter ce monde, que ce ne soit pas avalée par les eaux… » Ces mots résonnèrent en elle tandis que, paralysée par la terreur, la pauvre Béra assistait impuissante à la noyade de sa maîtresse tant aimée. Sur le knörr, la disparition de la princesse ne suscita aucune réaction : l'équipage avait fort à faire pour maintenir à flot la fragile embarcation. Béra hurla, frappa du poing contre le mât, s'arracha des touffes de cheveux en désespoir de cause. Son appel à l'aide s'égara au milieu des plaintes du vent. Oumila était désormais entre les mains des dieux.

Un tourbillon aspira la malheureuse vers les noires profondeurs de la mer. Puis ce fut le silence.

Oumila sentit ses poumons la brûler de l'intérieur. Ses pieds battaient en vain contre l'appel du néant. Elle tentait de fermer les yeux pour ne pas assister à l'horreur de son propre trépas ; elle ne réussit qu'à les écarquiller sur le vide qui la cernait. Dans sa résignation, elle remarqua à peine le frôlement d'un courant d'eau tiède. Quant aux voix qui lui parlèrent, elle les crut d'abord issues de son imagination – neuf voix cristallines qui, toutes distinctes qu'elles fussent, appartenaient à autant de sœurs.

« Les vagues veillent sur toi et sur ta progéniture à venir, Oumila. »

« Notre père t'a choisie, jolie Slave. »

« L'arbre a besoin de l'eau pour croître, princesse. »

« Donne-nous un petit frère dont la gloire fera resplendir celle des dieux. »

Oumila, soudain, eut l'impression de renaître. Alors qu'elle aurait dû succomber à l'asphyxie, elle fut investie d'un nouveau souffle. Elle porta par réflexe la main à ses cuisses, entre lesquelles s'infiltrait une chaleur suspecte en ces eaux glaciales. Un plaisir indescriptible l'envahit. Elle ferma les paupières…

Quand elle les rouvrit enfin, la mer n'était plus qu'une présence diffuse. Le bruit du ressac, le chant des mouettes, cessèrent de l'agresser pour se muer en un fond sonore

apaisant. Le contact du sable sur sa peau lui apprit qu'elle était de retour parmi les vivants.

« Ne dis rien, lui chuchota une voix qu'elle mit quelque temps à reconnaître. Tu dois absolument te reposer. Nous sommes en sécurité, ici, sur l'île de Hlesey. Dès demain, ou après-demain s'il le faut, nous reprendrons la mer pour rentrer chez nous. »

Oumila soupira d'aise. Les mains du prince Halfdan se joignirent aux siennes. Comme son époux, elle avait compris. Dans le doux vallon de son ventre poussaient trois arbres dont l'un, gorgé d'une sève divine, grandirait jusqu'à mériter un trône.

La future mère pourrait reprendre la route du Danemark, sereine, en attendant le jour prochain où ses fils se feraient marins afin de s'emparer de leur héritage.

***

« Ni Eldr ni moi n'accordons de crédit aux promesses et aux paroles mielleuses de Loki, maître. Si vous nous aviez consultés avant de suivre son plan, nous vous aurions déconseillé de…

— Tu l'affirmes toi-même, Fimafeng, à aucun moment je ne t'ai consulté. À quoi bon venir me déranger maintenant ? Ce qui est fait est fait. Et puisque tu aimes te tenir au courant de tout, sache que je n'éprouve nul remords. Je suis même plutôt content de moi.

— Il ne faudrait pas qu'un instant de batifolage avec une humaine, aussi plaisante fût-elle, provoque des conséquences néfastes.

— Quelles conséquences, Fimafeng ? Penses-tu que la terrible Rán aura vent de mon incartade, et qu'à défaut de passer ses colères sur son époux, elle se vengera sur ses fidèles serviteurs ? Allons, cesse de frissonner comme une jouvencelle. Je n'ai fait qu'ensemencer cette princesse slave pour qu'un arbre en surgisse, aussi vigoureux que les chênes et les ifs scandinaves !

— Le mot a été prononcé : slave. Cette jeune femme n'est pas des nôtres…

— Elle n'est pas des nôtres, à l'inverse de ses fils à naître. Rassure-toi, leur éducation sera celle d'authentiques Vikings. Ils seront les meilleurs diffuseurs de notre civilisation, là où les mèneront leurs navires, avec mon aide et celle de mes neuf filles. Sois confiant. Loki a ses faiblesses, il est aussi enragé qu'un renard, souvent odieux, toujours incontrôlable, mais cette fois il est dans le vrai. Le peuple scandinave requiert de nouveaux héros qui, par leur rayonnement, étendront notre influence parmi les hommes. Leur monde est vaste, très vaste. Ils nous permettront d'en achever la conquête.

— Pardonnez-moi d'insister, maître : et si la sève slave qui les anime les pousse à nous rejeter ? Je me méfie des étrangers, plus encore de ceux qui servent d'instruments à l'infâme Loki.

— N'oublie pas que tu parles de mes fils, que leur mère élèvera en tant que princes danois ! Ils seront les instruments d'une unique cause, celle des divinités régnant sur Asgard et Midgard. Tu verras, brave Fimafeng, le temps me donnera raison. »

***

Le temps s'écoula, lentement dans le domaine des Ases, avec davantage de hâte dans celui des hommes. Hivers et étés s'égrenèrent avec leur cortège de naissances et de décès, de guerres et d'armistices, de princes couronnés et de rois déchus. On bâtit des villages, on rasa des cités. Des chênes centenaires furent abattus, de jeunes plants prirent leur place. Insensibles au passage des ans, les dieux attendaient.

Comme son époux le prince Halfdan, tombé avec les honneurs sur le champ de bataille, Oumila n'était plus. La maladie l'avait emportée à l'automne précédent. Elle survivait néanmoins dans la chair de ses fils Sinéous, Trouvor et Rourik, ainsi que dans le cœur de son père Gostomysl. Le chef des Slaves du lac Ilmen offrait à présent l'image d'un vieillard aux cheveux blancs et aux articulations douloureuses, un vestige du passé dont l'autorité

s'effilochait chaque jour davantage. Ils étaient nombreux à conspirer pour le gain de son trône, rapaces prêts à fondre sur une proie affaiblie. Novgorod s'entre-déchirait déjà, entre partisans de tel ou tel jeune ambitieux. Bientôt, si aucune décision n'était prise, ce serait la guerre, la pire qui fût puisqu'elle opposerait des membres de la même tribu – autant dire des frères.

« Vous avez pris la meilleure des décisions, seigneur. »

Gostomysl octroya à son conseiller une ébauche de sourire. Il était tendu, plus qu'il ne l'avait jamais été en quarante années d'un règne parfois contesté. Il avait lutté de toutes ses forces pour défendre ses terres, pour protéger son peuple. Il pensait avoir fait un bon dirigeant. Mais que retiendrait-on de lui, une fois son passage en ce bas monde arrivé à terme ? Aurait-il le malheur de rester dans la mémoire des Slaves comme le félon qui, au lieu de désigner un successeur parmi ses frères de race, abandonna le pouvoir à des étrangers ?

« Quoi qu'en disent vos adversaires, seigneur, ces jeunes princes ne sont pas des étrangers. Certes, ils ont vu le jour très loin d'ici, là où nul d'entre nous n'a jamais posé le pied. Cependant, ils sont tous trois de votre sang. Ce sont nos neveux, nos cousins…

— J'entends bien, rétorqua Gostomysl sur un ton résigné que son fidèle conseiller ne lui connaissait pas. De toute manière, il est trop tard pour changer d'avis. Que Belobog le lumineux veille sur nous ! »

Dans un même geste, les deux hommes posèrent leur poing sur leur poitrine. Derrière eux, la foule des notables et les gens du commun venus assister au débarquement les imitèrent. La seule à ne pouvoir saluer les nouveaux arrivants fut une jeune fille, la plus belle de Novgorod, qui tenait à bout de bras une serviette joliment brodée sur laquelle reposaient un pain blanc et une salière en argent. Cette marque d'hospitalité indiquait aux Scandinaves qu'ils étaient chez eux sur les berges du lac Ilmen.

Le chef slave sentit son vieux cœur battre la chamade. Il n'avait plus vu un seul de ses descendants depuis les fiançailles de sa fille Oumila, près de trente hivers plus

tôt. Sans quelques rares nouvelles et, plus encore, sans les rêves qui le visitaient à intervalles réguliers, il aurait douté que son sang continuât de couler dans d'autres veines que les siennes. Il dut pourtant se rendre à l'évidence : les trois colosses qui lui faisaient face étaient ses petits-fils, nés du prince Halfdan du Danemark. Leur apparence était celle d'étrangers ; dans leur manière de tresser leurs moustaches et leurs cheveux comme dans leur habillement, on discernait sans peine leurs origines scandinaves. Gostomysl remarqua le marteau de Thor monté en pendentif autour du cou du plus grand et du plus blond d'entre eux. Ce fut d'ailleurs celui-ci qui, tout en s'inclinant avec déférence devant lui, prit la parole le premier :

« Mes frères Sinéous et Trouvor se joignent à moi pour te témoigner notre respect le plus profond, noble Gostomysl. »

Les Slaves présents en nombre esquissèrent le même mouvement de surprise. Nul ne s'attendait à ce que Rourik parlât leur langue à la perfection, lui qui n'avait vécu qu'au Danemark. Gostomysl sourit. Sa fille n'avait pas oublié ses racines lorsqu'il s'était agi d'éduquer ses trois enfants.

« Nous savons quelle est la situation ici, poursuivit Rourik, et pourquoi tu as consenti à faire appel à nos services. Ce pays est vaste et riche mais le désordre y règne, aussi nous as-tu demandé de t'aider à gouverner. Lourde tâche, périlleuse mission ! Toutefois, nous ne serions pas Vikings si nous reculions devant un défi. Nous ne serions pas Slaves si le sort de nos semblables nous laissait indifférents. Tu peux compter sur nous, père. »

Puis, s'adressant à la foule :

« Vous tous, vous pouvez compter sur nous. Mon navire personnel demeuré dans le port de Ladoga abrite cinquante guerriers, tous disposés à offrir leur épée à la cause slave. Mes frères me suivront avec loyauté où que j'aille. Père, ordonne-nous de veiller jour et nuit sur les murs de Novgorod et nous le ferons. Envoie-nous par-delà les rivières gelées du nord pour abattre les ennemis de notre peuple et nous partirons aussitôt. »

Notre peuple, songea Gostomysl. Aucun doute, ce gaillard était le héros dont avaient besoin les Slaves du lac Ilmen pour résister aux appétits de leurs rivaux et, par la suite, s'ériger en nation solide et conquérante. Il sut alors que son rêve se réalisait : du ventre d'Oumila avaient jailli trois magnifiques arbres dont l'un, dominant les autres en taille et en robustesse, était destiné à devenir un grand souverain.

Le vieux chef tomba à genoux sur le sol boueux. Il arracha littéralement le diadème d'or et de perles qui lui ceignait le front, symbole d'une charge dont il ne s'estimait plus digne, et le tendit à Rourik. Celui-ci fit mine d'hésiter. D'une bourrade qui aurait fait chanceler un bœuf, Sinéous invita son frère à s'emparer sans tarder de leur héritage. Un silence impatient se saisit de l'ensemble des spectateurs, du notable le plus influent au plus modeste pêcheur du lac. Chacun avait conscience d'assister à un événement qu'il évoquerait avec émotion jusqu'à son dernier souffle, et dont ses descendants perpétueraient le souvenir jusqu'à ce que cette rencontre entre Slaves et Scandinaves atteigne des proportions légendaires…

« J'accepte cette couronne avec joie, déclara Rourik avec assez de force pour être entendu de tous, car je sens qu'on me l'accorde de bon gré. Votre confiance sera récompensée. Sachez que je n'ai nullement l'intention d'annexer ces terres au nom du peuple danois, pas plus que je ne vous imposerai les croyances de mon père Halfdan et de ses aïeux. Mes valeureux guerriers épouseront vos filles, tout comme ma mère épousa un prince scandinave, et de ces unions naîtra une nouvelle race de Slaves, plus forte que celle qui l'a précédée. Je vous en fais le serment. »

D'abord interdite, la foule ne tarda guère à laisser exploser son enthousiasme. En faisant appel aux guerriers danois pour remettre de l'ordre dans les affaires de Novgorod, ils craignaient pour la plupart de perdre leur liberté et, plus encore, leur fierté. Les plus pessimistes se voyaient déjà contraints de vénérer en cachette les dieux de leurs ancêtres. Comment le puissant Peroun, Belobog

le lumineux, Lada la toute-belle, l'ombrageux Vélès à la pelisse d'ours, auraient-ils réagi à pareille trahison ?

« Si je dois me fâcher avec les dieux, poursuivit Rourik en portant la main à son pendentif, que ce soit avec ceux du pays que je quitte plutôt qu'avec ceux du pays qui m'accueille ! »

Il tira d'un coup sec sur le marteau de Thor accroché à son cou depuis le matin de sa naissance. Dans le silence qui s'était soudain abattu sur les berges du lac Ilmen, ce geste parut porteur de mille bruits de toutes sortes. On distinguait le craquement des phalanges serrées, le tintement du fer, le crissement de la neige. On entendait le vent se lever et l'eau se réveiller. La sève des sapins et des bouleaux ceinturant la ville se remit à bouillonner. Le printemps des Slaves coïncidait avec l'hiver des Scandinaves.

Alors que l'arbre d'Oumila plongeait ses racines au cœur d'une terre devenue russe, dans la lointaine île de Hlesey tonnait la fureur du géant des mers, le noble Ægir, mêlée pour l'éternité au rire sarcastique de Loki le Facétieux.

Quelques mots de l'auteur

On ignore si Oumila et son père Gostomysl, chef slave établi dans la région de Novgorod, ont réellement existé. Il semble que ces personnages aient été popularisés en Russie au XVIII^e^ siècle par l'historien Tatichtchev, lui-même descendant de Rourik. Ce dernier était-il originaire du Danemark, de Suède, de Frise ? Chacune de ces hypothèses a ses partisans. Ce qui est certain, en revanche, c'est que la dynastie qu'il fonda au IX^e^ siècle régna sur la Russie pendant sept cents ans, précédant celle des Romanov. Cette période correspondant à la naissance de la Russie demeure assez obscure, faute de documents historiques. Elle a toujours été source de débats : la « thèse normaniste » (pour faire simple : des Vikings sont venus se mêler à la population slave autochtone pour former le premier État russe), sur laquelle s'appuie « L'arbre d'Oumila », a notamment été

combattue par les historiens soviétiques, pour qui il était inenvisageable que des étrangers se soient imposés et aient « civilisé » des Slaves.

Pour l'auteur de fiction, le flou qui entoure ces événements est une aubaine, car cela permet d'imaginer, d'extrapoler, de combler les vides en y introduisant des aspects surnaturels. Ma nouvelle s'inspire ainsi d'une légende selon laquelle la jeune Oumila aurait rêvé d'un arbre symbolisant la glorieuse dynastie dont elle allait être à l'origine. J'ai décidé d'en accentuer l'aspect mythologique, non pas avec des éléments issus de l'imaginaire slave, mais nordique ; le premier des princes russes étant un homme du Nord, il n'était pas illogique que le facétieux Loki soit de la partie… Les lecteurs qui ont aimé les personnages de Rourik et Oumila pourront les retrouver dans un roman historique paru en 2010 chez Flammarion puis réédité en poche chez J'ai Lu : *Les Vikings de Novgorod,* par Marina Dédéyan. La Russie médiévale est un sujet tellement peu présent dans la littérature française qu'il faut saluer les auteurs qui osent s'aventurer dans ces contrées !

Un garçon venu d'un autre monde

Solna, stade Råsunda, le 19 juin 1958

Les trente-deux mille spectateurs qui avaient pris place dans les travées du stade de Solna commençaient à s'échauffer et à donner de la voix tandis qu'approchait la fin de la rencontre et, avec elle, la qualification de l'équipe locale pour les demi-finales de la Coupe du monde.

Longtemps le match avait été indécis. À la pause, les vingt-deux joueurs étaient rentrés au vestiaire sur un score vierge. Mais au tout début de la seconde période, un but du numéro 7 avait mis les Suédois sur la voie d'un succès inespéré. Pendant près de quarante minutes, la défense des bleus et jaunes avait tenu bon face aux déferlantes d'un adversaire qui refusait de s'avouer vaincu, jusqu'à ce qu'un beau mouvement offensif conclu par le numéro 9 réduise presque à néant les chances d'une équipe soviétique pourtant favorite au coup d'envoi.

Il fallait se pincer pour y croire : les aiguilles de la grande horloge du stade pointaient 20 h 45, il ne restait qu'une poignée de minutes à jouer et le tableau d'affichage indiquait le score de 2-0 en faveur de la Suède. Ce n'était pourtant pas terminé. D'un tacle rageur, Boris Kouznetsov récupéra la balle dans les pieds d'un attaquant scandinave ; l'arbitre hésita à siffler une faute et

laissa finalement l'action se poursuivre malgré les cris de protestation du public. Dans un ultime sursaut, comme s'il cherchait à s'extirper d'un mauvais rêve, le capitaine Nikita Simonian lança une contre-attaque sur le flanc gauche, fit une jolie passe lobée à destination de Sergueï Salnikov, lequel remisa aussitôt à son avant-centre Anatoli Iline. Un but inscrit à cet instant de la partie aurait offert aux Soviétiques l'espoir d'un tardif retournement de situation… Hélas ! Le tir d'Anatoli Iline manqua de puissance. Le gardien suédois se saisit de la balle sans difficulté, gagnant au passage de précieuses secondes qui rapprochaient les siens de l'exploit. Le stade était sur le point de chavirer de bonheur.

Les mains posées sur les hanches, Nikita Simonian lança un regard empli de consternation au sélectionneur national qui, prostré sur son banc de touche, formait la même pensée que son capitaine. Trois ans plus tôt, l'Union Soviétique avait balayé la Suède sur le score de 6 buts à 0, ici même, dans la banlieue de Stockholm. Entretemps les deux effectifs avaient à peine changé. Par rapport à la soirée triomphale de 1955, il ne manquait sur la feuille de match qu'un seul nom, celui d'un garçon qui n'avait pas encore fêté son vingt-et-unième anniversaire – et cette absence faisait toute la différence, nul besoin d'être un fin connaisseur pour s'en rendre compte. Quelle équipe pourrait se passer de son élément le plus talentueux sans en subir les conséquences sur le terrain ?

Au cours des jours puis des semaines qui suivirent la défaite et le piteux retour au pays, il n'y eut personne d'assez fou pour l'exprimer publiquement mais tous y songèrent, si bien que cette hypothèse acquit la forme d'une certitude : avec Eduard Streltsov dans ses rangs, le onze soviétique aurait aisément battu la Suède, passé l'obstacle ouest-allemand en demi-finale et serait devenu champion du monde face aux Brésiliens…

Le principal intéressé n'eut pas la possibilité de donner son avis sur la question. Les préoccupations du jeune attaquant prodige du Torpedo Moscou le portaient loin, très loin du stade Råsunda de Solna. Victoires ou défaites

sportives ne signifiaient plus rien pour lui. Relégué dans un camp de travail de la région de Kirov, Eduard Streltsov n'avait désormais d'autre but que survivre à la première des douze années de détention auxquelles il venait d'être condamné, pour un crime qu'il n'avait pas commis.

***

Moscou, Complexe olympique Loujniki, le 20 juin 1998

L'aube se levait à peine, promesse d'un bel été à venir. Déjà les premiers rayons du soleil faisaient scintiller les eaux du fleuve, sur les berges duquel les habitants de Khamovniki viendraient bientôt flâner. Pour l'heure, dans ce quartier plus résidentiel qu'industrieux, seuls quelques joggeurs matinaux avaient investi les avenues et les espaces verts. Alors que toute la ville resplendissait, la lumière du jour ne s'infiltrait qu'avec peine entre les allées boisées aux abords du stade Loujniki ; ajouté à la quiétude de ce début de journée, la semi-obscurité imprégnait l'endroit d'une atmosphère mélancolique, à l'opposé de l'effervescence qui régnait d'un bout à l'autre du Complexe olympique les soirs des matchs du Spartak Moscou ou de l'équipe nationale de Russie.

Ce samedi-là, une vieille dame solitaire, revêtue d'une ample veste noire et le visage à moitié dissimulé sous un chapeau de même couleur, progressait d'une démarche claudicante sur le chemin tracé entre les pins. De temps à autre, elle lançait un regard interrogateur vers la droite ou vers la gauche, comme pour s'assurer qu'elle prenait la bonne direction ou, peut-être, que personne ne s'était mis en tête de la suivre. Emballé dans plusieurs épaisseurs de papier journal, l'objet non-identifié qu'elle serrait contre sa poitrine achevait de lui donner un air de conspirateur. L'anxiété qui habitait la vieille dame depuis qu'elle avait quitté son appartement pour le Complexe olympique laissa place à un certain soulagement puis, rapidement, à une nouvelle forme d'angoisse, lorsque ses pas la menèrent au terme de son parcours.

Enfin, elle y était. Elle avait fait tout ce trajet pour la voir, cette statue de bronze posée sur un socle de marbre noir devant laquelle nombre de promeneurs passaient quotidiennement sans lui accorder la moindre seconde d'attention. Les Moscovites avaient vu assez de statues tout au long de leur vie. On venait à peine de déboulonner les effigies de Lénine et les grandioses allégories d'ouvrières et de paysannes qui se dressaient autrefois sur les places de chaque ville russe. Mais ce bronze-ci n'avait rien d'une relique de l'ère soviétique : la municipalité l'avait inauguré au cours de l'été précédent. Il représentait un colosse marchant d'un air décidé, un ballon à la main, portant un short, des chaussures à crampons et un maillot frappé du T emblématique du Torpedo Moscou. Qu'un tel hommage soit rendu à un footballeur, rien n'était plus logique à quelques mètres du plus grand stade de Russie. Quels exploits ce joueur avait-il accomplis, quels titres avait-il remportés, quels records avait-il battus ? Le monument était étrangement muet sur la question. Sur le socle n'avaient été inscrits qu'un nom et un prénom. Même les traditionnelles dates de naissance et de décès brillaient par leur absence, à croire que cet athlète était une figure mythologique et non un individu de chair et de sang ayant foulé cette terre…

La vieille dame s'approcha avec circonspection, comme si elle craignait de troubler le repos d'un mort. Parvenue sous la statue, elle toucha d'abord les lettres gravées dans le marbre, une par une, d'une main que l'émotion rendait tremblante. Elle se signa et murmura une courte prière, elle qui, élevée dans le plus strict athéisme en vigueur parmi les élites soviétiques, n'avait jamais été croyante. Puis elle défit le papier journal pour révéler le bouquet de fleurs qu'il enveloppait.

« C'est pour toi, Eduard », se contenta-t-elle de murmurer en le déposant avec une infinie délicatesse au pied de la statue.

Elle ne prononça aucune autre parole durant les longues minutes qui suivirent ; celles-ci furent consacrées au recueillement. Dans l'esprit de la vieille dame remontèrent

des souvenirs qu'elle s'était appliqué à enfouir au plus profond d'elle-même durant la majeure partie de son existence. Il n'y avait pas de vent ce matin-là, tout autour d'elle était parfaitement figé et silencieux. Perdue dans le labyrinthe de ses pensées, elle en oublia le temps. Le présent se confondit avec le passé, cette fin de XX^e siècle avec les années 50, la Russie de Boris Eltsine avec celle de Nikita Khrouchtchev. Elle se revit jeune, belle, fougueuse, tout comme l'était le dieu du stade qu'un sculpteur anonyme avait figé dans une image parfaite de vigueur éternelle. Elle aurait pu vivre une belle histoire d'amour avec ce garçon – elle aurait dû. Si seulement la politique ne s'en était pas mêlée…

Soudain, la vieille dame fut prise du désagréable sentiment d'être épiée. Elle se redressa d'un coup, rouvrant les paupières qu'elle avait fermées sans s'en rendre compte. Un regard furtif lancé aux alentours la convainquit d'abord qu'elle s'était trompée et qu'elle se trouvait bel et bien seule avec ses souvenirs ; un second coup d'œil lui confirma que son impression initiale était la bonne, car un homme l'observait. Se sachant repéré, celui-ci se décida à aller à sa rencontre.

Il s'agissait d'un vieillard âgé d'environ quatre-vingts ans dont, au premier examen, on notait le front haut et le nez fort, ainsi que le regard vif, pétillant d'intelligence. Il portait une veste et un chapeau blancs qui contrastaient avec la tenue sombre de la vieille dame. Il lui adressa un hochement de tête se voulant amical, puis lui dit sans préambule :

« Bonjour, madame. Je m'appelle Gavriil Dmitrievitch. Avez-vous eu la chance de connaître Eduard Streltsov ? Était-il un ami, un membre de votre famille ? »

À aucun moment la vieille dame n'avait envisagé de devoir tenir une conversation avec un inconnu, fût-il tout à fait inoffensif en apparence. Elle tâcha de se donner une contenance et répondit d'une voix faible, étonnamment lointaine :

« Nous nous sommes connus, oui, il y a longtemps de cela… Quarante ans déjà, comme le temps file ! Mais

nous n'étions pas réellement proches lui et moi. C'était… une simple fréquentation, dirons-nous.

— Permettez-moi, madame, de douter qu'une "simple fréquentation", qui plus est datant de quatre décennies, puisse susciter de pareils égards… »

Le vieillard désigna le bouquet de fleurs qui embellissait désormais l'austère monument érigé à la mémoire d'Eduard Streltsov.

« Vous avez aimé cet homme, dit-il – ce n'était ni une accusation ni une appréciation, juste un fait énoncé sur un ton de froide certitude.

— Et quand bien même je l'aurais aimé ? répliqua la vieille dame, dont la soudaine irritation ne servait qu'à masquer le trouble. Ce qui me lie à Eduard ne vous concerne pas. J'ignore qui vous êtes et pourquoi vous vous permettez de me déranger ainsi, alors que je ne recherche que la tranquillité. Mais qu'importe ! Je vous souhaite une bonne journée, monsieur. »

Le dénommé Gavriil Dmitrievitch ne s'offusqua pas de cette rebuffade. Il l'avait prévue ; à vrai dire, rien ni personne n'était plus capable de le surprendre. Tandis que la vieille dame faisait volte-face pour – ainsi qu'elle l'imaginait à tort – disparaître de son existence aussi rapidement qu'elle y était entrée, il s'autorisa un léger sourire dans lequel on pouvait discerner une certaine ironie.

« Soyez assurée que nous nous reverrons, murmura-t-il entre ses dents. Je vous dis à très bientôt, chère Marina Vladimirovna. »

***

Moscou, Complexe olympique Loujniki, le 28 juin 1998

Au gré d'une longue et fructueuse carrière vouée au rayonnement du sport soviétique, Gavriil Dmitrievitch Kachaline avait vu passer sous ses ordres des centaines de garçons. Aucun d'entre eux ne lui avait laissé une impression aussi forte qu'Eduard Streltsov.

C'était un surdoué et il l'avait tout de suite identifié comme tel. Le jeune prodige du Torpedo Moscou possédait toutes les caractéristiques d'un attaquant d'exception : la puissance physique, la vitesse de course, la rapidité d'exécution, le sang-froid et l'adresse face au gardien adverse… Ses entraîneurs avaient pu voir l'une ou l'autre de ces qualités chez des joueurs déjà expérimentés, mais lui faisait preuve d'une précocité extraordinaire. À seize ans, Eduard Streltsov entama son ascension vers la gloire en devenant le plus jeune buteur de l'histoire du championnat soviétique. L'année suivante, il réussit l'exploit d'inscrire un triplé et de donner trois passes décisives à ses coéquipiers pour son premier match international, face à la Suède. Puis il fut l'un des principaux artisans de la médaille d'or obtenue par l'équipe d'URSS aux Jeux Olympiques de Melbourne – assurément l'un des plus glorieux souvenirs de Gavriil Dmitrievitch qui, à cette occasion, fut reçu au Kremlin et félicité par Khrouchtchev et Boulganine en personne. Pour sa part, Eduard Streltsov n'eut droit à aucun hommage officiel à son retour d'Australie, mais il obtint bien mieux : la reconnaissance du public et l'admiration des foules. À certains égards, ce n'était encore qu'un adolescent mal dégrossi, et pourtant on l'adula à l'égal des vedettes de cinéma de l'époque.

Lorsqu'il officiait à la tête de la sélection nationale, Gavriil Dmitrievitch avait coutume de dire d'Eduard Streltsov qu'il n'était pas un homme au sens où nous l'entendons sur cette bonne vieille Terre, mais un garçon venu d'un autre monde.

« Tu étais le meilleur d'entre tous, déclara le vieillard au colosse de bronze sur son socle de marbre noir. Je n'ai rien oublié de ce que tu as accompli… Et je ne cesse de rêver à tout ce que tu aurais pu accomplir de plus si l'on t'en avait laissé la liberté. »

Il détourna son regard de la statue pour le porter sur le chemin tracé entre les pins bordant le stade Loujniki. Il y vit avancer une silhouette familière, celle qu'il attendait. La vieille dame était habillée de la même manière que la

semaine précédente, tout en noir, comme une femme récemment frappée de veuvage, alors qu'en réalité elle n'avait jamais été mariée. Cette fois, en revanche, elle n'apportait pas de bouquet de fleurs mais une bouteille de vodka et une petite boîte de chocolats. De toute évidence, elle revenait moins pour se recueillir devant une statue érigée en l'honneur d'un défunt que pour partager un moment agréable avec un vivant. Gavriil Dmitrievitch ouvrit grand les bras, comme s'il avait la joie de recevoir la visite d'une bonne amie longtemps espérée.

« Notre première rencontre était vouée à ne pas être la dernière, dit-il. J'étais certain que nous nous reverrions sous peu. »

La vieille dame ne lui répondit pas tout de suite. D'abord elle s'inclina respectueusement devant le monument, puis déposa la bouteille de vodka et les chocolats au pied de la statue, juste à côté de son bouquet – d'une couleur et d'un aspect aussi vifs que le matin où elle les avait apportées, les fleurs semblaient avoir oublié de faner.

« Et qu'est-ce qui vous faisait penser que je reviendrais ici, monsieur ? finit-elle par répliquer avec un air mi-circonspect mi-amusé.

— Je sais qui vous êtes. Je connais toute l'histoire, tout ce qui vous rattache au destin tragique d'Eduard Streltsov. Et je sais quels terribles remords vous rongent depuis quarante ans, Marina Vladimirovna… Me permettez-vous de vous appeler Marina ? Après tout, vu notre différence d'âge, vous pourriez être ma fille.

— Il est clair que nous devons être bien plus proches que je ne l'imaginais… Prenez donc un de ces chocolats et appelez-moi par mon prénom si cela vous chante. J'ai malheureusement oublié les verres : nous serons obligés de nous passer la vodka de main en main et boire au goulot à la façon des soudards. »

Gavriil Dmitrievitch ne se fit pas davantage prier. Il déboucha la bouteille, en renifla le contenu avec un plaisir manifeste puis la leva vers le ciel comme pour porter un toast. Renversant sa tête en arrière, il avala de longues

gorgées. On aurait dit qu'il n'avait pas eu l'occasion de se désaltérer depuis des années.

« Je vous remercie, Marina. »

Il ajouta sans détour :

« Aujourd'hui vous avez la possibilité de vous défaire d'un grand poids. Parlez. Il nous regarde. »

De nouveau, il leva la bouteille au-dessus de lui, sans préciser s'il faisait allusion à Dieu ou à Eduard Streltsov. La vieille dame haussa les épaules.

« Je n'ai pas l'intention de vous cacher quoi que ce soit, affirma-t-elle. Je ne peux plus supporter le mensonge, les non-dits, toute cette hypocrisie qui m'empoisonne l'existence… C'est pourquoi j'ai décidé de revenir ici, dans l'espoir de vous y trouver. Je vais sans doute passer pour une folle, mais c'est comme si vous étiez une sorte d'incarnation de ma conscience.

— Vous ne croyez sans doute pas si bien dire.

— Cependant, je vais avoir besoin d'un peu d'alcool fort pour oser me lancer. »

Un sourire de bienveillance paternelle illumina le visage de Gavriil Dmitrievitch alors qu'il lui tendait la bouteille de vodka. Il dut se retenir d'éclater de rire en la voyant froncer le nez et tordre les lèvres après sa première petite gorgée.

« Racontez-moi tout, Marina. Rappelez-vous le printemps 1958…

— Bien sûr, je m'en souviens comme si c'était hier. Mon père était colonel dans l'Armée rouge, et un ami officier avait organisé une réception dans sa datcha, à laquelle étaient conviés quelques-uns des footballeurs qui allaient bientôt participer à la Coupe du monde en Suède. Voilà comment j'ai fait la connaissance d'Eduard Streltsov. Nous avons bavardé, nous nous sommes plu, et à la première occasion nous avons fui la datcha de l'officier. La soirée s'est achevée en tête-à-tête… Le pauvre garçon ne pouvait pas soupçonner que je l'entraînais dans un piège. Le lendemain, j'ai déposé une plainte pour viol à l'encontre de l'homme avec lequel je venais de passer une nuit d'amour, car c'était précisément ce que mon

père et, au-dessus de lui, certains personnages importants du Parti, attendaient de moi. Aujourd'hui encore, j'ignore ce qui motivait ces gens. Éliminer un adversaire politique, discréditer un rival potentiel, d'accord, mais comploter pour ruiner la carrière d'un sportif de vingt ans…

— N'avez-vous vraiment aucune idée de ce qui a bien pu se passer ? s'enquit Gavriil Dmitrievitch. Pardonnez-moi, vous étiez pourtant au centre de l'affaire.

— Par la suite, mon père a pris soin de ne jamais évoquer le sujet en ma présence. Comme tout le monde, j'ai entendu des rumeurs et élaboré des suppositions. Eduard Streltsov aurait offensé un membre du Politburo en repoussant les avances de sa fille. Il se serait fait de puissants ennemis en refusant un transfert dans le club de la police ou dans celui de l'armée pour rester fidèle aux ouvriers du Torpedo Moscou. Alors que nous étions en pleine guerre froide, il affichait son attirance pour le mode de vie occidental. Il aimait la fête, la boisson, les jolies femmes. Sur le terrain comme en dehors, il était individualiste, imprévisible, trop conscient de son talent pour son propre bien. En bref, il ne correspondait pas à l'image de l'athlète parfait que l'on souhaitait promouvoir en haut lieu. Cela suffisait à le condamner. Il n'y avait besoin que d'un prétexte pour le faire chuter de son piédestal ; je fus ce prétexte. Vous savez aussi bien que moi comment fonctionnait la machine soviétique…

— Oui. Je n'en ai pas été directement victime, grâce à Dieu ! et je vois cela comme une chance extraordinaire. J'ai eu une vie heureuse et, quand a sonné l'heure de ma mort, je suis parti avec la satisfaction du devoir accompli, sans regret… À l'exception d'un seul, lié à Eduard Streltsov. »

Marina Vladimirovna qui, au cours de sa confession, avait manifesté une certaine agitation, se figea d'un coup, prenant sans le vouloir une posture de statue durant quelques secondes. Elle répéta plusieurs fois dans sa tête les dernières phrases de son interlocuteur. Elle refusait de comprendre.

« Vous avez dit…, balbutia-t-elle. Au sujet de votre… votre mort ?

— Tout à fait : la maladie m'a emporté en 1995, à l'âge fort respectable de quatre-vingt-quatre ans.

— Mais c'est impossible ! Vous vous moquez de moi.

— Vous n'avez pas idée du nombre d'événements impossibles qui, pourtant, se produisent. Nous qui avons vécu en Union Soviétique, plus rien ne devrait nous paraître impossible, insensé ou absurde. À la veille de la guerre, Staline a ordonné l'exécution de nos meilleurs officiers, qui n'avaient rien à se reprocher ; à la veille de la Coupe du monde, Khrouchtchev a condamné au Goulag le meilleur de nos footballeurs, qui était innocent. Nous sommes en Russie. Ce sont des choses qui arrivent. »

En soupirant, Marina Vladimirovna reprit la bouteille de vodka. Deux ou trois gorgées supplémentaires lui seraient nécessaires pour admettre qu'il était tout à fait envisageable pour une personne saine d'esprit de discuter avec un homme décédé trois ans plus tôt.

« Je vais vous révéler un autre secret, Marina. Il n'existe pas qu'une seule réalité, mais plusieurs, qui évoluent en parallèle, s'entrecroisent, se chevauchent, se séparent… Par exemple, il y en a une dans laquelle je mène notre équipe au titre mondial en 1958 et une autre dans laquelle nous échouons en quart de finale contre les Suédois. Dans la première, Eduard Streltsov brille à la pointe de l'attaque soviétique ; dans la seconde, il croupit en prison du côté de Kirov. En revanche, dans tous les cas je meurs le 23 mai 1995, car telle est la date qui a été fixée, tout comme l'a été celle de ma naissance… ou la vôtre, ou celle d'Eduard Streltsov : lui-même disparaît forcément en juillet 1990, le lendemain de son cinquante-troisième anniversaire. Tout ce que nous avons le pouvoir de faire, c'est influer sur les actions qui se déroulent entre ces deux bornes immuables. Nous pouvons dispenser le bien ou commettre le mal. Nous pouvons professer la vérité ou colporter des mensonges. L'histoire peut retenir nos noms parmi ceux des perdants ou parmi ceux des champions.

— Sauf qu'une fois les erreurs commises…

— Elles peuvent toujours être réparées. Il suffit de le souhaiter du fond du cœur. Que l'on se repente sincèrement, de

toute la force de son âme, et alors… Nous savons désormais tous deux que rien n'est impossible, pas même ce qui paraît insensé ou absurde. Me faites-vous confiance ? Et plus important encore : vous faites-vous confiance, Marina ? »

La vieille dame acquiesça d'un léger mouvement du menton.

« Alors fermez les paupières. »

Elle obtempéra. Qu'avait-elle à perdre ?

« Maintenant rouvrez-les. »

Dans un premier temps, elle éprouva quelque difficulté à se réaccoutumer à la lumière du jour. Elle pensait avoir gardé les yeux fermés durant une poignée de secondes seulement, et pourtant c'était comme s'il s'était écoulé des heures, ou des jours, peut-être des années. La tête lui tournait un peu ; elle buvait rarement de la vodka, ceci expliquant sans doute cela. Elle se raccrocha par réflexe au socle de la statue. En clignant des yeux, elle leva le regard vers le colosse de bronze, avant de le baisser là où elle avait déposé un bouquet de fleurs huit jours plus tôt – ou cinq minutes, ou dix ans : qui pouvait le dire avec certitude ?

Elle étouffa un cri. Dans le marbre étaient gravés les mots suivants :

Eduard Anatolievitch Streltsov
1937-1990
Fierté de la Nation
Légende du sport – Footballeur russe du siècle
Champion olympique 1956 – Champion du monde 1958

« Qu'est-il… Comment avez-vous… »

Marina Vladimirovna se tut en s'apercevant qu'elle ne parlait à personne d'autre qu'à elle-même. Gavriil Dmitrievitch s'était mystérieusement volatilisé, la laissant seule avec ses doutes, ses interrogations, mais aussi l'ébauche d'une étrange émotion qu'elle devrait se résoudre à appeler bonheur.

***

Solna, stade Råsunda, le 29 juin 1958

Les aiguilles de la grande horloge du stade pointaient 16 h 45, l'arbitre venait de siffler la fin de la partie et le tableau d'affichage indiquait le score de 4-3 en faveur de l'Union Soviétique, qui remportait ainsi la Coupe du monde dès sa première participation. Les buteurs brésiliens de cette finale, appelée à demeurer dans les mémoires comme la plus spectaculaire de toutes, étaient Vavà, Zagallo et un gamin de dix-sept ans nommé Pelé ; quant aux Soviétiques, ils avaient inscrit leurs quatre buts par l'intermédiaire d'un seul et même homme, ou plutôt un garçon, dont on disait parfois de lui qu'il ne pouvait que venir d'un autre monde.

Les cinquante mille spectateurs présents cet après-midi-là à Solna ne s'y trompèrent pas, eux qui se levèrent afin d'applaudir vaincus et vainqueurs tout en scandant le nom du héros du match. Le public suédois, beau joueur, savait apprécier le talent et ne tenait pas rigueur à l'avant-centre soviétique d'avoir largement contribué à l'élimination de l'équipe locale en quart de finale, dix jours plus tôt.

« Streltsov ! Streltsov ! Streltsov ! »

Porté en triomphe par ses coéquipiers – le capitaine Simonian, le gardien Yachine, le défenseur Kouznetsov, son compère en club Ivanov, tous médaillés d'or à Melbourne deux ans plus tôt –, Eduard Streltsov savourait, sans trop y croire encore, l'exceptionnelle performance qu'ils venaient de réaliser. Il salua la foule qui l'acclamait. Désormais il n'était plus seulement le héros des ouvriers supportant le Torpedo Moscou, ni même celui des amateurs de football soviétiques : il était une référence mondiale, une personnalité du sport dont on rappellerait le souvenir avec une ferveur intacte dans cinquante ou cent ans.

Son regard embué par des larmes de bonheur chercha parmi les spectateurs des visages familiers. Il savait que d'éminents membres du Parti, des officiers de l'Armée rouge, mais aussi certains amis et parents des joueurs,

avaient effectué le déplacement, invités par les organisateurs suédois pour assister à la finale. Emporté dans un tourbillon euphorisant, il manqua la jeune Russe qui, debout au premier rang, hurla sa joie alors que le tour d'honneur des nouveaux champions du monde passait tout près. Nulle autre qu'elle n'était plus fière des succès d'Eduard Streltsov. Une petite voix intérieure lui murmurait que sans elle, il n'aurait jamais été célébré en tant que vainqueur de la Coupe du monde, de légende du sport et de fierté de la nation…

D'abord déçue de ne pouvoir échanger quelques mots avec son amant, Marina Vladimirovna se sentit envahie d'un curieux sentiment de béatitude à l'instant où son regard croisa celui, vif et pétillant d'intelligence, du sélectionneur national. Gavriil Dmitrievitch Kachaline se tenait sur le bord de la pelouse, solitaire, comme s'il n'osait prendre part à la fête au milieu de ses joueurs. Il vit la jeune femme et lui sourit. À vrai dire, il semblait même n'avoir fait que regarder dans sa direction depuis la fin du match. Elle leva la main au ciel, trinquant à la bonne fortune au moyen d'une bouteille de vodka imaginaire ; il lui répondit par un geste identique.

Sans se parler, Marina Vladimirovna et Gavriil Dmitrievitch se dirent beaucoup.

Quelques mots de l'auteur

On peut voir cette nouvelle comme une forme de confession : oui, j'aime le football, et cela ne date pas d'hier. Mais ce n'est pas le genre de chose que l'on clame dans les milieux littéraires, où il est de bon ton d'afficher son mépris pour le sport en général et pour le plus populaire d'entre eux en particulier. Le foot, ce n'est rien que vingt-deux idiots scandaleusement surpayés qui courent après une baballe, n'est-ce pas ?

À quelques mois de la Coupe du monde organisée en Russie, les médias spécialisés ont commencé à parler du football de ce pays. Un article sur lequel je suis tombé par hasard revenait sur le destin aussi incroyable que tragique d'un joueur que je ne connaissais pas et qui pourtant fut l'une des figures majeures du sport russe : Eduard Anatolievitch Streltsov, jeune prodige adulé dans les années 50, puis injustement condamné au Goulag, où il resta enfermé jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Cet article posait une question : si l'URSS n'avait pas fait l'erreur de se priver de son meilleur joueur en 1958, aurait-elle remporté la Coupe de monde pour sa première participation à l'épreuve ? L'imagination de l'auteur d'uchronies s'est aussitôt mise en marche… « Un garçon venu d'un autre monde » est le résultat de ces réflexions. Je l'ai écrite peu de temps avant la parution de ce recueil, dont elle a rejoint le sommaire au dernier moment. Jusqu'à présent, je n'avais jamais eu l'occasion de publier un texte sur le thème du football ; je suis ravi d'avoir enfin l'occasion de le faire. En plus de mettre en évidence mon grand intérêt pour ce sport (et notamment pour ses aspects culturels, sociaux et géopolitiques, d'une richesse qui va bien au-delà du cliché des vingt-deux millionnaires en short courant après un ballon), elle a le mérite d'illustrer une période passionnante de l'histoire russe, sur laquelle je ne me suis penché que récemment et dont je poursuis la découverte à l'heure actuelle.

Le chant de la Roussalka

Le printemps s'était bel et bien installé sur le plateau de Valdaï. La rigueur hivernale avait enfin laissé place à la douceur des arbres en fleurs, des ruisseaux sautillant entre les collines et des champs de céréales ondulant sous la brise. Le mois d'avril était, pour tous ici, signe de renaissance.

Comme chaque année, Alekseï Alekseïevitch profita du dégel pour ressortir son baïane. Le vénérable instrument prenait la poussière sous son lit et ne s'en voyait exhumé que pour les grandes occasions – ce qui, depuis le décès de sa tendre épouse, se limitait à l'anniversaire de son fils et à celui de la glorieuse Révolution d'Octobre. Les pieds posés sur le rebord de la cheminée, une pipe en terre à la bouche et son accordéon entre les mains, il commença à en tirer des notes qui ravirent le cœur du jeune Fedya. Le repas célébrant sa quinzième année avait été sobre, comme il était de coutume en ces terres déshéritées ; seuls quelques airs traditionnels parviendraient à donner un côté festif à cette journée si particulière.

Fedya était né avec le printemps. Lizka était morte avec la naissance de Fedya. Depuis quinze ans, le bûcheron interprétait les mêmes mélodies, celles qui accompagnaient jadis les tours de chant de son épouse. Elle avait été une excellente chanteuse. Peut-être aurait-elle été capable de se faire un nom sur les scènes prestigieuses de Kalinine, de Novgorod ou de Leningrad, voire de Moscou ?

Nul ne le saurait jamais. Elle était partie bien trop tôt, âgée d'à peine plus de vingt ans.

Alekseï Alekseïevitch descendit dans les octaves au rythme de la montée de sa mélancolie. Son fils l'observa avec tristesse, conscient de l'émotion qui le submergeait à chaque fois qu'il interprétait cet air.

« Je comprends que ce soit difficile pour toi, déclara soudain le garçon, mais je souhaiterais que tu mettes des paroles sur cette musique. J'aimerais t'entendre chanter. Ton baïane seul, c'est un peu sinistre. »

Son père détourna le regard sans cesser de jouer. Taciturne, il ne répondit rien. Entre eux les mots avaient toujours été comptés.

Par la fenêtre, Fedya apercevait la brume s'étendant petit à petit sur la rivière. Le crépuscule était en train de tomber sur le plateau de Valdaï, tandis que le son du baïane se faisait plus discret, presque mourant. Il songea à Lizka, sa mère qu'il n'avait jamais connue. Puis il ne songea plus à rien.

***

Fedya avait pris l'habitude de quitter l'ambiance pesante de l'isba familiale pour la tranquillité de la forêt. Son père n'était jamais rassuré de le voir s'éloigner ainsi, mais qu'y pouvait-il ? Il avait beau lui raconter des histoires à dormir debout, mettant en scène le sombre Tchernobog ou l'affreuse Baba Yaga, il devait se rendre à l'évidence : Fedya avait passé l'âge de croire à de telles sornettes. Alekseï Alekseïevitch ne pouvait s'empêcher de songer avec tristesse que son unique enfant le laisserait bientôt seul, afin de vivre sa vie, sans doute à la ville. Tel était le cruel destin d'un homme vieillissant accablé par le veuvage.

Ce matin-là, les pas de Fedya le menèrent vers l'ouest, à proximité des champs d'avoine d'Ilya Nikititch. La rivière y serpentait, encore calme, avant de se jeter dans le lac, quelques verstes plus loin. De nature plutôt prudente, le garçon n'avait jamais poussé l'exploration aussi loin.

D'ordinaire, atteindre la limite de la forêt constituait déjà une belle expédition.

En posant le pied sur un rocher afin d'entreprendre la traversée de la rivière à gué, il perçut les premiers signes d'une autre présence. De vague impression, celle-ci devint tangible dès lors qu'il entendit une voix féminine ; elle susurrait les paroles d'une chanson. Fedya tourna la tête à droite, à gauche, baissa les yeux au sol puis les leva au ciel. Il n'y avait personne. La chanson se fit pourtant de plus en plus présente, de plus en plus pressante et, telle une ritournelle enfantine, ne tarda guère à tourner en boucle dans sa tête.

« Pommiers et poiriers étaient en fleurs,
Sur la rivière flottait la brume,
Katioucha prit pied sur la rive,
Sur la haute rive dans la brume… »

Le garçon écarquilla les yeux, incrédule. Il vit gonfler les eaux de la rivière, qui se mit à bouillonner, faisant plier les roseaux. Le vent léger enfla en un début de tempête, qui retomba à l'instant précis où une forme indistincte émergeait d'une onde redevenue calme. Il s'agissait d'une très jeune femme à peine plus âgée que Fedya, à la peau blanche, presque transparente, et à la chevelure d'un blond pâle dans laquelle on pouvait discerner d'étranges reflets verts. Nullement gênée d'exhiber sa nudité, elle sourit au garçon – un sourire enjôleur qu'elle ne quitta que pour s'accorder à la monotonie de sa chanson.

« Tout en marchant elle se mit à chanter,
À propos d'un aigle gris des steppes,
À propos de celui qu'elle aimait tant,
Celui dont elle conservait toutes les lettres… »

L'apparition avait une voix magnifique, d'une pureté incroyable, cristalline, et chantait avec une grande justesse. Chaque mot était un poème, chaque strophe une invitation à rejoindre la rivière. La jeune femme, tout en fredonnant,

adressa à Fedya des gestes suggestifs destinés à l'attirer auprès d'elle. Le garçon fit un pas en avant et plongea sa botte dans une onde claire, fraîche sans être froide, véritable appel à la baignade. Quelques secondes plus tard, il avait de l'eau jusqu'à la taille. La jeune femme était maintenant toute proche. Elle rit, puis reprit le cours de sa chanson.

« Oh ! ma chanson, chansonnette de jeune fille,
Rejoins donc le soleil clair,
Et au soldat sur la lointaine frontière,
Transmets le bon souvenir de Katioucha… »

Alors elle disparut sous les remous de la rivière, ne laissant flotter qu'un bouquet de cheveux blonds. Fedya, n'y tenant plus, effectua quelques brasses et rejoignit l'objet de ses désirs. Deux corps avides cherchèrent des caresses. Des jambes et des bras fébriles se mêlèrent dans une danse frénétique. La bouche de la jeune femme, après avoir parcouru le torse de Fedya – cadeau divin qui n'avait jamais aussi bien porté son prénom ! – tenta de trouver ses lèvres. Elle y parvint tandis que les mains de son amant s'égaraient sur sa poitrine menue. L'eau bouillonnait autour d'eux. La fraîcheur des premiers jours du printemps avait laissé place à une atmosphère torride. La rivière, si paisible habituellement, n'avait jamais connu cela.

Soudain, la mystérieuse jeune femme poussa un cri suraigu, comparable aux piaillements d'un oiseau. Le charme fut rompu. Fedya, comme violemment tiré d'un songe, esquissa un mouvement de recul, rouvrit les yeux, avisa le rivage et s'y précipita, pris de panique.

Il était nu, car le courant avait emporté tous ses vêtements. Quant à la mystérieuse jeune femme, elle avait disparu. Le silence était revenu aux abords de la rivière. Il n'y avait eu aucun témoin de leurs ébats interrompus. Quelque peu honteux, le garçon s'en retourna à l'isba de son père. Il ignorait quelle serait sa réaction mais ne se voyait pas échapper à une confession en bonne et due forme. Ici, sur le plateau de Valdaï, on ne badinait pas avec le surnaturel.

***

« C'était une roussalka. Tu as frayé avec une roussalka ! Laisse-moi te dire que tu viens d'échapper de peu à une mort atroce, mon pauvre petit. »

Alekseï Alekseïevitch lâcha cette conclusion avec désinvolture, sans cesser de curer sa pipe en terre. À aucun moment il ne croisa le regard de son fils.

Fedya, encore confus, tentait tant bien que mal de rassembler ses souvenirs. En effet, la jeune femme qui l'avait séduit correspondait parfaitement à la description de son père. La roussalka, nymphe des eaux et des forêts… Une créature perfide, à la beauté vénéneuse… L'esprit vengeur de jeunes femmes décédées prématurément… Rares étaient les hommes à avoir survécu aux pièges tendus par une roussalka. Pourquoi avait-elle décidé de l'épargner en interrompant leur étreinte ? Fedya n'en avait pas la moindre idée, mais dans tous les cas, il pouvait se considérer comme un miraculé.

« La créature avait une voix irrésistible, murmura-t-il comme pour se dédouaner, elle chantait d'une telle manière que je…

— Elle chantait ? l'interrompit son père. Et que chantait-elle, cette créature ? »

L'attitude d'Alekseï Alekseïevitch changea du tout au tout. Son flegme naturel se changea en une excitation dont il n'était pas coutumier. Spontanément, il posa la main sur son baïane, en attendant la suite.

« Est-ce si important ?

— Oui, Fedya, ça l'est. Raconte-moi tout. Que chantait-elle ?

— Je ne me souviens plus des paroles exactes, mais il me semble que c'était l'histoire d'une fille se lamentant sur un amour perdu, au bord d'une rivière, au milieu des…

— Au milieu des pommiers et des poiriers en fleurs. L'histoire poignante d'une jeune fille nommée Katioucha. »

Alekseï Alekseïevitch laissa s'écouler quelques secondes de silence, qu'il mit à profit pour saisir son instrument sous les yeux interrogateurs de son fils.

« C'était la chanson préférée de ta mère », dit-il à mi-voix.

Il fit glisser ses doigts sur le clavier. Un air familier à tous les Russes s'éleva alors dans la fraîcheur du crépuscule. Toutefois, contrairement à son habitude, Alekseï Alekseïevitch y ajouta des paroles, le rendant ainsi moins triste.

« Pommiers et poiriers étaient en fleurs,
Sur la rivière flottait la brume,
Katioucha prit pied sur la rive,
Sur la haute rive dans la brume…
Tout en marchant elle se mit à chanter,
À propos d'un aigle gris des steppes,
À propos de celui qu'elle aimait tant,
Celui dont elle conservait toutes les lettres… »

Des larmes coulèrent le long de son visage buriné. Ce vigoureux quadragénaire réputé dans le voisinage pour sa nature fière, son caractère froid et stoïque, se laissa envahir par des émotions trop longtemps refoulées. L'espace d'un instant, Alekseï Alekseïevitch redevint l'homme qu'il était quinze longues années plus tôt – l'homme qu'il était avant la disparition de son épouse. Le dernier mot qu'il prononça en terminant sa chanson fut le nom de Lizka.

***

Il savait à quoi s'en tenir. S'il s'agissait réellement d'une roussalka, il prenait d'énormes risques en allant à sa rencontre. Il tâcherait d'en assumer les conséquences, avec courage, ainsi qu'il l'avait toujours fait.

Alekseï Alekseïevitch avait demandé à son fils de garder la maison, prétextant une affaire urgente à régler, un quelconque problème administratif qui nécessitait sa présence au village. Le garçon ne l'avait pas montré, mais il n'en croyait rien. Pourquoi son père se serait-il encombré de son baïane ? Cela ne tenait pas debout. Il avait cependant dû résister à la tentation de le questionner et

se contenta de prier pour que ses suppositions se révèlent fausses. Et pourtant…

Alekseï Alekseïevitch suivit le cours de la rivière, évitant soigneusement le village : il ne voulait pas être vu. Il dépassa les limites de la forêt, bifurqua vers l'ouest et passa à proximité des champs d'avoine d'Ilya Nikititch. L'isba de son cousin, avec lequel il n'avait plus guère de contacts, se dressait un peu plus loin, au sommet d'un monticule de terre. Il détourna le regard pour le fixer sur la rivière. Elle était particulièrement calme. Le bûcheron connaissait trop bien la nature pour savoir ce que cela annonçait. Il avisa un tronc d'arbre allongé en travers de l'eau et s'y assit. Son baïane entra en action. L'air joué par l'accordéoniste l'était sur une tonalité joyeuse, comme s'il s'agissait pour lui d'un jour de fête. Les paroles de sa chanson étaient pourtant empreintes d'une certaine mélancolie…

« Oh ! ma chanson, chansonnette de jeune fille,
Rejoins donc le soleil clair,
Et au soldat sur la lointaine frontière,
Transmets le bon souvenir de Katioucha… »

Une voix féminine se mêla alors à celle de l'homme qui se tut rapidement, subjugué. Ses mains tremblantes continuaient de danser sur le clavier de l'accordéon, mais avec une difficulté qui le ramenait à ses lointaines années d'apprentissage de la musique. La roussalka demeurait invisible. Seul son chant, magnifique, ensorcelant, témoignait de sa présence.

« Rappelle-lui une jeune fille ordinaire,
Et écoute bien sa chanson,
Laisse-le préserver sa terre natale,
Comme Katioucha a préservé leur amour… »

Le son du baïane mourut au même instant que la voix de la jeune femme. Alekseï Alekseïevitch se rendit compte qu'il avait fermé les yeux dès les premières mesures. Il

était ailleurs, brutalement revenu quinze années en arrière. En rouvrant les paupières, il fit face à Lizka, sa chère épouse, encore plus belle que dans ses souvenirs malgré son teint blafard. Elle lui tendit la main, l'invitant à la rejoindre au sein d'une eau qu'il imaginait fraîche mais agréable. Il hésita malgré tout. La mort avait fait d'elle une roussalka, son chant mélodieux n'était qu'une manière sournoise d'attirer ses proies, comme elle l'avait fait pour Fedya. Ceux qui tombaient sous son charme pouvaient dire adieu à tout le reste. S'il cédait à la tentation, il pourrait dire adieu à tout ce qui n'était pas elle… Et alors ?

Lizka peignait ses longs cheveux d'or en lançant des œillades complices à Alekseï Alekseïevitch. L'avait-elle reconnu ? Il l'ignorait. Elle se contenta de hocher la tête, seule réponse à ses interrogations muettes.

« Cela fait quinze ans que j'attends de te rejoindre, murmura-t-il en dégrafant sa chemise. Quinze ans que je tente de vivre sans toi, mais sans y parvenir. Quinze ans de malédiction, qui prennent fin en cet instant. »

Il se jeta à la rivière. La roussalka, de plus en plus souriante, ouvrit les bras pour l'accueillir. Après des caresses et des baisers exaltés, les deux corps disparurent dans l'eau bouillonnante, à laquelle il ne fallut qu'une minute pour redevenir parfaitement calme, comme si rien d'important ne s'était passé.

***

Cela faisait désormais trois semaines qu'Alekseï Alekseïevitch était porté disparu. On n'avait retrouvé de lui que sa chemise et son baïane au bord de la rivière que le dégel rendait tumultueuse, accréditant la thèse d'une noyade accidentelle. L'information était parvenue jusqu'au village, mais qui se souciait d'un bûcheron veuf vivant en ermite du côté de la forêt ? Certains étaient même heureux pour lui en songeant que la mort lui permettrait de retrouver sa chère épouse, dont il n'avait jamais cessé de porter le deuil. Quant à son fils, on le considérait assez âgé pour s'en sortir sans lui. Telle était

également l'opinion de Fedya. Bien entendu, il était amer à l'idée de ne plus revoir son père, toutefois il se consolait en se persuadant que le choix qu'il avait fait était le meilleur pour eux. Ceux qui n'auraient jamais dû être séparés se trouvaient à présent réunis pour l'éternité, il en était convaincu. Cela suffisait à lui rendre le sourire.

Pour la première fois depuis les tristes événements, Fedya avait décidé de prendre l'air. Il suivit le cours de la rivière, évitant soigneusement le village : il ne voulait pas être vu. Il dépassa les limites de la forêt, bifurqua vers l'ouest et passa à proximité des champs d'avoine d'Ilya Nikititch. Il se dit alors que renouer le contact avec son cousin pourrait être une bonne idée, le signe d'une nouvelle ère… Mais ce ne serait pas pour aujourd'hui : il avait à faire. Il détourna le regard pour le fixer sur la rivière. Elle était parfaitement calme. Le garçon avisa un tronc d'arbre allongé en travers de l'eau et s'y assit. C'était dans ce genre de circonstances qu'il regrettait de ne savoir jouer d'aucun instrument de musique. Alors il attendit. Deux à trois heures passèrent. Fedya ne bougea pas d'un pouce.

Il ne s'autorisa à rentrer chez lui que lorsqu'il fut certain que ses conclusions étaient fondées ; il ne s'autorisa à rentrer chez lui qu'après avoir entendu le chant de la roussalka, profond, d'une pureté incroyable, qui ne célébrait plus une jeune femme abandonnée par son unique amour, mais une jeune femme heureuse de l'avoir enfin retrouvé.

Quelques mots de l'auteur

Plus que de la sirène, avec laquelle elle partage néanmoins certaines caractéristiques, la roussalka est à rapprocher des naïades de la mythologie grecque ou des nixes du folklore germanique. Connue dans toute l'aire slave, il s'agit d'une nymphe des eaux habitant les rivières et les sources ; elle n'est pas obligatoirement mauvaise mais

a tendance à user de son charme pour attirer à elle les hommes et les noyer… C'est cet aspect particulier du mythe que j'ai exploité dans « Le chant de la roussalka ». Cette nouvelle a été écrite pour un appel à textes des éditions Parchemins & Traverses sur le thème du Chant. Le projet n'a pas abouti, et ma nouvelle avait de toute façon été refusée par l'anthologiste. Quelques mois plus tard, je l'ai proposée à une autre maison d'édition, récemment créée, suite à un appel à textes sur le thème des Sirènes. Cette fois elle a été sélectionnée, mais l'éditeur n'a plus jamais donné signe de vie par la suite… Tant et si bien que « Le chant de la roussalka » est resté inédit jusqu'à présent.

J'ai d'abord envisagé d'étoffer cette nouvelle, qui dans son état actuel me paraissait un peu trop brève. Il est vrai que son décor, son contexte, sont assez minimalistes. Le lieu de l'action est tout juste suggéré : le plateau de Valdaï, au nord-ouest de la Russie. L'époque est encore moins précise : la référence à la Révolution d'Octobre suggère que nous sommes au temps de l'URSS, tandis que la chanson interprétée par la roussalka (« Katioucha », connue dans nos contrées grâce à ses adaptations par Ivan Rebroff et Rika Zaraï) datant de la Seconde Guerre mondiale, indique qu'au moins quinze années se sont écoulées depuis celle-ci… Mais finalement, il ne m'a pas semblé nécessaire de donner davantage de détails. Ce qui compte ici, ce sont les rapports entre les trois protagonistes du drame. La Russie évoquée est intemporelle ; c'est la Russie traditionnelle, rurale, où les croyances ancestrales et le surnaturel demeurent présents.

Sventovit, l'Enfant-Dieu

Une clameur parcourut la foule à l'instant où l'enfant fit son apparition. Revêtu de ses habits de fête, déjà grand pour son jeune âge, le garçonnet aux boucles blondes avait l'air d'un véritable prince, aussi noble que les occupants des trônes de Kiev ou de Pologne. Encadré par deux prêtres et étroitement surveillé par les autres serviteurs du Dieu des Dieux, il marcha lentement le long de la palissade en saluant de manière distraite les hommes et les femmes venus l'honorer. En tournant la tête vers la gauche, il pouvait apercevoir l'immense effigie de bois vénérée du nord au sud de l'île de Rügen. Sventovit, divinité principale des Slaves de la Baltique, semblait toiser l'enfant avec indifférence ; indifférence pour sa vie, pour ce qu'il était sur le point de faire en son nom. Sventovit, plus haut que trois hommes, armé d'un arc et doté de quatre visages – deux masculins et deux féminins –, dominait les modestes habitations d'Arkona et faisait s'agenouiller devant lui l'ensemble de sa population, riches comme pauvres. Le temple magnifique qu'on lui avait dédié était la plus belle preuve de l'attachement de la tribu des Ranes envers celui à qui ils devaient tout.

Cependant, plus il approchait de l'estrade où se dressait la statue, plus le petit garçon donnait des signes de réticence. Le tribut qu'il était censé payer au Dieu des

Dieux paraissait soudain bien trop lourd pour un orphelin âgé d'à peine cinq ans. Il tenta de repartir en arrière, vers les portes du temple, mais ses gardiens l'attrapèrent par les épaules et le remirent sans aménité dans ce qu'ils considéraient être le bon chemin. L'enfant refoula ses larmes. Parmi la foule qui commençait à le huer, il reconnut les traits familiers de sa tante. Celle-ci n'avait pas jugé utile de masquer sa détresse : ses cris stridents étaient ceux d'une mère anéantie par la perte de son petit.

Ses hurlements redoublèrent d'intensité lorsque le garçonnet fut violemment poussé par les deux prêtres dans un creux du large socle de la statue de Sventovit. Le reste des spectateurs se tenait coi, les yeux fixés sur le maître de cérémonie et, plus particulièrement, sur la torche qu'il brandissait. Le silence ne dura toutefois qu'un temps, jusqu'à ce que le feu soit mis à la paille et aux brindilles tapissant le fond du socle. Les sentiments d'excitation, de terreur ou d'émoi qui saisirent les centaines de Ranes massés aux abords du temple, furent assez démonstratifs pour recouvrir les appels désespérés de l'enfant dont le Dieu des Dieux avait décidé de prendre la vie.

Une odeur âcre de chair grillée monta dans le ciel grisâtre. Sventovit avait accepté l'obole. L'avenir immédiat s'annonçait radieux.

La victime avait à peine exhalé son dernier souffle que déjà la foule se dispersait. En cette période de moissons, les réjouissances ne s'arrêtaient pas là, bien au contraire : chaque année, celles-ci étaient pour la population l'occasion de se réunir autour d'un festin de roi, puis de danser et de chanter jusqu'à l'aube. Les jeunes garçons contaient fleurette aux jeunes filles sous le regard narquois des anciens, les hommes buvaient jusqu'à l'enivrement et les femmes pouvaient, l'espace de quelques jours, se décharger des nombreuses responsabilités reposant sur leurs épaules… Aussi la mort d'un orphelin était-elle, somme toute, quantité négligeable. Tout juste faisait-elle office de passage obligé pour continuer de bénéficier des largesses de Sventovit.

Les fidèles, pour qui un unique sacrifice lors de la fête des moissons suffisait à s'assurer une certaine tranquillité pour l'année entière, auraient été surpris en découvrant la vérité ; ils auraient été surpris d'apprendre que l'enfant blond qui venait de périr au pied de l'idole n'était pas le seul à souffrir au nom du Dieu des Dieux. Jamais il ne serait venu à l'esprit des paysans de Rügen que le sanctuaire d'Arkona abritait un jeune captif prénommé Sventovit.

***

Les festivités du temps des moissons n'étaient plus qu'un lointain souvenir. L'état d'alerte était décrété : Valdemar, le roi belliqueux du Danemark, avait promis à son clergé d'entrer en croisade contre les païens de la Baltique, une guerre sainte dont les rivages de Rügen constitueraient la première étape. Onze siècles après la Crucifixion, il apparaissait inconcevable aux yeux des Danois que la parole du Christ ne se soit pas encore répandue chez tous leurs voisins…

D'un moment à l'autre, les Ranes s'attendaient à voir accoster les puissants navires ennemis, lesquels libéreraient des hordes de combattants chrétiens assoiffés de sang et de violence. Les oracles étaient formels : ce futur conflit se présentait de manière très défavorable. Sous le regard atterré des habitants venus assister à l'épreuve de divination, le cheval rituel de Sventovit s'était cabré devant les lances étalées sur son chemin par les prêtres. Partout des voix s'élevaient pour réclamer davantage de sacrifices afin d'infléchir la position du Dieu des Dieux, mais le grand-prêtre du temple d'Arkona se refusait pour l'instant à céder à la pression populaire. Il devait y avoir d'autres solutions…

« Comment se porte l'enfant ? demanda le chef religieux à l'un de ses subordonnés, dont le visage était couvert d'une capuche de couleur pourpre.

— Il a mieux dormi cette nuit que la précédente, seigneur. Son esprit semble s'être éclairci. Il devrait être prêt en temps voulu.

— Parfait. Poursuivez dans cette voie. Notre salut peut venir de lui… Il doit venir de lui.

— Oui, seigneur.

— Allons rendre visite à mes cavaliers, si vous le voulez bien, afin de leur rappeler qu'Arkona compte également sur eux.

— Comme il vous plaira, seigneur. »

Les deux hommes franchirent la seconde palissade, celle qui protégeait directement l'accès au sanctuaire, et bifurquèrent vers les écuries. Les trois cents destriers et guerriers montés de jadis avaient depuis longtemps perdu de leur influence, au point d'être réduits à un maigre contingent d'une trentaine de cavaliers. Cela suffirait-il à repousser les terribles housecarls du roi Valdemar ? Non, c'était une évidence. Sans l'aide de Sventovit, la ville d'Arkona et toute l'île de Rügen étaient condamnées.

Le Dieu des Dieux se tenait fièrement au centre de la chambre principale du sanctuaire, enveloppé dans un long manteau de laine teintée de rouge. À ses pieds avaient été déposées des offrandes, principalement des fruits et des poteries, ainsi que la légendaire épée d'argent dont la simple mention faisait frissonner les ennemis des peuples slaves de la Baltique.

Dans un coin obscur de la pièce, dissimulé par les tentures pourpres et l'immense statue de bois, le petit Sventovit était prostré, enchaîné, misérable. Âgé d'environ huit ans, l'enfant ne se rappelait pas avoir vécu ailleurs que dans l'ombre de la divinité dont il portait le nom. Sventovit, celui qui fait se lever l'aurore… Sa propre existence n'avait pas encore vraiment débuté et pourtant c'était comme s'il était déjà mort, sacrifié sur l'autel du Dieu des Dieux. Condamné à attendre le réveil de celui qu'il était censé servir, il attendait en réalité que tout se termine, sans oser imaginer que son calvaire puisse prendre une meilleure tournure. Huit ans et déjà désabusé, huit ans et déjà las de la vie… Et s'il fallait faire confiance aux adultes qui lui prédisaient un destin héroïque ? Et s'il fallait s'obstiner à croire ?

« Des marins nous ont signalé la présence de cogues danois à proximité de nos côtes, fit une voix sourde de l'autre côté d'une tenture.

— Combien y en a-t-il ? S'agit-il de navires de commerce ou sont-ils armés pour la guerre ? »

Le garçon se releva, non sans difficulté, et s'avança en direction des voix. Les lourdes chaînes qui lui enserraient les poignets firent un bruit infernal en raclant le sol, ce qui l'incita à ne pas aller plus loin. Il tendit l'oreille.

« On n'en sait pas beaucoup plus. Malheureusement, j'ai l'impression que nous n'allons pas tarder à vérifier ces informations par nous-mêmes… »

Le jeune Sventovit vit l'un des deux hommes acquiescer. Depuis quelque temps, l'attitude des religieux avait changé, il le sentait. Même si on ne lui disait rien, même si son isolement l'empêchait de se tenir au courant des dernières nouvelles, il faisait partie de la grande famille des serviteurs du Dieu des Dieux et était donc capable de comprendre ce qui se tramait entre les murs de rondins du temple d'Arkona.

« Allons-nous être envahis ? demanda-t-il d'un air parfaitement candide. Allons-nous mourir ? »

Les deux prêtres firent volte-face. Il était très rare que l'enfant parle, plus rare encore qu'il s'adresse directement à l'un de ses geôliers. La surprise se lisait sur le visage de l'homme qui lui répondit :

« Oui, mon garçon, nous allons être envahis. Ce sont les Danois, des êtres cruels qui vénèrent un autre dieu que le nôtre.

— Ils ne croient pas en la toute-puissance du Dieu des Dieux ?

— Les Danois ont eux aussi un Dieu des Dieux, mais ce n'est pas Sventovit. Le leur est un être faible qui a connu le supplice de la croix comme un vulgaire criminel. C'est pour cette raison qu'ils nous haïssent, parce que nous avons la chance d'être protégés par le seul véritable Dieu des Dieux. »

Les yeux bleu acier du jeune garçon s'écarquillèrent. L'idée d'être passer au fil de l'épée non pas pour Sventovit,

mais à cause de Sventovit, mettait à mal sa logique d'enfant. Il se détourna de son interlocuteur, s'assit par terre, tout près de l'idole de bois, et réfléchit en silence. Les deux prêtres haussèrent les épaules puis quittèrent le sanctuaire. Sans doute aurait-on besoin d'eux dehors. Le combat semblait en effet imminent.

« Vas-tu nous apporter la mort, Sventovit ? », murmura le garçon en levant les yeux sur les visages du Dieu des Dieux.

La statue parut bouger. Il sentit alors le poids de deux paires d'yeux féminins braquées sur lui. Les deux têtes masculines, quant à elles, étaient toujours orientées vers le nord pour l'une et vers l'ouest pour l'autre – là où surgiraient les guerriers danois.

« Vas-tu défendre notre île ou vas-tu te laisser détruire par le faux Dieu de nos ennemis, ce brigand qui a connu le supplice de la croix ? »

Cette fois, ce fut l'arc que Sventovit tenait dans la main gauche qui frémit, l'enfant l'aurait juré. Intrigué, il se releva, s'approcha de la statue en tendant des doigts tremblotants et en toucha le bois, sacrilège qu'il n'aurait jamais songé à commettre avant ce jour. Le Dieu des Dieux l'appelait, il le sentait. Tout son corps vibrait d'émotions inconnues, bien plus intenses que tout ce qu'il avait éprouvé lors des cérémonies rituelles. Les prêtres parlaient parfois de lui, Sventovit l'enfant, comme s'il avait vocation à devenir l'incarnation terrestre de Sventovit, le dieu. Cela le dépassait. Pourtant, en cet instant il comprit tout ce qui lui avait échappé jusqu'à présent ; oui, il vit parfaitement ce que les grandes personnes attendaient de lui et se savait disposé à l'assumer.

« Je suis là, Sventovit, dit-il d'un ton assuré qui n'était plus celui d'un jeune garçon de huit ans. Allons accomplir ce pour quoi nous sommes faits. Allons sauver Arkona, ensemble. »

L'enfant se baissa pour ramasser l'épée d'argent exposée sur le socle de la statue… Du moins, il se vit saisir l'arme légendaire, la sortir de son magnifique fourreau damasquiné, la soupeser en connaisseur puis la brandir

farouchement en se préparant à l'assaut. Cela se déroula sous ses yeux, sans que lui-même ne bouge : enchaîné, il aurait été bien en peine de se déplacer sur plus de quelques pas. C'est donc à la fois en tant qu'acteur et en tant que spectateur qu'il quitta la chambre principale, suivant un chemin qu'il n'avait jamais emprunté, et rejoignit les écuries.

Tout ce que l'île de Rügen comptait comme guerriers de valeur y était réuni, recevant leur équipement et les dernières consignes du grand-prêtre. Celui-ci fut le premier à apercevoir l'enfant-dieu. Aussitôt, il se jeta au sol et, ventre à terre, se traîna aux pieds de Sventovit en marmonnant des suppliques et des bénédictions. Ses hommes l'imitèrent. Le jour tant espéré était enfin arrivé ! Les portes de l'éternité s'ouvraient devant les valeureux soldats d'Arkona ! Avec l'aide du Dieu des Dieux, les Slaves de la Baltique ne pourraient que sortir vainqueurs de la grande bataille à venir ! Persuadés d'être du côté choisi par le destin, leur préparation fut réduite au strict minimum. Chacun était pressé d'en découdre.

Dans son box, une monture d'un blanc immaculé piaffait d'une impatience supérieure encore à celle des cavaliers. Instinctivement, Sventovit se dirigea vers elle et l'enfourcha sans la moindre difficulté. Le cheval rituel, comme les hommes, attendait ce moment depuis de longues années ; l'enfant aussi, même s'il ne s'en rendait compte que maintenant.

« Nous sommes à tes ordres, Dieu des Dieux, déclara le grand-prêtre sans oser croiser le regard de son interlocuteur. Que devons-nous faire pour te servir ?

— Montez vos destriers et suivez-moi. La nuit qui tombera sera le signal du combat. L'aube qui se lèvera sera l'annonce de notre triomphe. En route, mes braves ! Pour Rügen ! Pour notre peuple ! »

La vision de Sventovit se brouilla alors, si bien qu'il se mit à douter : et si ce n'était qu'un rêve ? Et s'il était en train de se laisser berner par ses propres illusions ? Ces impressions furent rapidement dissipées par la sensation bien réelle du vent dans ses cheveux, de la pluie ruisselant

sur ses tempes et des odeurs fortes qui suivaient les hommes et les chevaux partant à la guerre… Non, le garçon était bel et bien à la tête d'une armée, encourageant ces prêtres-soldats qui l'avaient maintenu en captivité dans le but de voir ce projet insensé se réaliser. Les deux Sventovit ne faisaient plus qu'un. Il était dorénavant Sventovit, l'enfant-dieu.

« Les Danois ont débarqué ! s'écria-t-il. Les Danois ont débarqué ! Montrons-leur qui nous sommes ! Montrons-leur le prix de la vie des Slaves ! Aux armes ! Pour Rügen ! »

En effet, l'envahisseur avait déjà pris possession du rivage et s'apprêtait à lancer une offensive nocturne sur les maigres défenses d'Arkona. Principalement composée d'habitations en bois, la capitale des Ranes semblait une proie facile pour les croisés lourdement armés du roi Valdemar. C'était toutefois ne pas tenir compte de l'ardeur des cavaliers du temple et de la protection divine qui les accompagnait…

« Pour Rügen ! hurlaient-ils en éperonnant leur monture. Pour Sventovit ! »

Les Danois, surpris de voir leurs ennemis attaquer, esquissèrent un mouvement de recul. Puis, harangués par leurs chefs, ils se ressaisirent : les étendards furent déployés, les masses et les épées furent levées vers les étoiles, les cris de guerre jaillirent des gorges comme autant de promesses de victoire. Pas de quartier, avait demandé le roi Valdemar. Il serait écouté.

La rencontre des deux armées fut brutale. Dès le premier contact, on vit des cavaliers projetés à terre et écrasés par ceux qui les suivaient, des guerriers cueillis par une pluie de flèches, du métal fracassant la chair, des gerbes de sang. On entendit les exhortations des uns se mêlant aux plaintes d'agonie des autres. On se battit dans une obscurité qui ajoutait à la confusion, on lutta dans la boue, parfois à mains nues lorsque les armes s'étaient égarées au cœur du tumulte. Des deux côtés, on tomba pour ne plus se relever.

Bien qu'en infériorité numérique, les Ranes faisaient mieux que se défendre : certains envahisseurs avaient

déjà été repoussés vers leurs navires, où ils comptaient se réfugier en attendant que passe la tempête. Parmi les nombreux cadavres gisant sur le champ de bataille, il n'y avait que peu de Slaves. Leur dieu veillait personnellement sur eux.

Tous les Danois qui survécurent au carnage décrivirent le chef ennemi de la manière suivante : d'une taille colossale, aussi large que deux hommes, les traits dissimulés par un heaume d'argent surmonté d'une figure d'aigle, protégé par une armure épaisse à lamelles de fer et un immense bouclier écarlate, monté sur un cheval blanc plus fougueux que le meilleur des soldats, il avait tout pour inspirer la panique à chacun de ses coups d'épée. D'aucuns clamaient que ce n'était pas un homme, mais l'Antéchrist ! Qui oserait se dresser devant un tel adversaire ? Qui trouverait le courage de faire tomber un dieu ?

« Je sais qui tu es, mais cela ne me fait pas peur. C'est à toi de craindre Jésus-Christ, et non aux chrétiens de te craindre, Sventovit. »

Malgré le vacarme du combat, ces mots parvinrent jusqu'à celui à qui ils étaient destinés. Sventovit, contrarié, fronça les sourcils. Un Danois le fixait avec un air de défi, une masse ensanglantée à la main, ses pieds bottés solidement campés au sol, fier et droit dans sa longue robe noire brodée d'une croix d'argent. Le dieu guerrier des Slaves connaissait son ennemi : un seul regard lui suffit à comprendre qu'il faisait face à Absalon, évêque de Roskilde et fidèle lieutenant du roi Valdemar. Il était, disait-on, à l'origine de la croisade contre les païens de la Baltique – raison de plus pour le détruire sans remords.

Sventovit lança sa monture en direction de l'évêque. Tous deux mirent leurs armes en avant. La violence du choc surprit le cavalier, qui fut désarçonné par un second coup de masse, tout aussi puissant que le premier. Il chuta durement au sol. Un voile opaque s'abattit devant lui. Sa dernière vision fut celle d'une robe plus noire que la nuit où scintillait, victorieuse, la croix sur laquelle un dieu mourut pour mieux ressusciter.

***

L'enfant reprit ses esprits sous les murmures et les exclamations.

Il aurait sans doute aimé pouvoir rassembler ses souvenirs et les clarifier afin de savoir ce qui s'était réellement passé ; toutefois, ouvrir les yeux sur une dizaine de poignards pointés sur lui relégua ces considérations au second plan. Les Danois avaient investi le temple. Enivrés par leur victoire, ils entreprenaient de déchirer les tentures pourpres dissimulant l'immense statue de Sventovit, qu'ils avaient déjà commencé à profaner. Autour d'elle gisaient des prêtres à la gorge tranchée, misérables vieillards qui, n'ayant pu partir au combat, avaient donné leur vie pour protéger l'idole de bois. Vain sacrifice ! La victoire avait choisi son camp et ce n'était pas celui des Ranes.

Une lame caressa la gorge du jeune captif, le faisant tressauter. Le sang se mit à perler puis s'écoula lentement le long de sa poitrine. En dépit de l'état de panique dans lequel il se trouvait, il nota que ses vêtements étaient recouverts de sueur, de boue et de sang, comme s'il avait participé à une gigantesque bataille et, plus étrange encore, comme s'il s'était rendu à l'extérieur du temple…

Un éclair le frappa soudain, l'espace d'un battement de cils : il vit des armures rutilantes et des étendards de guerre, il vit la pluie et la nuit, il entendit les cris des hommes tombés et les hennissements des chevaux ; il aperçut surtout un guerrier farouche enveloppé dans une longue robe noire brodée d'une croix d'argent, une lueur fanatique dans le regard et une masse ensanglantée à la main…

« Ne le tuez pas, fit une voix rauque qui ramena Sventovit à la réalité. Écartez-vous ! »

Le jeune garçon respira de nouveau : les soldats obéirent et se dispersèrent aux quatre coins de la pièce. Leur présence étouffante fut remplacée par celle, tout aussi impressionnante, d'un homme de grande taille enveloppé dans une longue robe noire brodée d'une croix d'argent.

« Je vous ai vu, murmura l'enfant, je vous ai vu, vous étiez sur le…

— Du calme, mon petit, fit l'évêque Absalon d'un ton qui se voulait rassurant. Oublie ce que tu crois avoir vu. Oublie tout. Il le faut. Aujourd'hui débute ta nouvelle vie… Ou plutôt, aujourd'hui débute ta vie.

— Vous avez fait tomber l'idole, vous êtes plus forts que des dieux, plus forts que le grand-prêtre ! Comptez-vous me libérer ?

— Pauvre petit ! Sache que tes geôliers ont été exterminés jusqu'au dernier, comme les chiens sans honneur qu'ils étaient. Tes tourments viennent de prendre fin. Arkona est à présent une ville chrétienne, et toi un fidèle sujet du roi Valdemar. Comment t'appelles-tu ? »

L'enfant se retint de donner son vrai nom ; il bredouilla quelques syllabes inaudibles, ce qui parut satisfaire l'évêque Absalon. Celui-ci avisa l'un de ses lieutenants et, désignant Sventovit, déclara :

« Ce garçon pourrait nous être utile. Son sang ne doit pas être versé inutilement. »

Il plongea son regard clair dans les yeux écarquillés de l'enfant.

« Prenez soin de lui. Je souhaite en faire un soldat du Christ. »

Lorsque les navires de guerre danois reprendront la mer pour Aarhus, Lund ou Roskilde, ils laisseront derrière eux un temple d'Arkona en cendres et une île de Rügen ravagée. Mais tant qu'il y aura un Sventovit, l'esprit du Dieu des Dieux continuera de veiller sur les terres des Slaves, en attendant le jour de sa renaissance et de sa revanche sur le Dieu chrétien.

Quelques mots de l'auteur

Même sans être féru de mythologie, tout un chacun pourrait citer les noms de quelques divinités gréco-romaines, éventuellement nordiques, celtiques ou égyptiennes. Mais les dieux slaves… Qui par chez nous saurait dire à quoi correspondent les noms de Péroun, de Belobog, de Vélès, de Sventovit ? En Russie, ils ont officiellement cédé leur place au Dieu unique du christianisme en 988, lors de la conversion du grand-prince Vladimir de Kiev. Quelques-uns de mes textes font allusion au panthéon slave, sans jamais toutefois donner aux dieux un rôle de premier plan. « Sventovit, l'enfant-dieu » est l'exception, c'est pourquoi il m'a semblé intéressant de l'intégrer à ce recueil… bien que l'action de cette nouvelle se déroule sur un territoire qui n'a jamais été russe, et qu'elle mette en scène des personnages qui, bien que Slaves, ne sont pas Russes.

L'île de Rügen se trouve au nord-est de l'Allemagne actuelle, non loin de la Pologne ; elle est d'ailleurs la plus grande des îles allemandes et une destination touristique prisée depuis l'époque de la RDA. Au Moyen-Âge, elle était le siège d'une de ces petites principautés disséminées autour de la mer Baltique qui furent les derniers bastions du paganisme en Europe, sous sa forme slave ou germanique. La vaine résistance des habitants de Rügen, en 1168, contre les chevaliers chrétiens venus leur imposer leurs croyances est ancrée dans l'imaginaire slave, d'autant plus dans le contexte actuel qui voit l'émergence de mouvements néo-païens en Russie, en Ukraine ou en Pologne. Si votre oreille n'est pas allergique au metal, je vous conseille volontiers l'écoute d'Arkona, un groupe originaire de Moscou, aux chansons inspirées par les mythes et légendes slaves, et dont le nom fait référence à l'ancienne cité où l'on vénérait le dieu Sventovit.

Na Zapad !

Quelque part sur les franges occidentales du monde
En un temps indéterminé

Avec un soin méticuleux qui surprenait chez un être d'apparence aussi frustre, l'homme traça du doigt un sillon dans l'épais tapis neigeux. De sa main libre, il désigna le fleuve dont les eaux grises s'écoulaient paresseusement à quelques sagènes de là, à peine visible dans les impénétrables ténèbres de cette nuit d'hiver.

« Gal-Hon », articula-t-il sans cesser de pointer la direction du fleuve.

Sa compagne prit la peine de le répéter, deux fois, trois fois, s'assurant ainsi d'être bien comprise par les voyageurs étrangers.

Gal-Hon : tel fut le nom que l'un d'entre eux consigna sur son carnet de notes. Les toponymes exotiques collectés au cours de ces dernières semaines y formaient une litanie qui semblait ne jamais devoir prendre fin. Le pays était vaste, même selon les normes russes, et encore inconnu pour une large part. En dépit de toute la bonne volonté d'explorateurs avisés tels qu'Anatoli Timofeïevitch Zamorine, s'en faire une représentation précise demeurait malaisé. Si seulement les indigènes étaient moins arriérés… Quoique ces deux-là, dénichés peu avant le crépuscule par les éclaireurs précédant le convoi

cosaque, savaient au moins ébaucher une carte de fortune sur le sol qu'ils foulaient quotidiennement. Honnête berger et sa vertueuse épouse ou couple de vagabonds, cela ne faisait aucune différence : les familles cosaques elles-mêmes étaient un peu tout cela à la fois. En outre, l'homme et la femme étaient dotés d'assez de bon sens pour accéder aux désirs des nouveaux venus sans l'aiguillon de la menace. Lames et pistolets n'avaient pas eu à sortir des fontes des selles. On était en droit d'espérer qu'ils y restent bien au chaud toute la nuit durant.

Le convoi cosaque avait de quoi tenir en respect deux individus isolés. Aux yeux des peuples indigènes vivotant dans une campagne désertique que ne parcouraient plus ni commerçants, ni représentants d'un quelconque pouvoir central, une quarantaine de cavaliers lourdement équipés prenait l'allure terrible d'une légion infernale en ordre de marche. Les cosaques que menait Anatoli Timofeïevitch portaient avec fierté bottes de cuir et riches manteaux de fourrure, arboraient barbes fournies et cheveux tressés, blonds ou roux. Ils se révélaient aussi vigoureux que les hommes des environs étaient chétifs, magnifiques géants au milieu d'informes avortons. L'indigène rencontré ce soir-là ne différait en rien de ses misérables cousins rencontrés plus tôt. Laid à faire peur, brun de poil comme de peau, il rappelait aux cosaques les membres des communautés turcophones dont ils étaient peu ou prou les compatriotes. En comparaison, la femme se révélait bien plus plaisante. Sa pâleur et la teinte cuivrée de sa chevelure pouvaient évoquer chez les Russes le souvenir des jolies fleurs de leur terre natale.

Au sillon symbolisant le fleuve Gal-Hon s'ajoutèrent bientôt des ondulations dépourvues d'équivoque : dans toutes les cultures, de la plus évoluée à la plus primitive, celles-ci ne pouvaient que signifier l'océan. Des hachures représentèrent une côte et des cercles une zone vallonnée, peut-être une chaîne de montagnes. Enfin, du bout de son index noir de crasse, l'indigène écrasa la neige en un point imaginaire sur lequel il insista longuement. C'était l'endroit où ils se trouvaient à cet instant précis,

ainsi que le comprirent d'emblée les voyageurs étrangers penchés au-dessus de son épaule.

« Combien de jours, d'ici à la mer ? » demanda Anatoli Timofeïevitch avec force mimiques destinées à abolir les barrières de la langue.

L'indigène laissa répondre sa compagne. Celle-ci montra le cheval de l'ataman, une très belle bête, rapide et puissante, comme ce pays à présent stérile en voyait naître autrefois. Puis elle tendit deux doigts explicites.

« Deux jours de chevauchée ? »

Un hochement de tête valut confirmation. Des soupirs d'aise, voire des sifflements de joie, échappèrent aux cosaques. Dans deux petits jours, l'océan Occidental ! Autant dire la borne ultime du monde, et le terme de leur errance !

Lorsqu'il était enfant à Saratov, les parents d'Anatoli Timofeïevitch lui contaient les fabuleuses aventures d'Ivan Moskvitine, ce cosaque qui fut le premier Russe à atteindre l'océan Pacifique. L'histoire avait crû en mythe, si bien que nul ne savait plus dire avec certitude si le héros sibérien avait vécu cent ou mille ans auparavant, ni même s'il avait réellement existé. Qu'importait ! Ce qui apparaissait comme un rêve un peu fou allait prendre forme. Bientôt, d'un bout à l'autre de l'immense continent eurasiatique, des établissements florissants proclameraient haut et fort la grandeur du peuple russe. Un fil invisible relierait l'Extrême-Occident aux comptoirs russes du Reyn et du Dounaï puis, de là, à Saint-Pétersbourg et Moscou, jusqu'aux steppes mongoles et aux glaces du Kamtchatka.

Anatoli Timofeïevitch se disait homme d'honneur ; aussi espérait-il de tout son cœur que le chef désigné de cette expédition, cet ataman qu'il suppléait et dont il avait hérité des prérogatives depuis maintenant onze jours, aurait au moins l'occasion de voir l'astre de sa gloire se coucher sur l'océan…

Il détourna son attention de la carte improvisée vers le fourgon où gisait le vénérable Nikita Vladimirovitch, en proie à une fièvre vouée à l'emporter sous peu. En

tendant l'oreille durant les heures silencieuses de la nuit, on pouvait percevoir, entremêlées aux plaintes du mourant, les pleurs étouffés de la future veuve – unique présence féminine dans le convoi cosaque. Le climat malsain de la région lui avait déjà ravi son jeune fils, en attendant que son époux connaisse le même sort. L'indéfectible courage de la blonde Ksenia Aleksandrovna, fille d'ataman, épouse d'ataman, suscitait l'admiration de chacun des braves avec lesquels elle avait entamé ce long voyage vers l'inconnu. C'était assurément de ce genre de femmes dont auraient besoin les colonies russes d'Extrême-Occident pour prospérer.

La neige tombait dru sur les confins de l'Europe et le mauvais temps semblait devoir évoluer en tempête. Sous peu, la carte de l'indigène serait balayée par les éléments, renvoyée au néant. Anatoli Timofeïevitch y lança un dernier regard afin de la mémoriser pour de bon. Mais une question demeurait sans réponse.

« Qu'indique cette croix, entre l'océan et nous ? »

L'indigène, désormais en confiance, se lança de bonne grâce dans un exposé auquel nul ne comprit grand-chose, hormis l'essentiel : non loin de là s'étendait autrefois une très grande ville, dont il ne restait évidemment presque rien. Bur-Do était son nom.

« Bur-Do, sur la Gal-Hon », dit Anatoli Timofeïevitch de manière à en éprouver les sonorités inusuelles, avant de noter cette nouvelle information à côté de la mention : « Vestiges d'une ancienne cité ? À vérifier. »

Des vestiges, les cosaques en avaient croisé tant et tant depuis que leur convoi avait franchi le Reyn ! Certes, en entreprenant de traverser un territoire réduit à l'état de fantôme, ils s'attendaient à chaque pas à voir des ponts effondrés, des routes devenues impraticables, des villages ensevelis sous la cendre, des édifices religieux rendus à la nature, et autres témoignages d'une civilisation oubliée… Qui ne ressentait un pincement au cœur à la vue de spectacles aussi affligeants ? Si les cosaques étaient des gens aux mœurs rudes, cela ne faisait pas d'eux des monstres d'insensibilité. Tous avaient conscience que les vents du

destin auraient pu tourner dans un autre sens, que l'histoire aurait pu suivre une tout autre route, et que leur chère Russie aurait pu connaître la ruine à la place de ce pays. À quoi tenait la grandeur ou la décadence d'un peuple, d'une civilisation ?

« Bur-Do, répéta Anatoli Timofeïevitch. Fort bien. »

Il songeait que, si des hommes du passé avaient choisi un tel emplacement pour fonder un centre économique influent, un port de premier plan, ou peut-être une capitale d'empire, cela signifiait un lieu propice au développement des activités humaines. Voilà précisément ce qu'il recherchait en venant se perdre par ici.

Il remonta en selle. Dans deux petits jours, l'océan Occidental ! Ses cosaques souriaient. Ils n'attendaient qu'un ordre de sa part pour entamer leur dernière étape avant l'arrêt définitif, celui qui ferait d'eux des sédentaires et qui d'explorateurs les changerait en colons. Tous brûlaient d'impatience de s'établir, de se poser, enfin !

« Supprimez l'homme, décréta Anatoli Timofeïevitch sur un ton de parfaite neutralité. Mais faites en sorte de garder la femme en vie. Dans notre future colonie nous aurons besoin d'elle. »

Puis il lança à pleins poumons le cri de ralliement des cosaques partis à l'assaut des rives du mythique océan Occidental :

« *Na zapad !* Vers l'ouest ! »

***

Colonie de la Nouvelle-Saratov
Près de sept ans plus tard

« Vois, mon fils, ta cité ! Contemple ces terres qui nous appartiennent ! Voici la Nouvelle-Moscovie, l'œuvre de ton père. Tel sera ton héritage et celui de tes descendants, que j'espère aussi nombreux que les étoiles dans le ciel. »

L'enfant ne comptait guère que quelques heures d'existence mais, déjà, il pouvait se croire l'empereur du monde.

La rapidité de l'accouchement avait étonné jusqu'aux sages-femmes. Averti par l'un de ses lieutenants alors que l'inspection des travaux de la future halle aux grains le retenait sur les quais, le gouverneur Zamorine avait dû retourner en urgence chez lui, dans sa luxueuse demeure en pierres blanches dont la haute silhouette dominait la ville – le Palais de l'Ataman, ainsi qu'on la surnommait avec un respect mâtiné d'ironie. Jamais il ne monta avec plus de célérité les marches menant à la chambre conjugale. Lorsqu'il en franchit le seuil, pantelant, rouge d'excitation et d'angoisse mêlées, son épouse Ksenia Aleksandrovna avait donné le jour à un joli poupon. Il fut aussitôt prénommé Vassili, d'après son arrière-grand-père paternel.

Donner un nom : Anatoli Timofeïevitch avait le sentiment qu'une part importante de son temps était employée à baptiser des lieux, des choses, des êtres. Cela avait débuté près de sept années plus tôt, le matin de février où quarante cosaques parvinrent aux abords des ruines indiquées par un couple d'autochtones errants. La veille au soir, les fièvres avaient emporté le vénérable Nikita Vladimirovitch, chef de l'expédition au départ du Reyn. Avec cette disparition deux places se libéraient du même coup : l'une à la tête des troupes, l'autre dans le cœur et la couche de Ksenia Aleksandrovna. Nul n'envisagea de les disputer à Anatoli Timofeïevitch. Ainsi la ville fut-elle refondée sous le nom de Nouvelle-Saratov, en référence à la cité natale de l'homme qui en devenait, de fait, son premier gouverneur. Toutefois, on l'appelait couramment Bur-Do. La présence dans la colonie de femmes indigènes, destinées à engendrer les générations de cosaques à venir, aidait à conserver quelques traces de la culture des anciens occupants. De même, les tentatives de renommer le fleuve à la mode russe avaient finalement échoué. Durant des siècles, les eaux de la Gal-Hon avaient serpenté à travers ces terres et continueraient de le faire, malgré le récent changement de maîtres.

Que de progrès accomplis en moins de sept ans ! Accoudé à l'une des fenêtres du deuxième étage du Palais

de l'Ataman, on pouvait embrasser du regard le port de la Lune, avec ses quais grouillant d'activité et son arsenal encore à l'état d'embryon ; du côté opposé s'étendaient des habitations flambant neuves, vouées à constituer le centre d'une agglomération de premier plan. Tout cela, et même davantage, tomberait un jour dans l'escarcelle de Vassili Anatolievitch Zamorine, pour l'heure un nouveau-né vagissant dans les bras de son père mais, plus tard, un grand chef cosaque qui ferait de la Nouvelle-Moscovie un véritable empire…

Anatoli Timofeïevitch rendit l'enfant à sa mère pour aller saluer l'homme qui venait lui adresser ses félicitations.

« Je tenais à être le premier, dit Aleksandr Aleksandrovitch Sobolev en étreignant le gouverneur. Grâce à toi j'ai eu trois magnifiques nièces, et voici enfin un neveu ! Tu peux être fier, mon ami.

— Et je le suis, en effet ! J'ai l'impression que tout me réussit. Ma ville, mes enfants, ma femme… Et même mon sacré beau-frère… »

Aleksandr Aleksandrovitch rit de bon cœur. Le frère cadet de Ksenia Aleksandrovna était l'un des hommes de confiance du gouverneur, qui en avait fait l'un de ses ambassadeurs auprès des autres établissements cosaques de Nouvelle-Moscovie. Cet après-midi-là, il rentrait tout juste d'une mission d'observation à Alosh-El, un comptoir maritime implanté à quatre jours de chevauchée de Bur-Do. Les informations qu'il avait à transmettre à son beau-frère étaient plutôt réjouissantes. Alosh-El croissait rapidement. La cousine océanique de la fluviale Bur-Do, elle aussi née sur les cendres d'une ancienne cité tombée dans l'oubli, ne se présentait pas comme une rivale, voire une ennemie, mais comme un organe vital de ce grand corps en perpétuelle évolution qu'était la Nouvelle-Moscovie. Chaque cosaque l'avait bien compris. On ne rendait pas la vie à un désert sans faire preuve d'une indéfectible solidarité ; la mesquinerie, la fausseté, la poltronnerie, que l'on croisait trop souvent dans les rues des grandes villes russes dites civilisées, n'avaient pas cours dans une nation à son premier stade de développement, de la même manière

que la sincérité est l'apanage de l'enfance et la duplicité celui de l'âge adulte. Ainsi avaient prospéré les établissements d'Extrême-Orient – Vladivostok, Khabarovsk, Magadan, Anadyr – désormais au cœur de la réussite économique russe. Anatoli Timofeïevitch n'ambitionnait rien de moins que de faire de l'Extrême-Occident une nouvelle Sibérie, émaillée de routes, de mines, de villes populeuses, tout en demeurant un territoire sûr pour chacun de ses habitants. Le gouverneur se réjouissait de n'avoir eu à ordonner que trois exécutions sur tout le territoire de la Nouvelle-Moscovie, et la prison de Bur-Do comptait rarement plus d'un ou deux pensionnaires…

Le présent était exaltant, l'avenir s'annonçait radieux.

« Qu'en est-il de nos reconnaissances vers le nord ? s'enquit le gouverneur. Les marins sont-ils rentrés au port d'Alosh-El ? »

Aleksandr Aleksandrovitch sourit de toutes ses dents, comme s'il était particulièrement fier d'une bonne blague. Rien n'était pourtant plus sérieux que ce qu'il avait à annoncer à son beau-frère :

« Je gardais le meilleur pour la fin. Une fois de plus, ton audace a payé. Nul n'y croyait à part toi, pourtant les marins sont revenus sains et saufs…

— Quelle joie ! Et leurs découvertes ? Dis-moi tout, vite ! Bre-Tany est-elle…

— Bre-Tany est bel et bien une péninsule, comme tu l'avais pressenti. D'après les premières estimations de nos capitaines, elle s'enfoncerait dans l'océan sur environ deux cent cinquante verstes. Ses eaux fourmilleraient de poissons et la configuration des côtes permettrait l'aménagement de ports comparables à celui d'Alosh-El. De nombreuses ruines ont été aperçues. La péninsule de Bre-Tany semble avoir été un foyer de civilisation majeur. De toute évidence, c'est dans cette direction que nous devons nous étendre, vers les brumes du nord… »

En fond sonore de cette conversation, on pouvait discerner les bruits de succion d'un petit être fort occupé à son repas dans la pièce d'à-côté. Anatoli Timofeïevitch s'en éloigna de quelques pas et, suivi par son beau-frère,

s'accouda à la fenêtre donnant sur sa cité en construction. Le soleil était déjà haut dans le ciel. Bientôt il se cacherait derrière la ligne des toits et se verrait absorbé par un océan dont on devinait l'effrayante immensité à une quarantaine de verstes de Bur-Do. Vers les brumes du nord, affirmait Aleksandr Aleksandrovitch ? Certes les richesses présumées de Bre-Tany, désormais reconnue comme une importante langue de terre et non plus comme une île anodine, appelaient tout cosaque ambitionnant de marquer de son empreinte la zone la plus vaste possible ; l'imagination du maître de la Nouvelle-Moscovie, pourtant, ne le portait pas vers les mystérieuses contrées septentrionales. Anatoli Timofeïevitch ne désirait rien tant que de suivre la course du soleil. Bien qu'établi aux confins occidentaux de l'Europe, il continuait, dans le secret de son âme aventureuse, à se projeter plus loin vers l'ouest.

Les vagissements provenant de la chambre où un petit d'homme débutait sa découverte du monde lui rappelaient que, si lui-même ne serait peut-être pas en mesure de mener à terme son projet insensé, il y aurait toujours sur cette terre des cosaques pour prendre sa suite et faire honneur à sa mémoire – des cosaques qui, comme lui, rêveraient d'occident.

***

Port d'Alosh-El,
Près de soixante ans plus tard

Comme tant d'autres jeunes russes ayant grandi sur ces rives occidentales, Semion Vassilievitch Zamorine, fils de cosaque, petit-fils de cosaque, rêvait de Sibérie.

Tout petit il avait été nourri au lait des récits mythiques mettant en scène les héros du temps jadis : Ermak du Don, qui en détruisant les hordes du khan Koutchoum ouvrit au bénéfice de ses successeurs les portes de l'Orient ; Semion Dejnev, qui découvrit le détroit de Béring bien avant que Béring lui-même ne le consigne

sur les cartes ; Ivan Moskvitine, le premier Russe à atteindre l'océan Pacifique… Bien sûr, le jeune homme n'avait jamais mis les pieds à Khabarovsk ou à Vladivostok, pourtant il considérait ces endroits inconnus, distants de plus de dix-mille verstes de son lieu de naissance, comme sa véritable patrie.

Dans le port d'Alosh-El, l'existence était douce pour les membres de la dynastie Zamorine. Semion Vassilievitch était le benjamin des cinq fils de Vassili Anatolievitch. Depuis la mort du père, les principales responsabilités avaient échu aux aînés, les jumeaux Dragan et Dragoslav. Les filles s'étaient trouvées mariées à des notables de la région, eux aussi issus des rangs de l'aristocratie cosaque. Quant à Semion Vassilievitch, de par sa position reculée dans la hiérarchie familiale, il jouissait d'une certaine liberté d'action. Nul ne jugeait utile de s'opposer à ses désirs et à ses aspirations profondes. Par conséquent, faute de pouvoir prendre la route de l'est afin de confronter ses fantasmes à la réalité sibérienne, il s'était fait marin. Dès l'âge de douze ans, on l'initia aux subtilités de la navigation côtière ; son maître fut un pêcheur autochtone assez intelligent pour transmettre son savoir-faire aux terriens ayant pris possession de la région. Pour Semion Vassilievitch, l'océan Occidental devint ce que les sommets de l'Oural furent pour les premiers explorateurs cosaques : un territoire familier où s'ancrait le quotidien, mais également une frontière, une limite aussi attirante qu'effrayante au-delà de laquelle s'étendaient le vide et l'inconnu. Voilà précisément ce qui, à la manière d'un aimant sur la limaille, avait attiré Ermak du Don, Semion Dejnev, Ivan Moskvitine et tant d'autres, célèbres ou anonymes, dans leur folle quête du grand Est. Il n'y avait désormais plus rien à explorer de ce côté-ci du monde. À l'ouest, en revanche…

Certains poussèrent de hauts cris lorsque le gouvernement de Nouvelle-Moscovie rendit public le projet qui se tramait depuis plusieurs mois : lancer trois navires à la conquête de l'ouest, sur l'océan que nul n'avait jamais affronté autrement que par de modestes opérations de

cabotage. L'*Ataman*, le *Saint-André* et le *Saratov* appareilleraient d'Alosh-El mais sortaient de l'arsenal de Bur-Do. C'étaient les trois vaisseaux les plus imposants jamais construits par les colons russes d'Extrême-Occident. Si deux d'entre eux s'étaient vus confiés à des marins expérimentés – autant que pouvaient l'être des cosaques, traditionnellement tournés vers les terres plus que vers la mer, moins pêcheurs que chasseurs, moins constructeurs de bateaux qu'éleveurs de chevaux – le dernier, le *Saratov*, fendrait les flots avec un jeune homme de vingt ans à sa tête. Semion Vassilievitch Zamorine, cinquième fils de Vassili Anatolievitch Zamorine, allait accomplir le dessein de son grand-père Anatoli.

Alors que, accoudé au bastingage, il contemplait d'un côté la quarantaine de braves composant son équipage et, de l'autre, les curieux venus en nombre assister à l'événement, il se demanda s'il était l'individu le plus chanceux de l'univers ou le plus stupide. Ses frères eux-mêmes s'étaient disputés sur son cas. Pour Dragoslav, accepter d'envoyer le plus jeune de la fratrie à une mort certaine avait été un crève-cœur ; à l'inverse, Dragan se faisait une joie d'offrir à ce fier représentant de la dynastie des Zamorine une perspective de gloire éternelle. Tout n'était qu'une question de point de vue, selon que l'on était plus enclin à l'optimisme ou au pessimisme, à la témérité ou à la prudence… Semion Vassilievitch avait choisi, sans hésitation. Cosaque il était né, cosaque il mourrait, s'il fallait mourir bientôt ! La confiance que lui accordait son équipage et, plus encore, la ferveur témoignée par la foule massée sur les quais d'Alosh-El pour saluer le départ des héros, lui confirmaient le bien-fondé de sa décision.

Tandis qu'il se faisait cette réflexion, un regard accrocha le sien. C'était un regard blanc, que d'aucuns disaient inexpressif, et pourtant Semion Vassilievitch put y lire comme dans un livre ouvert. Cette vieille dame aveugle était sa grand-mère. Âgée de près de quatre-vingt-dix ans, la vénérable Ksenia Alexandrovna avait subi tous les outrages du temps, hormis le dernier, fatal, qu'elle attendait désormais avec une certaine indifférence.

Paralysée, contrainte de se déplacer en fauteuil à roulettes, elle n'en avait pas moins insisté pour se rendre de Bur-Do à Alosh-El afin d'assister à l'appareillage des navires qui concrétisaient le rêve de feu son époux. L'*Ataman*, le *Saint-André* et le *Saratov* une fois disparus au-delà de la ligne d'horizon, elle-même pourrait partir l'âme en paix. Une nouvelle époque débutait pour les Russes d'Extrême-Occident. Que l'un de ses descendants fût le héraut des grandes heures à venir la remplissait d'aise. Semion Vassilievitch ressentait la satisfaction de son aïeule jusqu'au plus profond de son être. Il la salua d'un hochement de tête empli de respect, persuadé que sa cécité ne l'empêchait en rien de percevoir l'essentiel.

Il réserva également un salut amical à la jeune personne chargée de veiller au confort de la vénérable Ksenia Alexandrovna. Dans les jolis yeux en amande de sa cousine Loubka Petrovna, le capitaine du *Saratov* discerna, en plus de la fierté, un soupçon de regret. S'il n'avait choisi d'épouser l'océan, l'heureuse élue aurait sûrement été Loubka Petrovna. Les deux jeunes gens se connaissaient peu, cependant ils s'étaient vus promis l'un à l'autre par le conseil de famille. Mais chez les cosaques, que valaient de tels engagements au regard d'un appel aussi pressant que celui de l'aventure ? Que valait l'assurance de la félicité conjugale en comparaison des risques pris dans la quête d'une gloire éternelle ?

Une corne de brume retentit sur le gaillard d'arrière du *Saint-André*. On lui répondit aussitôt sur l'*Ataman*. À bord du *Saratov*, les préparatifs de départ s'achevaient. Le capitaine Zamorine se détourna de ses proches restés sur la terre ferme pour se présenter, le dos droit et le menton relevé, face à l'entrée du port. Il distribua les derniers ordres préludant à l'appareillage, donna des consignes particulières à l'un ou l'autre de ses hommes d'équipage, puis lança à la cantonade un cri que tous reprirent, mêlant leurs voix à celles de générations passées et futures de braves cosaques :

« *Na zapad !* Vers l'ouest ! »

Quelques mots de l'auteur

Si le contexte géographique se révèle au fur et à mesure du texte, le contexte temporel de « Na Zapad ! » est volontairement laissé flou, à charge pour le lecteur de choisir l'option qui lui plaît le plus : uchronie, anticipation ? Sommes-nous dans un XVIII^e^ ou un XIX^e^ alternatif où l'Europe a été ravagée, laissant le champ libre à des explorateurs venus de l'Est ? Ou bien sommes-nous dans un futur plus ou moins lointain, où une catastrophe indéterminée a provoqué une régression technologique vers le cheval et la marine à voile ? Qui sait ?

À l'inverse de la plupart des autres nouvelles de ce recueil, basées sur des figures historiques ou mythiques, tous les protagonistes de « Na Zapad ! » sont fictifs. Inutile d'aller chercher sur Wikipédia des informations complémentaires sur Anatoli Timofeïevitch Zamorine et ses descendants ! En revanche ils sont bel et bien inspirés d'authentiques héros de l'histoire russe : j'éprouve autant de fascination que d'admiration pour les aventuriers cosaques qui, avec des moyens dérisoires, explorèrent et conquirent les vastes étendues sibériennes pour le compte des tsars, essentiellement au XVII^e^ siècle. Certains noms fameux sont d'ailleurs cités dans la nouvelle : Ermak, qui lança le processus de conquête vers l'est sous Ivan le Terrible ; Dejnev, qui découvrit que l'Asie et l'Amérique étaient séparés par un détroit, près d'un siècle avant l'expédition de Vitus Béring ; Moskvitine, qui fut le premier homme à traverser toute la Sibérie jusqu'à l'océan Pacifique… Mais il y en a tant d'autres, dont chacun pourrait faire l'objet d'un roman. À ce sujet, il se murmure dans les milieux bien informés que mon grand projet d'écriture actuel, s'il est très différent de « Na Zapad ! », fera lui aussi la part belle aux cosaques sibériens… Affaire à suivre !

Le Gardien

Comme tous les gamins de son âge, Mikhaïlo était fasciné par l'interdit. *Ne chaparde pas de pommes sur l'arbre du vieux Nikita Gavrilovitch ?* Il en ramenait un plein panier à sa mère, en dépit de ses reproches. *Ne va pas jouer près de la cascade ?* Non seulement il y jouait, mais en prime il s'y baignait l'après-midi durant. *Ne parle pas aux inconnus ?* Il se rendait à l'auberge du village pour bavarder quelques instants avec les marchands ambulants et les soldats qui y faisaient escale avant de se rendre à Moscou.

Alors, vous pensez, la Porte…

Depuis tout petit, il en connaissait l'existence. Depuis tout petit, il rêvait de découvrir ce qu'elle cachait. La nuit, ses songes le portaient invariablement vers ce large panneau de bois cerclé de fer, vers sa serrure où n'entrait aucune clef, vers sa poignée en laiton, qu'il actionnait pour qu'enfin lui soit révélé… La suite dépendait de son humeur. Parfois, la Porte débouchait sur une forêt, parfois sur la mer ; quand ses pensées étaient plus sombres, la Porte l'amenait dans des lieux aussi inhospitaliers que des caves, des cryptes, des kourganes antiques ; quand il avait besoin d'aventures, il s'imaginait qu'elle lui ouvrirait le passage vers d'autres mondes où sa présence serait indispensable, qui pour aider un prince déchu dans la reconquête de son trône, qui pour sauver une tsarevna en détresse, qui pour retrouver quelque relique perdue…

La Porte était à la base de son imaginaire. Toutefois, elle ne serait pas parvenue à l'obséder à ce point sans celui qui la gardait.

Mikhaïlo ne se souvenait pas de sa première rencontre avec le vieil ermite. Il avait toujours été là, tapi dans l'ombre ou en pleine lumière, assis ou debout, vif ou somnolent, enveloppé dans son éternelle peau d'ours brun dont il devait supporter l'odeur été comme hiver. On ne l'avait jamais vu ailleurs que dans les environs immédiats de la Porte. Pour tout le monde au village, il était le Gardien. Nul ne lui connaissait d'autre nom. Quand Mikhaïlo tentait de se renseigner sur son compte, on lui rétorquait que ce n'étaient pas ses affaires, et qu'il n'avait qu'à poser ses questions directement au vieillard s'il se sentait en verve. Bien entendu, il n'avait pas osé le faire. Au village, on évitait de parler du Gardien, et on évitait de parler au Gardien.

Le garçon emmenait fréquemment ses amis à la lisière de la grande forêt de pins, avec l'espoir que l'un d'entre eux prenne le risque de s'adresser au vieillard – en vain. Quand on croisait son regard bleu acier, on ne pouvait que baisser les yeux et chercher à fuir. Même sans paroles, le Gardien disait : « N'approchez de cette porte en aucun cas. »

Et l'interdit fascinait Mikhaïlo.

***

Les saisons défilèrent. Mikhaïlo devait avoir quinze, seize ans. Ayant laissé derrière lui l'âge de l'insouciance et des jeux, ses sorties hors du village étaient dorénavant dictées par le besoin d'aider sa mère, récemment devenue veuve. Cette fois-ci, il avait passé la journée au bord de la rivière, non plus pour s'y baigner comme autrefois mais pour y recueillir l'offrande faite aux hommes par la nature. Celle-ci avait été généreuse avec lui : il ramenait deux grosses truites qui feraient le bonheur de sa famille et du voisinage.

Ses pas le menèrent par hasard en bordure de la grande forêt de pins. Si la Porte ne l'obnubilait plus

autant que par le passé, elle avait conservé son aura de mystère. L'air de rien, il lança un regard de convoitise dans sa direction. Son aspect extérieur n'avait rien d'exceptionnel et pourtant…

« Qu'est-ce que tu guignes comme ça ? fit une voix rauque dans son dos. C'est une porte, rien de plus. Va-t'en, petit. »

Mikhaïlo sursauta. Le Gardien se tenait en face de lui, les mains sur les hanches dans un air de défi. Sa longue barbe pouilleuse, ses souliers en écorce de tilleul et ses hardes recouvertes de la traditionnelle peau d'ours brun lui donnaient l'air d'une bête sauvage. L'amulette qu'il portait au cou, objet grossièrement taillé en forme de cheval galopant, accentuait le côté énigmatique du personnage. Mais le plus déroutant résidait dans ses yeux : même plus costaud que le vieillard, le jeune homme se sentait d'une incroyable faiblesse sous ce regard bleu acier.

« Excusez-moi », fit-il piteusement.

Alors qu'il allait tourner les talons, le Gardien le saisit par l'épaule. Mikhaïlo étouffa un cri de surprise en constatant qu'il manquait un doigt à la main gauche du vieil ermite.

« J'ai deux ou trois choses à t'apprendre, petit. »

Son intonation était si autoritaire qu'il était inutile de chercher à lui résister. Mikhaïlo s'assit sur une branche morte en balbutiant de manière incohérente et attendit la suite.

« Je sais que tu rêves de découvrir le secret de cette porte, commença le Gardien, comme j'en ai rêvé moi aussi. Enfant, je m'imaginais qu'elle cachait des trésors, de l'or, des bijoux, ce genre de babioles. Je l'aurais sans doute ouverte s'il n'y avait eu ce vieillard pour la garder… Un sage, que je prenais alors pour un dément. Et puis, l'âge venant, on se rend compte qu'il vaut mieux laisser certaines portes closes. Tu saisis ce que je veux dire ? »

Le garçon ne put qu'articuler un « non », qui resta à moitié coincé au fond de sa gorge.

« Les portes, quelles qu'elles soient, sont d'abord faites pour être fermées, continua le Gardien, sinon pourquoi

les aurait-on créées ? Il s'agit bien d'empêcher un passage, non de l'ouvrir. Jadis, de nombreuses portes furent franchies par des inconscients et ne purent être refermées, laissant toute latitude à d'abjectes créatures pour envahir notre monde et y semer le chaos. Je suis certain que tu vois à quoi je fais allusion. »

Mikhaïlo se souvenait vaguement que le starets Yefim, l'homme le plus érudit et le plus respecté du village, évoquait parfois l'ouverture frauduleuse de quelque portail magique, plusieurs siècles plus tôt. Selon lui, cet accident aurait inondé la région de démons tout droit surgis des enfers, en même temps que ces derniers apportaient sur leur dos les abominables guerriers tatars qui ravagèrent jadis la Sainte Russie ; des boniments destinés à effrayer les enfants, en avait conclu Mikhaïlo. Il n'en était plus si sûr.

« Oui, marmonna-t-il, je vois.

— Bien. Cette porte derrière nous, pas plus que les autres, ne doit jamais être ouverte. En aucun cas. Jamais, tu entends ? Car Dieu seul sait ce qui pourrait arriver. As-tu compris, petit ?

— Oui, j'ai compris. »

Alors le garçon fut autorisé à regagner son isba, des questions, des peurs et des espoirs plein la tête.

Ce soir-là, prétextant une quelconque maladie, il ne toucha pas à son dîner. Il préféra aller au lit et réfléchir.

***

Les semaines suivantes permirent à Mikhaïlo d'oublier quelque peu la Porte et son inquiétant protecteur. Quand ses promenades l'amenaient en bordure de la grande forêt de pins, il faisait un détour, de manière quasi involontaire. Son esprit avait décrété que la Porte lui posait trop de problèmes insolubles et qu'il valait mieux l'éviter. Mais il était clair que cette situation ne pouvait le satisfaire longtemps ; aussi Mikhaïlo décida-t-il finalement de rendre visite au Gardien, une fois de plus.

Il le trouva assis sur une souche, toujours enveloppé dans sa peau d'ours malodorante, manipulant d'un air

machinal son amulette en forme de cheval galopant. Ses yeux d'acier étaient rivés sur le linteau de la Porte. Il les leva à l'approche de l'intrus.

« Je savais que tu reviendrais, fit-il : une intuition de vieux fou. Tu as soif de connaissances, j'en suis persuadé. Ton regard interrogateur trahit ta curiosité. Fais néanmoins très attention à ce que celle-ci ne te mène pas à ta perte… »

Cette mise en garde effectuée, le vieillard incita le garçon à s'asseoir à ses côtés. Ils s'observèrent sans mot dire, jusqu'à ce que Mikhaïlo se décide à briser un silence devenu oppressant :

« Vous n'avez que quatre doigts à la main gauche. Ma mère prétend que c'est le signe d'une malédiction divine.

— Ta mère a certainement raison, comme toutes les mères, d'ailleurs. Quoi que nous en pensions, la véritable sagesse n'est pas détenue par nous autres, starets, popes, ermites, sorciers, mais par les vieilles femmes, celles qui, ayant enfanté, ont percé à jour le plus grand mystère de la nature. Je ne t'ai jamais raconté la fable d'Evfrossina la toute-blonde ? Et celle de Mariya Evguenievna et la grenouille ? T'ai-je narré les exploits guerriers d'Ilya le valeureux cosaque, les bons tours de Sadko, ou les prodigieuses colères du grand-prince Vladimir, ce débauché dont l'Église fit un saint ?

— Non. Nous n'avons pas souvent eu l'occasion de nous parler avant ce jour.

— Ce qui est un grand tort. Il n'est pas trop tard pour le réparer… »

Ravi de l'attention que lui portait son interlocuteur, le vieillard entreprit de lui raconter des histoires de l'ancien temps, quand le monde en général et la Sainte Russie en particulier étaient plus beaux, plus fertiles, plus agréables à vivre ; du moins, c'est ce que prétendaient les légendes. Mikhaïlo écouta sans rien dire, puis s'en fut lorsque le Gardien lui signifia qu'il en avait terminé pour le moment. Il lui fit promettre de revenir le voir bientôt.

En effet, le jeune homme rendit régulièrement visite au vieillard. Celui-ci continuait de lui narrer les hauts faits de naguère, réels ou fictifs, authentiques ou romancés, et

trouvait toujours une oreille attentive. La plupart de ces histoires mentionnaient une porte ou un portail, souvent en tant qu'élément central de l'intrigue. Il était alors question de portes mal refermées ou qui n'auraient jamais dû être ouvertes – l'obsession du Gardien. Mikhaïlo aurait pu se lasser, mais le conteur savait donner un tel souffle épique à ses récits qu'il en oubliait leur manque de variété.

Et quand venait le soir, il rêvait de portes, des portes mal refermées ou qui n'auraient jamais dû être ouvertes. Les portes occupaient son imaginaire à tel point qu'il en négligeait le reste ; aussi ne trouva-t-il jamais l'occasion de demander au Gardien pourquoi lui, Mikhaïlo, garçon ordinaire et bien sous tous rapports, bon, généreux et courageux, était lui aussi victime de cette malédiction divine consistant à n'avoir que quatre doigts à la main gauche.

***

Les festivités de l'Épiphanie étaient passées. Nous entrions dans une nouvelle année. Mikhaïlo continuait de fréquenter le Gardien, quoique moins assidûment, ayant déniché un poste d'apprenti auprès d'Oleg Olegovitch, le maréchal-ferrant du village.

De ce fait, il ne sortait plus que le dimanche afin de ramasser du miel et des champignons dans les sous-bois, voire de chasser ou de pêcher quand il était question d'améliorer l'ordinaire. Hélas ! Cette journée n'avait pas été bonne, il rentrait désespérément bredouille. Sa famille n'aurait rien à manger sinon le pain noir de l'avant-veille. Dieu avait été cruel avec la Sainte Russie : l'hiver s'était avéré rude et les récoltes catastrophiques, détruites par des pluies torrentielles.

Le pauvre Mikhaïlo ne savait comment annoncer son échec à sa mère. Embarrassé, il erra le long des chemins qui le ramenaient chez lui. Il effectua un crochet par le terrain du vieux Nikita Gavrilovitch, s'octroya une longue pause sur les rives du lac en mâchonnant un trognon de pomme, puis se promena jusqu'à la lisière de la grande forêt de pins. Et là, évidemment, il fit face à la Porte. Il

regarda furtivement aux alentours. Pour la première fois depuis qu'il se rendait en ces lieux, le Gardien était absent. Était-il mort, s'était-il exilé ? Le vieil ours était-il entré en hibernation ? Avait-il enfin décidé d'abandonner la Porte qu'il surveillait depuis des lustres ? Le jeune homme aventureux ne se posa pas tant de questions. L'occasion était trop belle pour la laisser filer. Il s'avança vers la Porte, tout d'abord tendu, puis de plus en plus sûr de lui. Il put alors la toucher. Elle était faite d'un bois dont il ne parvenait pas à déterminer l'origine : ce n'était ni du chêne, ni du bouleau, ni aucune autre essence commune sous ces latitudes. Quoi qu'il en soit, il s'agissait sans conteste d'un bois de grande qualité, résistant aux intempéries. La Porte était comme neuve. Il fit courir ses doigts jusqu'à la poignée, qu'il saisit en tremblotant, avant de la…

« Lâche ça immédiatement ! »

Mikhaïlo fit volte-face. Venu de nulle part, le Gardien avait réapparu, furieux, rempli de haine envers celui qui avait tenté de commettre ce qu'il considérait comme un sacrilège. Ignorant la différence de taille et de force, il frappa. Le jeune homme ne releva pas l'affront et tenta plutôt de lui rendre la raison. Peine perdue, rien ne semblait pouvoir arrêter le Gardien. Il donna un violent coup de poing à Mikhaïlo puis l'attrapa par le bras de manière à le projeter à terre. Dans un réflexe de défense, le jeune homme leva son poing et l'abattit sur le crâne de son agresseur. Un craquement d'os brisés résonna à travers la grande forêt de pins. Le vieil ermite chuta dans un râle d'agonie.

Une mare de sang tachait le sol, se mêlant à l'humus. La Porte avait perdu son protecteur.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Mon dieu ! Pardonnez-moi, Seigneur… »

Mikhaïlo se précipita sur le corps immobile, se signa frénétiquement, demanda pitié, avant de fondre en larmes. En un battement de cils, il était passé de l'état de garçon ordinaire et bien sous tous rapports, bon, généreux et courageux, à celui de vil meurtrier. Cette terrible réalité le frappa avec une force inouïe et le laissa désemparé.

« Pardonnez-moi, Seigneur… »

C'est alors que, à travers le rideau de larmes qui coulait sans discontinuer le long de son visage juvénile, il aperçut la Porte. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Bien sûr ! Le cadavre qui gisait devant lui était pour lui synonyme de liberté : il allait finalement découvrir ce que dissimulait la Porte. En un instant furent oubliés tant la gravité de son geste que les enseignements du défunt. Les heures passées en sa compagnie s'évanouirent dans les tréfonds de sa mémoire. À ses yeux, le Gardien n'avait été qu'un obstacle dans sa quête de la vérité. Il était enfin tombé.

Mikhaïlo ne perdit pas davantage de temps. Il saisit la poignée et la tourna. Comme il l'avait prévu, la Porte n'était pas fermée à clef. Il la poussa avec appréhension. Allait-il mettre la main sur une montagne d'or, dévoiler un monde inconnu, libérer une légion de monstres ou un couple de dragons ?

Derrière la Porte, il y avait…

« Seigneur ! »

Il y avait une porte – une autre porte, identique à celle qu'il venait d'ouvrir. Le bois était le même, ainsi que la poignée en laiton. Mikhaïlo tenta d'ouvrir cette seconde porte. Impossible ! Il eut beau tourner la poignée dans tous les sens, la secouer, taper du poing sur le bois, rien n'y fit. Avait-il besoin de pouvoirs spécifiques pour savoir ce qui se cachait derrière celle-ci ? Le vieillard aurait-il su comment faire, lui ?

Il avisa le cadavre et fut pris d'une idée qui, pour lui, était celle de la dernière chance. Il dépouilla le Gardien défunt de sa peau d'ours brun, s'en revêtit, et passa autour de son cou l'amulette en forme de cheval galopant. L'ours et le cheval, symbole de puissance pour l'un, de mobilité pour l'autre : avec ces deux attributs, il était fin prêt à explorer le pays magique qui s'offrirait à lui au-delà de la seconde porte…

La seconde porte resta close, quoi qu'il fît. Tambourinements, cris, coups de pied, prières, se révélèrent aussi vains qu'un appel au secours au beau milieu des steppes du sud. Il fut submergé par une vague de détresse. Rien n'avait changé. Presque rien…

Mikhaïlo fut pris de vertiges, dus à une fatigue jamais éprouvée jusqu'alors. Il se sentit soudain plus vieux, plus sage également. Il connaissait à présent la valeur de la transgression. Il avait tué un homme pour ne découvrir qu'une porte ; à lui de veiller à ce que cela ne se reproduise plus. Il eut conscience d'être investi d'une mission. Oui, c'est cela : son existence avait désormais un but précis. Alors il chercha du regard une souche, s'y assit et attendit, ses neuf doigts serrés autour de l'amulette en forme de cheval galopant. Son attention resta fixée sur la Porte.

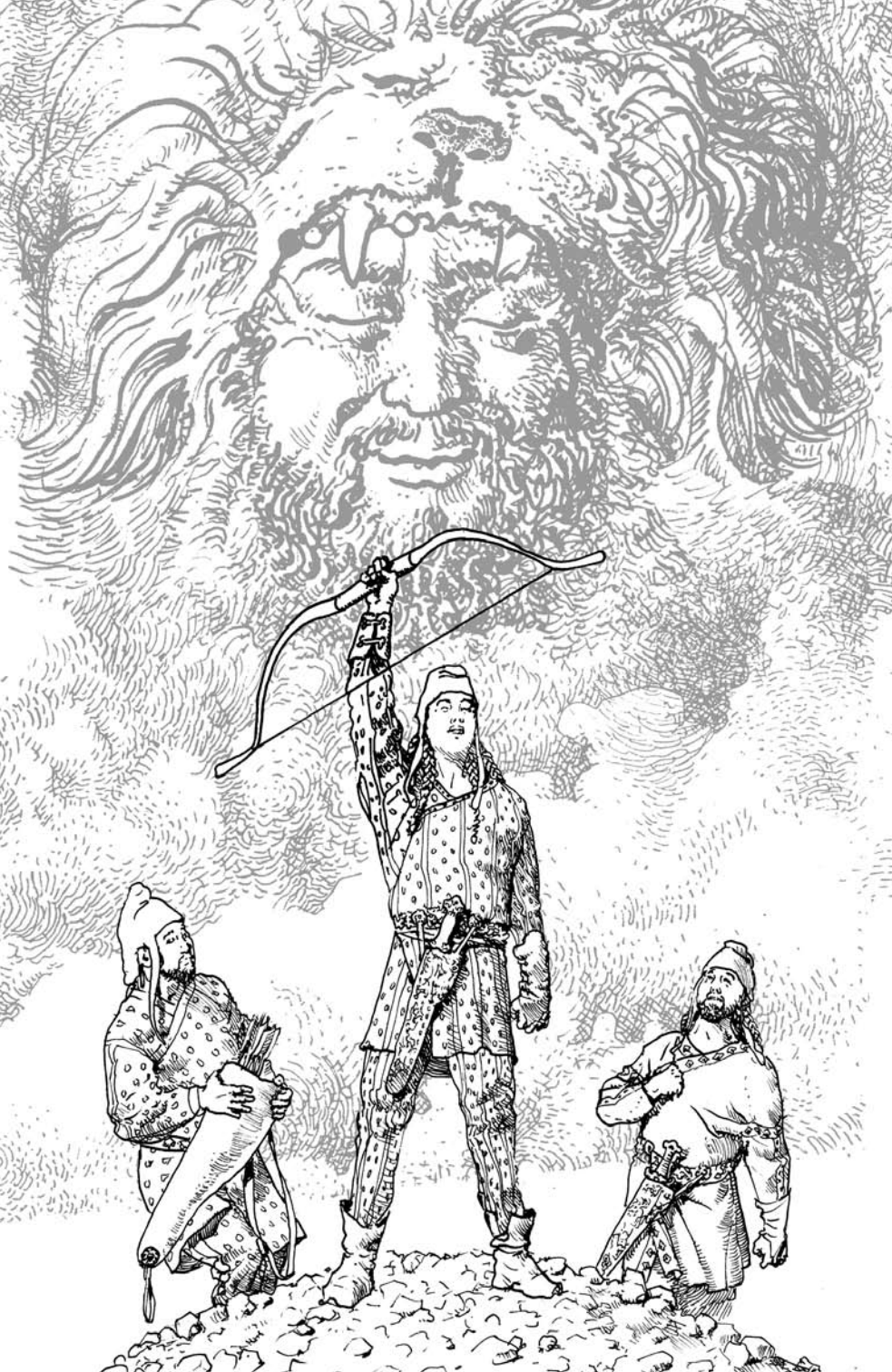
Elle y restera jusqu'à sa mort.

Quelques mots de l'auteur

Il s'agit de l'une des toutes premières nouvelles que j'ai écrites, lorsque j'avais à peine plus de vingt ans. « Le Gardien » est aussi l'un des textes les plus courts de ce recueil, ce qui constitue en soi un indice de son grand âge : mes premières nouvelles comptaient généralement entre 2500 et 3000 mots ; à l'inverse, les plus récentes tournent souvent autour de 5000 mots. Il semble qu'aujourd'hui je ne sois plus capable de raconter une histoire aussi brève que celle-ci ! Depuis, c'est certain, j'ai eu l'occasion d'écrire des choses plus abouties et plus ambitieuses. Pourtant, c'est avec plaisir que je redécouvre ce petit conte mélancolique à chaque fois que je suis amené à le corriger, le retravailler, le modifier – ce qui s'est produit en de nombreuses occasions depuis quinze ans.

L'aspect « russe » de ce récit est au bout du compte assez anecdotique. Les problématiques abordées ne sont pas spécifiquement russes, il s'agit au contraire de thèmes universels : la transgression, la transmission, et de manière plus générale la confrontation entre les anciennes et les nouvelles générations… Ce dernier point étant également à la base de « Que jeunesse se passe », bien qu'il y soit traité d'une manière assez différente. « Le Gardien » avait initialement été écrit suite à un appel à textes sur le thème des portes, pour

lequel il n'a pas été retenu. Que peut-on trouver derrière une porte close ? Mille réponses sont possibles, mais je doute que les lecteurs soient réellement surpris par la réponse que je donne dans cette nouvelle, dont la conclusion est assez logique et prévisible… Je n'ai de toute façon jamais été un adepte des nouvelles à chute !



Les fils du Héros

Dès qu'il pénétra dans la caverne, l'étranger fut submergé par une vague de chaleur. Surpris, il esquissa un mouvement de recul et jeta par réflexe un œil vers l'extérieur. Les arbres rachitiques dominant les rives du Borysthène ployaient sous une épaisse couche de neige. Les eaux du fleuve coulaient au ralenti, gênées dans leur progression par la formation d'une glace de plus en plus solide. Un vent impitoyable soufflait avec force, apportant le froid du nord-est, le froid mordant de la plaine infinie.

L'étranger se tourna de nouveau vers les profondeurs de la terre. Uniquement revêtu d'une peau de lion, dont la gueule béante formait une sorte de casque posé sur ses cheveux bouclés, il ne pouvait plus endurer le climat de cette contrée inhospitalière où il errait depuis une année ; la chaleur de la caverne, aussi étouffante fût-elle, lui apparut accueillante. Il descendit à pas de loup les marches taillées dans la roche rougeoyante. Le linge blanc qu'il abritait dans le creux de ses bras se mit soudain à remuer, ce qui le força à s'arrêter. Il baissa la tête pour chuchoter des paroles se voulant rassurantes. Lorsqu'il la releva, une jeune femme lui faisait face ; son teint était blême et ses yeux noirs avaient une fixité presque morbide. En temps normal, il aurait sans doute porté la main à sa massue d'olivier, à son arc composite ou à son épée de bronze, afin de montrer à l'inconnue qui il était. Cette fois, il se

contenta de lui tendre son précieux fardeau en demandant d'une voix mal assurée :

« Es-tu la maîtresse de ce pays ? »

La jeune femme au regard vide était habillée d'une manière qui aurait paru inconvenante à une princesse grecque. Les mœurs barbares, en revanche, se satisfaisaient de ce genre de tissus grossiers, rêches au toucher et dépourvus de toute fioriture.

Sa question restant sans réponse, l'étranger insista, sur un ton où transparaissait désormais une certaine fermeté :

« Es-tu celle que l'on nomme Échidna, fille du dieu Phorcys ? Est-ce à toi que cet enfant est destiné ? »

Dans un geste impérieux, impétueux, presque violent, il écarta les pans du linge blanc et dévoila le visage d'un nourrisson. Le petit être aux joues rosées ne semblait guère perturbé par son environnement. Placide, il avait traversé sans un cri, sans un pleur, les étendues glacées de sa terre natale pour rejoindre la caverne où il rencontrerait son avenir.

« Ne gaspille pas ta salive avec mes servantes, mon ami, d'autant que celle-ci n'a aucune chance de te rendre la pareille : elle est aussi muette qu'un cadavre. Hâte-toi plutôt de me présenter mon fils. »

L'homme ainsi interpellé se redressa, bomba le torse et afficha un air hardi. Il était un héros admiré en Grèce et respecté partout ailleurs ; le récit de ses aventures circulait de bouche à oreille en voyant parfois ses exploits atténués, tant ils paraissaient invraisemblables. Pourtant, dans l'antre suffocante de la souveraine de ce pays de neige et de glace, il se sentit vulnérable – autant que l'innocent qu'il était sur le point de sacrifier.

Échidna sortit de l'ombre, révélant à son hôte sa longue chevelure d'un blond ambré, ses traits d'une indicible beauté, sa poitrine nue et arrogante, et, surtout, la queue de serpent qui remplaçait les jambes qu'elle aurait eues si elle était née d'un homme et d'une femme et non d'un couple de divinités marines. C'est donc en ondulant plus qu'en marchant qu'elle s'approcha du nouveau venu. Elle le détailla avec gourmandise, de la pointe de sa barbe à

ses cuisses puissantes. Elle remarqua la lourde ceinture de laquelle pendaient la massue et l'épée, elle vit l'arc dans son dos, puis avisa l'enfant. L'étranger ramena brusquement contre lui le linge blanc et son contenu.

« Ce n'est pas ton fils, affirma-t-il en fronçant les sourcils.

— Pas encore, certes, mais cette faveur lui sera accordée dans un instant… À moins que tu n'aies bravé le vent et le froid pour m'annoncer que notre marché ne tenait plus. Après tout, je ne peux te contraindre à vouloir retrouver tes bœufs.

— Détrompe-toi, Échidna : je n'ai pas arpenté la totalité du monde connu, des montagnes du septentrion aux déserts du midi, pour renoncer maintenant. Mon cousin Eurysthée fils de Sthénélos – que les vautours arrachent sa langue et dévorent ses entrailles ! – serait trop heureux de me voir rentrer en Grèce les mains vides, affligé, le cœur empli de honte. Et je n'ai pas accompli neuf travaux inaccessibles au commun des mortels pour échouer sur la dixième marche !

— Un enfant et un arc contre un autre enfant né d'une reine et un troupeau de mille bœufs ayant appartenu à un géant… On ne peut pas dire que tu y perdes au change. »

D'un doigt effilé, Échidna désigna une alcôve où reposaient, emmaillotés dans leurs langes, trois nourrissons d'apparence frêle. Deux d'entre eux vagissaient telles des bêtes affamées ; le troisième se tenait immobile et silencieux. L'enfant ne se manifesta pas davantage lorsque la servante muette l'arracha à la compagnie de ses frères pour le présenter à sa maîtresse. Celle-ci, d'un hochement de tête qui fit tinter les innombrables bijoux dont elle était parée, autorisa l'échange.

En offrant son fils à la servante, le héros grec se défit également de son arc composite, qui rejoignit les mains avides d'Échidna.

« Comment se prénomme le…

— Il n'a pas encore reçu de nom, le coupa la reine. Je laisse ce soin à ses nouveaux parents. »

L'homme prit le nourrisson entre ses bras musculeux. Qu'il était chétif ! Qu'il semblait fragile ! Survivrait-il à la

périlleuse traversée des plaines enneigées ? Cela n'avait, somme toute, pas grande importance…

« Ce garçon n'aura pas de parents, dit-il, mais une mère. Je ne la reverrai que pour lui apporter ton cadeau puis, à la tête de mon troupeau de bœufs, je quitterai ce pays. Je n'y remettrai jamais les pieds. »

Alors qu'il se détournait pour monter les escaliers qui le ramèneraient à la surface, l'étranger sentit un regard lourd de reproches posé sur lui. Il n'osa le soutenir. Tuer un fauve à coups de poing, décapiter une hydre ou distancer une biche aux sabots d'airain… Il savait faire tout cela. En revanche, affronter l'hostilité de l'enfant qu'il abandonnait était plus qu'il ne pouvait supporter.

Passant des bras de la servante muette à la roche de l'alcôve, le fils du héros rejoignit ceux qui, à cet instant précis, devenaient ses frères.

***

Skythès considéra avec un mépris mâtiné de moquerie les deux cavaliers qui le pourchassaient.

Comme à l'accoutumée, ni Agathyrsos ni Gélonos n'étaient parvenus à le battre à la course. Les jumeaux, pourtant, ne cessaient de se vanter, clamant à qui voulait l'entendre leur indiscutable supériorité sur leur frère. Celui-ci leur donnait systématiquement tort. Depuis près de quinze ans qu'ils partageaient les mêmes jeux, Skythès ne se souvenait pas avoir jamais perdu face à eux – du moins, tant qu'ils luttaient à armes égales : il était courant, en effet, que ses deux frères s'allient pour le défaire. Mais que pouvaient-ils contre les sabots ailés de sa fidèle monture ?

Le jeune homme flatta l'encolure de son cheval en lui murmurant des mots de remerciement, avant de poser pied à terre. Du sommet de la colline, il embrassait du regard l'intégralité de son pays natal, illuminé ce matin-là par un soleil généreux. Combien de fois avait-il galopé jusqu'ici pour jouir d'un tel spectacle ! À sa gauche, à sa droite, de tous côtés coulaient de minuscules rivières qui finissaient par se jeter dans les eaux blanches du

majestueux Borysthène, à l'ombre d'arbres gigantesques, de mamelons herbus et de pitons rocheux qu'il avait tous affublés d'un nom de son invention. Il inspira profondément, emplissant ses poumons d'air frais, chargé de senteurs florales. Il aimait cette terre sur laquelle régnait sa mère. Peut-être un jour en serait-il le roi.

« Tu as coupé par le bosquet, Skythès. Nous avions convenu que c'était interdit. »

Skythès fit volte-face. Celui qui s'était adressé à lui en ces termes était Agathyrsos, aisément identifiable à ses bras couverts de tatouages. Par ces ornements, il tentait d'imiter l'homme qu'il n'était pas encore, mais son aspect frêle et son menton dépourvu de barbe le rappelaient à la réalité qu'il fuyait. Gélonos n'était guère plus robuste. Pour l'heure, il se taisait, essoufflé par leur vaine poursuite.

« Tu l'avais sans doute convenu avec ton comparse, répliqua Skythès. Pas avec moi. Ne me faites pas passer pour un tricheur, mes frères, et ayez l'honnêteté de reconnaître votre échec.

— Reconnaître notre échec ? cracha Agathyrsos. Nous en parlerons à notre mère, tu verras ce qu'elle en dira. Elle n'a pas pour habitude de prendre le parti des fourbes.

— Tu ferais mieux d'annoncer clairement qu'elle n'a pas pour habitude de prendre le parti de son troisième fils. Par quelque miracle voulu par les dieux, alors que nous sommes nés ensemble, je ne vous ressemble pas et, puisque je suis différent de vous, on me considère comme le dernier. J'accepte mon sort, même s'il m'a accordé moins d'amour que celui auquel je pouvais prétendre… »

Cette tirade achevée, Skythès se désintéressa de ses frères et laissa vagabonder son attention vers la vallée. L'entrée de la caverne où vivait la reine perçait la terre comme une plaie ouverte perce le flanc d'un guerrier. Il y avait passé toute sa petite enfance, protégé d'un monde extérieur jugé hostile par la mère des trois garçons. Dans la chaleur et les ténèbres de ce royaume souterrain, il était resté ignorant du véritable royaume, celui qui s'étendait à l'infini le long des rives du fleuve. En réalité, il était resté ignorant de tant de choses… Désormais, il se convainquait

que cette mise à l'écart n'avait pas vocation à le soustraire aux dangers du monde, mais servait plutôt à faire obstacle à la découverte de sa propre personnalité.

« Il arrivera un moment où l'évidence nous apparaîtra et où tu sauras enfin qui tu es », avait coutume de lui répéter sa mère, avec cet air énigmatique dont elle ne se départait que rarement.

Dans l'attente de cette révélation, Skythès se voyait contraint d'imaginer, de poser des hypothèses, d'essayer de deviner quel insondable secret on lui cachait… Plus que tout, il cherchait à interpréter ses rêves. Ceux-ci, en effet, semblaient les plus aptes à lui faire entrevoir la vérité.

Alors qu'il remontait sur son coursier pour descendre vers la vallée, il se remémora le songe de la nuit passée. Ce n'était pas la première fois que son inconscient lui imposait cette vision : un homme au torse musculeux, revêtu d'une peau de bête et armé d'un arc, présentait un nourrisson à une jeune femme qui, sans un mot, l'échangeait contre un autre enfant. Skythès avait beau tendre le bras vers le colosse, l'appeler de toutes ses forces, l'inconnu ne l'entendait pas, ne le voyait pas.

Qui était-il ? Qui étaient ces nourrissons ? Et pourquoi cet échange ?

« Je crois qu'il s'agissait de mon géniteur », murmura le jeune homme à l'oreille de son cheval – son unique confident depuis tant d'années.

L'animal acquiesça en secouant sa crinière brune.

« Et je sais que l'un de ces deux enfants n'était autre que moi. J'ai vécu cet événement peu après ma naissance, j'en suis persuadé. En revanche, j'ignore ce qu'est devenu l'autre enfant. Aujourd'hui il doit avoir mon âge, s'il n'est pas mort.

— Tu n'as pas à te soucier de lui, mon prince. »

Skythès et sa monture sursautèrent dans un même mouvement de surprise. Ni l'un ni l'autre ne l'avait vue venir, pourtant la reine se tenait à présent devant eux, les bras croisés et l'air sévère, peu disposée à se justifier pour cette apparition inopinée. Elle était chez elle, après tout. Ici, chaque brin d'herbe lui appartenait, chaque

fleur s'épanouissait puis fanait par sa seule volonté, chaque souffle de vent lui obéissait ; ses fils ne faisaient pas exception.

« Où sont tes frères ? s'enquit-elle.

— Ils arrivent derrière moi, répondit Skythès en jetant un œil vers la pente qu'il venait de descendre. Je les ai encore battus à la course, sans forcer. »

Un sourire affectueux se dessina sur les lèvres d'Échidna. Ainsi elle était particulièrement belle, d'une beauté froide cependant, comme la plaine sur laquelle elle veillait. Sa longue queue de serpent frémit d'aise.

« Je suis fière de toi, mon prince. Il ne se passe pas un jour sans que je ne m'émerveille de ta maturité. Sans forcer, dis-tu ! Jusqu'où iras-tu donc quand tu prendras pleinement conscience de tes exceptionnelles facultés ?

— Mère, je ne… »

Skythès, se sentant rougir, se tut. S'émerveiller chaque jour ! Des facultés exceptionnelles ! Jamais il n'avait entendu sa royale génitrice le complimenter de la sorte, avec une telle sincérité. D'ordinaire, il n'y en avait que pour Agathyrsos et Gélonos. Et dire qu'il pensait qu'elle ne l'aimait guère, et qu'elle aurait préféré le voir céder le pas à ses frères !

Ces derniers finirent par rejoindre leur mère, qu'ils saluèrent avec une déférence marquée, n'adressant pas un regard à Skythès. Agathyrsos allait prendre la parole ; il fut interrompu avant même d'avoir ouvert la bouche.

« Je devine ce que tu vas me dire, fit Échidna. Votre frère vous a battus mais il a triché, votre frère ne vaut rien mais il est chanceux, ou que sais-je ? Peut-être Skythès est-il tout simplement voué à ceindre la couronne des rois ?

— Mère…

— Écoute-moi, Agathyrsos ! Je vous ai suffisamment défendus, Gélonos et toi, en espérant que la noblesse du sang finirait par reprendre le dessus. Me suis-je fourvoyée ? Vous ai-je surestimés, ou ai-je sous-estimé votre frère ? Les étoiles m'ont affirmé que, si je menais trois fils jusqu'à l'âge adulte, l'un d'entre eux mériterait de me

succéder tandis que les deux autres connaîtraient le goût amer de l'exil. J'ai cru que Skythès ne serait là que pour voir la prédiction s'accomplir, en endossant le rôle du troisième prince et non du premier… »

La reine darda un regard noir sur Agathyrsos, puis sur Gélonos. Lorsqu'elle consentit enfin à fixer Skythès, ses traits se détendirent aussitôt. Le jeune homme lut dans les yeux ophidiens de sa mère une expression singulière qu'il assimila à du remords. Elle regrettait de ne pas l'avoir aimé autant que les autres ; pire, elle regrettait qu'à l'inverse de ses deux frères il ne fût pas issu de sa chair.

Le soleil était maintenant à son zénith. Lui qui ne se montrait que trop parcimonieusement sur cette terre oubliée des dieux semblait avoir compris que cette journée serait de celles qui marquent l'histoire. Curieux, l'astre du jour observait la scène en la surlignant de ses rayons d'or. De même, les échassiers qui pêchaient en nombre au bord du fleuve levèrent la tête vers la reine et ses fils, sans oser s'approcher toutefois. Les hommes de la plaine étaient des chasseurs émérites, redoutés par le gibier à poils ou à plumes du pays. À l'instant où Échidna tendit à Gélonos un arc composite, les oiseaux prirent peur et s'enfuirent à tire-d'aile vers des cieux plus cléments. Gélonos faillit effectuer un geste comparable ; le bon sens l'en dissuada finalement.

« Montre-nous que tu es digne de moi, lui ordonna la reine, en tendant cet arc à la façon des véritables chasseurs de la plaine.

— Oui, mère. »

Les trois frères connaissaient le rituel, aussi s'attendaient-ils à une telle demande. Nul ne renonçait à l'enfance sans prouver à tous, par l'épreuve de l'arc, son aptitude à porter le titre d'adulte. On racontait qu'Échidna avait jadis accédé à la royauté en domptant un arc sur lequel butaient les candidats mâles. Vérité ou légende, toujours est-il que Gélonos avait conscience de ce à quoi il pourrait prétendre s'il s'acquittait de cette tâche. Mais le bois et la corde résistèrent en dépit de ses efforts. Il serra les dents, étouffant un juron. Ses muscles se crispèrent au

point de lui arracher des larmes qu'il tenta en vain de refréner. Ce n'était pourtant qu'un arc ! Un simple objet déciderait-il de son destin ?

« Ne te fatigue pas, mon frère, lui dit Agathyrsos avec un sourire narquois. Il faut croire que les dieux ne se sont pas rangés de ton côté. »

Le jeune homme ainsi raillé relâcha son attention le temps d'un battement de cils. Cela fut suffisant pour que l'arme lui échappe et, en se détendant, le blesse à la mâchoire. Il hurla, comme touché à mort. Sa mère soupira. Skythès demeura silencieux. Quant à Agathyrsos, il se précipita sur l'arc tombé au sol avec la ferme intention de faire mieux que son frère. Ne méritait-il pas de monter sur le trône ? N'avait-il pas rêvé durant toute sa vie de succéder à sa mère, à la place de ce falot de Gélonos ou de l'insupportable Skythès ? Hélas ! Ses espoirs se brisèrent contre le bois et la corde d'un arc qui, de toute évidence, n'était pas conçu à l'usage des mortels mais à celui des dieux. Tel fut, du moins, ce que sous-entendit Échidna quand elle annonça :

« Cette arme d'une grande valeur m'a été offerte peu après votre naissance, par un héros grec plus puissant que n'importe quel homme. Seul un être supérieur, de la trempe de ce héros, pourrait s'en rendre maître. Ce n'est manifestement pas ton cas, mon petit… »

C'en était trop pour Agathyrsos, qui relâcha son emprise. L'arc, dans sa volonté de se venger des présomptueux, le blessa à la jambe gauche. Si ses lèvres ne laissèrent filtrer aucune plainte, son silence suffit à sceller l'échec du deuxième frère.

« À toi, mon prince », se contenta de déclarer la reine à l'attention de Skythès.

Celui-ci inspira profondément et ferma les yeux, afin de faire abstraction de la pression pesant sur ses épaules. La terre lui parut trembler sous ses pieds, comme pour lui communiquer une partie de sa force. Un léger vent frais venu de l'occident siffla à son oreille. Alors le jeune homme comprit qu'il ne connaîtrait pas le triste sort de ses frères.

La scène qui se déroulait habituellement dans ses songes nocturnes eut lieu, cette fois-ci, en pleine journée, si bien qu'il put relever le moindre détail. Il vit plus clairement que jamais l'homme au torse musculeux, la peau de bête le protégeant du froid, l'arc dont il était armé. Skythès tendit la main vers le colosse et, contre toute attente, le toucha. Puis ils se parlèrent, comme peuvent se parler deux vieilles connaissances longtemps séparées par les aléas de l'existence.

Skythès sut d'emblée que chacun des mots prononcés lors de cette conversation, à mi-chemin entre le réel et l'imaginaire, resterait à jamais gravé dans son esprit.

« Je n'ai cessé de repousser cette rencontre, lui avoua le colosse, car je craignais ta rancœur. Aujourd'hui, c'est différent : le moment est venu de montrer à tous qui tu es.

— Et qui suis-je ? s'enquit Skythès, en dépit du fait qu'il avait déjà tout deviné – il attendait seulement qu'on le lui dise.

— Ne fais pas l'ingénu. Tu le sais pertinemment. Le valeureux Skythès n'est pas né de cette abominable femme-serpent qui lui sert de mère, mais de ma propre chair. Le valeureux Skythès est le fils d'Héraclès ; il est le fils du héros, voué à régner sur cette terre qui portera son nom, et à y planter la graine d'une dynastie qui traversera les siècles… Allons ! Empoigne mon arc et tends-le, qu'on en finisse !

— Avant de retourner dans le monde des esprits, raconte-moi ce qu'il est advenu de l'enfant. »

Le héros grec ne chercha pas à masquer son étonnement. Ses sourcils broussailleux se froncèrent, son long nez se retroussa et son front se creusa de rides. En d'autres circonstances, Skythès se serait esclaffé devant la mine déconcertée de son interlocuteur. Qui aurait imaginé que cet être quasi invincible, ce personnage d'essence divine, vainqueur de tant de combats et auteur de tant d'exploits, fléchirait suite à une telle requête !

« L'enfant dont j'ai pris la place le jour où tu as rencontré la reine, crut bon de préciser le jeune homme.

— Est-ce si important pour toi ?

— Oui.

— J'ai peur qu'il n'ait pas assez vécu pour pouvoir se réjouir de ta sollicitude. Cet enfant n'était pas adapté aux rudesses de ce pays. Trop chétif, trop fragile… Quand je l'ai déposé auprès de celle que j'avais aimée – ta véritable mère ! – afin de remplacer le nourrisson que je lui avais pris, le malheureux était à l'article de la mort. J'aurais pu rester pour m'en occuper, cependant il fallait que je rentre en Grèce avec mes bœufs, sans tarder : mon cousin Eurysthée avait déjà suffisamment patienté. Tu sais, je ne suis pas un très bon père… »

Cette confession tira des larmes à Héraclès, qui n'eut pas la force de les refréner. Les contours de son visage, puis de son corps, devinrent flous. Skythès dut plisser les paupières pour continuer de l'apercevoir.

« Tu ne te considères peut-être pas comme un très bon père, dit-il, pourtant tu as fait l'essentiel : tu m'as transmis le meilleur de toi. »

Alors qu'il prononçait ces mots, Skythès avait rouvert les yeux ; il ne fut donc entendu que par la reine et ses deux fils – ces vauriens qu'il avait pris pour ses frères.

En faisant courir ses doigts sur l'arc de son père, il se sentit investi d'une puissance insoupçonnée. Dépourvu du moindre doute, sans complexe, il s'empara de la royauté qui tendait les bras au fils du héros.

***

Le flot du temps s'écoula, paresseux, au rythme du cours des fleuves irriguant la plaine. Loin des tumultes d'un monde en mouvement, les peuples cavaliers se satisfaisaient généralement de migrations semblables à celles des oiseaux, saisonnières et pacifiques, et de conquêtes obtenues sans coup férir sur des voisins affaiblis. Alors qu'autour d'eux se faisaient et se défaisaient les empires, que des villes naissaient en silence et mouraient dans un fracas de tonnerre, les héritiers de Skythès tondaient leurs moutons, trayaient leurs chèvres, filaient la laine, dans la fidélité aux traditions et aux mânes des ancêtres. La guerre était pour eux une nécessité, non une passion.

Aussi les échassiers peuplant l'embouchure de l'Istros, saisis de stupeur, s'envolèrent-ils à tire-d'aile quand apparurent les premiers cavaliers en armes.

Après les porteurs d'étendards, magnifiques dans leurs habits brodés d'ors, on vit les chefs des différentes tribus scythes, toujours présents en première ligne de manière à donner le bon exemple à leurs hommes. Ils devançaient celui à qui ils avaient juré obéissance : le grand roi Atéas, maître incontesté d'un pays plus vaste, prétendait-on, que toutes les terres connues des Grecs. Les Grecs, arrogants comme souvent, n'avaient pourtant pas craint de défier le grand roi. Ils s'estimaient privilégiés, bénéficiaires de la faveur des dieux et représentants d'un peuple élu aux plus hautes destinées. En Thrace, sur les rives du fleuve délimitant traditionnellement le monde civilisé et le monde barbare, se jouerait la dernière manche d'une partie depuis longtemps engagée.

« Noble seigneur, nos éclaireurs ont repéré l'avant-garde ennemie. La rencontre est imminente. Si nous voulons les prendre à revers, nous devons les… »

Atéas fit taire son général d'un geste de la main. Il savait déjà tout ce qu'il y avait à savoir. La vie ne lui apportait plus aucune surprise ; quant à la mort, elle semblait avoir omis de réclamer son dû. Certains le disaient trop usé pour mener une armée en campagne mais, après un demi-siècle d'un règne sans partage, nul n'avait eu le cran de le supplanter. Atéas était l'âme de la Scythie, comme le furent les grands hommes qui le précédèrent sur le trône – depuis Skythès, le fondateur de sa dynastie.

« Philippe de Macédoine n'est pas du genre à se laisser prendre à revers, dit le roi d'une voix assez forte pour être entendu de l'ensemble de ses généraux. Je connais les vertus de la phalange grecque, mais nous connaissons encore mieux nos propres vertus, celles de nos arcs et de nos chevaux. Il règne sur les Macédoniens, des hommes qui ont appris comment se battre ; et moi sur les Scythes, qui peuvent combattre affamés et assoiffés ! Notre supériorité n'est-elle pas évidente ? »

Les cavaliers de la plaine raffermirent leur prise sur leur arme et relâchèrent la bride de leur monture. Leur roi et le roi des Grecs convoitaient le même territoire, les mêmes arpents de terre fertile sis entre les fleuves Istros et Borysthène – que l'on connaîtrait plus tard sous les noms de Danube et Dniepr. De toute évidence, le monde était trop petit pour contenir deux conquérants de leur stature. Ce soir, le nom du vaincu tomberait dans l'oubli et son peuple entamerait un déclin irréversible, qui aboutirait à sa disparition.

Atéas éperonna son cheval. S'étant extrait de la foule des guerriers, il fit volte-face pour s'adresser à tous, du plus modeste des éleveurs de chèvres au plus haut placé des dignitaires. Dans la guerre, il n'y avait pas de distinction entre riches et pauvres. Chacun revendiquait le titre de défenseur de la Scythie, comme l'était ce roi aux airs de patriarche, modestement vêtu d'une armure de cuir, d'un casque de bronze et d'une cape de toile grossière, et portant pour toute arme un arc composite et une poignée de flèches.

« Fils de la plaine, quelle que soit notre tribu d'origine, sur le champ de bataille nous sommes frères, et c'est comme tels que nous lutterons, prêts à nous sacrifier l'un pour l'autre ! Parmi nous, certains ne verront pas se lever l'aube prochaine. Des princes périront aujourd'hui, mais aussi de nombreux anonymes ; peut-être toi, le jeune homme au cheval noir comme la nuit, ou toi, le vieillard à la longue lance. Laissez-moi vous promettre que votre sacrifice ne sera pas vain ! Souvenez-vous d'un autre anonyme, cet enfant inconnu de la reine Échidna, instrument du destin qui permit l'émergence de notre ancêtre Skythès… »

Atéas se tut un court instant, souhaitant ainsi s'assurer que chacun se remémore ce qui constituait l'un des mythes fondateurs de la nation scythe. Visiblement, nul ne l'avait oublié. Le roi, satisfait, put reprendre sa harangue :

« Frères scythes, n'ayez surtout pas peur des Grecs. Leurs pères sont des artisans, des marins, des paysans, tandis que nous descendons de celui dont ils ont fait leur dieu : Héraclès ! Son sang coule dans nos veines, ne l'oubliez

jamais ! Comme Skythès, nous ne sommes rien de moins que les fils du héros ! »

Une clameur monta de l'armée, chaque unité répondant aux autres en une âpre polyphonie. Atéas leva au ciel son arc composite, symbole séculaire de son pouvoir sur les peuples de la plaine. Ce soir, le nom du vaincu tomberait dans l'oubli. Il était intimement convaincu que ce ne serait pas le sien.

À l'instant où les pointes des sarisses macédoniennes percèrent l'horizon, pas un cavalier scythe ne douta de la victoire à venir. Ainsi que l'avait rappelé leur roi, ils avaient en eux la force de Skythès ; comme lui, ils étaient les fils du héros.

Quelques mots de l'auteur

À première vue, il peut sembler assez étrange de croiser un personnage emblématique de la mythologie grecque tel que Héraclès dans un recueil de nouvelles russes ! Et je n'en voudrais pas au lecteur si celui-ci ignore que, dans l'Antiquité, les steppes de l'Ukraine et de la Russie actuelles étaient dominées par les Scythes. Peuple de cavaliers nomades comme le seront plus tard les Sarmates, les Huns ou les Khazars, les Scythes étaient des barbares selon les standards grecs. Ils n'en développèrent pas moins une culture raffinée, comme en témoignent les magnifiques pièces d'orfèvrerie mises au jour par les archéologues lors des fouilles des kourganes (l'équivalent de nos tumulus). En 339 avant notre ère, le roi Atéas, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut tué au cours d'une bataille menée contre les Macédoniens de Philippe II, père d'Alexandre le Grand ; la puissance scythe déclina alors. Les Slaves se sont installés sur ces territoires un millénaire plus tard, il n'y a donc pas de lien de parenté direct entre Russes et Scythes. Néanmoins, l'héritage de ces derniers n'a pas totalement disparu, si bien que, sur les cartes géographiques du Moyen-Âge et de la Renaissance, il n'était pas rare que la Russie

– alors très peu connue des Européens de l'Ouest – soit mentionnée en tant que « Scythia » !

« Les fils du héros » est pour l'essentiel une extrapolation d'un récit d'Hérodote, rapporté dans le Livre IV de son *Enquête,* qui traite de l'origine mythique des Scythes. Au cours du dixième de ses travaux, le vol des bœufs de Géryon, Héraclès s'égare sur les rives du fleuve Borysthène (l'actuel Dniepr qui passe notamment à Kiev) ; il y fait la connaissance d'Échidna la femme-serpent, avec laquelle il conçoit trois fils avant de repartir à l'aventure… Dans ma nouvelle, seul Skythès est le fils du héros grec. La substitution d'enfants n'apparaît pas chez Hérodote, elle est de mon invention, et ce pour une raison très simple : « Les fils du héros » a été écrit pour répondre à un appel à textes sur le thème des changelins – projet qui n'a finalement pas vu le jour.

Les doigts des morts

La vieille Baba Nastya avait toujours terrifié les enfants du village, et je dois reconnaître que je ne faisais pas exception.

Était-ce sa voix, d'une profondeur à vous donner le vertige ? Ou bien était-ce son regard gris qui, à chaque fois qu'il croisait le vôtre, semblait percer jusqu'au plus petit secret de l'âme ? Était-ce tout simplement son apparence de sorcière, avec son éternel châle marron noué autour de son large cou et son manteau aux bords élimés dont elle ne se défaisait jamais, pas même en été ? Lorsque Baba Nastya réunissait les enfants et les jeunes gens du village pour leur narrer légendes, fables et anecdotes du temps jadis, en nous se mêlaient la crainte et la fascination… Ce qui, au bout du compte, nous poussait à retourner chez elle dès que nous le pouvions.

Cet hiver-là, nous sentions que les après-midis passés à trembler près du poêle touchaient à leur terme. La vieille conteuse, en effet, était clairement malade, bien qu'elle s'entêtât à refuser tout soin en prétendant tenir une forme de jouvencelle. De manière à faire taire ceux qui la disaient mourante, elle participait de plus en plus à la vie du village et nous invitait dans son isba aussi souvent que possible. Je n'étais alors plus tout à fait un enfant, mais je continuais à prendre plaisir à observer les réactions apeurées des petits… Ainsi qu'à frissonner moi-même à l'évocation de Kochtcheï l'Immortel ou des méfaits commis par le dragon Zmeï Gorynytch.

« Jusqu'à présent, nous dit-elle d'un air mélancolique lorsque nous fûmes assis en tailleur au pied du poêle, je vous ai raconté des histoires plus ou moins inventées, souvent totalement inventées d'ailleurs, parfois réelles mais romancées. Aujourd'hui il s'agit d'une histoire vraie. Les événements se sont déroulés dans notre village et j'y ai assisté à l'époque où ils se sont produits. Écoutez plutôt. »

Décidément, Baba Nastya était douée pour instaurer une ambiance oppressante dès les premiers mots qu'elle prononçait. Malgré l'obscurité de l'isba, nous étions encore en journée, cependant elle parvenait à nous faire croire que la nuit était déjà tombée…

***

La nuit était tombée sur le village.

Le silence et le froid avaient pris possession des lieux au coucher du soleil et ne rendraient leur bien qu'à l'apparition des premières lueurs de l'aube. En attendant, les paysans se reposaient d'une éprouvante journée de labeur, soulagés de leurs maux par la douce chaleur du poêle. Chaque soir, les rues désertes donnaient l'illusion d'un village mort, mais dans chaque isba, c'était bien la vie qui avait droit de cité. Qu'il eût fallu être hardi pour fuir le confort du foyer et rechercher les tourments de la nuit ! Qu'il eût fallu être fou ! C'était pourtant le choix qu'avait fait l'intrépide Poulkheria.

Tout le monde la surnommait ainsi : Poulkheria, la Belle. Elle n'avait vécu que dix hivers, toutefois on prétendait qu'elle avait vu plus de pays que la plupart des anciens du village. Pensez donc ! Son air innocent n'était qu'un leurre, en réalité elle passait bien plus de temps à parcourir la campagne en quête d'aventures extraordinaires qu'à aider sa mère et sa grand-mère dans leurs tâches domestiques. Elle était de ces gamins qui n'ont pas froid aux yeux, ces casse-cou qui font le désespoir des grandes personnes. Et il en fallait de l'insouciance mâtinée d'inconscience pour affronter une telle nuit !

Tout avait débuté par un défi stupide comme ceux qu'affectionnent les enfants. S'agissait-il de Pacha, le grand rouquin un peu benêt, ou de Serieja, le fils d'Igor Alexandrovitch ? Toujours est-il que l'un de ses camarades de jeu en était venu à parler de l'église et des prétendus mystères qu'elle recelait. Il n'en fallait pas davantage pour inciter une fillette audacieuse à relever le gant. Le soir même, elle se tenait, les mains sur les hanches et les bottes bien campées au sol, sur la berge de la rivière gelée que dominait la masse sombre de la maison de Dieu.

« Tu sais, bafouilla Serieja – ou était-ce Pacha ? –, tu n'es pas obligée de le faire. J'étais d'accord pour t'accompagner jusqu'ici, sauf que maintenant je me dis qu'il…

— Tu n'es pas obligé de me suivre, le coupa-t-elle. Ne te bile pas, je te raconterai tout. Et je ramènerai une icône pour te prouver que je ne me suis pas dégonflée. »

Le garçon baissa la tête et, convaincu que l'occasion de tourner les talons ne se représenterait plus, s'en fut sans demander son reste. Son amie haussa les épaules. Elle n'avait pas besoin de s'encombrer de poules mouillées.

C'est d'un pas décidé qu'elle franchit le pont de bois menant à l'église, et c'est avec la même détermination qu'elle y pénétra, non sans jeter un dernier regard au village qui s'endormait derrière elle. Une neige fine s'était mise à tomber, enveloppant chaque isba d'une couche protectrice dont la blancheur éclatante contrastait avec les ténèbres de cette nuit d'octobre. Au loin, on entendit un bébé hurler ; un chien lui répondit, puis le calme revint. Poulkheria ne put s'empêcher de frémir. Elle referma la porte avec délicatesse et, avisant l'icône qui y était suspendue, se mit sur la pointe des pieds pour l'en décrocher. La Vierge de Vladimir lui décocha un regard noir, qu'elle contra en l'enfouissant dans les replis de sa robe.

L'église était une construction d'une grande sobriété, à l'image de la plupart des lieux de culte bâtis au cœur des villages russes. On était loin de l'ostentation des cathédrales moscovites : ses murs blancs et son dôme unique n'abritaient qu'un espace de taille réduite, sans décorations superflues, au milieu duquel avaient été installés des

bancs en nombre suffisant pour accueillir une poignée de fidèles. Poulkheria effectua quelques pas timides en direction du chœur, avant de s'immobiliser, ébahie. Elle écarquilla les yeux, refusant de croire à ce qu'elle voyait. Devant l'autel, exposé à la vue de ceux qui bravaient le froid pour se rendre à l'église, un cercueil ouvert l'appelait pour lui révéler ses secrets. Y avait-il eu un décès au village ? Elle l'ignorait, aussi n'avait-elle aucune idée de l'identité du défunt. Le cercueil renfermait-il un corps, d'ailleurs ? Elle en aurait bientôt le cœur net…

Le tissu grisâtre qui le recouvrait en partie fut rapidement jeté à terre par l'excitation de la fillette. Elle étouffa un cri. Elle avait déjà vu des cadavres mais jamais d'aussi près que celui-ci. Il s'agissait d'une femme d'un âge indéterminé, quoiqu'elle avait, selon toute évidence, été rappelée auprès du Créateur avant de voir ses fils atteindre l'âge d'homme. Son visage d'une singulière pâleur et ses traits figés n'exprimaient rien d'autre que le vide abyssal d'une existence ayant basculé trop tôt dans le néant. Penchée au-dessus du cercueil tapissé de branches de genévrier, Poulkheria fixa longuement les paupières closes de la défunte. Elle se demanda si, comme le prétendait le starets lors de ses interminables discours théologiques, celle-ci avait ressuscité ailleurs, dans un monde plus chatoyant que cette sinistre église.

Alors que la fillette était perdue dans ses pensées, son attention fut attirée par un léger scintillement qui lui fit détourner le regard vers les mains jointes de la morte. Son annulaire gauche arborait une bague en or sertie d'une grosse pierre bleue, elle-même rehaussée de minuscules diamants.

« Quelle beauté ! » s'exclama Poulkheria, avant d'ajouter à voix basse : « Il me la faut absolument. »

Après tout, si son âme s'était envolée pour le Paradis, la défunte n'avait nul besoin de conserver ce joyau avec son enveloppe charnelle… Et au cas où la mort ne déboucherait sur rien de plus que la décomposition des corps, il était inutile d'offrir à la terre une telle pièce d'orfèvrerie ; autant que ce soit une fillette méritante qui en bénéficie !

Elle en était là de ses réflexions quand elle se rendit compte que ses doigts avaient déjà décidé à sa place : ils parcouraient le linceul – aussi blanc que la peau de celle qui le portait – d'abord timidement, puis de manière plus assurée, jusqu'à ce que sa petite main d'enfant se pose sur celle de cette femme inconnue. Elle eut une pensée pour ses proches qui, peut-être, viendraient lui rendre visite au lever du jour pour la mise en terre et qui constateraient, indignés, que la bague avait été dérobée… Comme dotées d'une volonté propre, les phalanges de la fillette raffermirent leur prise sur leur objectif. Seule la pierre bleue semblait capable de briller dans cette église aussi obscure qu'une forêt en hiver. Il la lui fallait ! Elle la désirait plus que tout !

Poulkheria tira sur la bague de façon à la faire glisser sur l'annulaire de la défunte. Celle-ci ouvrit les yeux.

Les hurlements de la fillette se répercutèrent sur les murs nus de l'église et se mêlèrent à la longue plainte émise par l'occupante du cercueil. Quand tout fut de nouveau silencieux, Poulkheria, qui peu à peu reprenait ses esprits, fut tentée de fuir. En vain : son bras gauche était fermement retenu par une poigne glaciale tandis que sa main droite demeurait accrochée aux doigts de la femme.

« Laissez-moi ! glapit-elle. Je n'ai rien fait de mal ! Je vous croyais morte… »

Il y eut encore un silence, plus oppressant que le premier. Rien ne filtrait de l'extérieur, tout le village devait être endormi. Était-ce une raison suffisante pour que les disparus en profitent pour se réveiller ?

« Vous êtes bel et bien morte, n'est-ce pas ? »

Cette question, plus expirée qu'énoncée, la surprit elle-même. Comment pouvait-elle imaginer, ne serait-ce qu'une seconde, que cette inconnue qu'elle avait vue inerte dans son cercueil puisse l'entendre, voire lui répondre ? À l'inverse, était-il possible qu'un cadavre se redresse sur son séant et, sans cesser de se cramponner à elle, lui oppose un simulacre de sourire dénué de toute humanité ?

Poulkheria se débattit avec l'énergie du désespoir et de son jeune âge. Engourdie par un sommeil que l'on avait

cru éternel, son opposante ne put résister à une telle fougue, finissant par lâcher prise. La fillette était libre. Elle baissa les yeux. Sa paume contenait un doigt grisâtre, comparable à un morceau de bois racorni, orné d'une magnifique bague en or sertie d'une grosse pierre bleue, elle-même rehaussée de minuscules diamants.

« Merci, madame », murmura-t-elle d'un air faussement badin.

Puis elle déguerpit, satisfaite d'avoir vu quelque chose d'incroyable et de s'en être sortie sans encombre avec, en prime, un trésor d'une valeur inestimable. Son cœur battant la chamade lui disait qu'elle avait passé un bon moment, plein d'émotions fortes.

En refermant derrière elle la porte de l'église, la fillette en oublia presque la femme dans son cercueil, comme s'il y avait eu d'un côté le monde des morts et de l'autre celui des vivants, deux univers qui ne pouvaient se mêler. L'atmosphère du village était pourtant loin d'être rassurante. Le ciel, qui avait pris une inquiétante teinte violette, servait d'écrin à une lune gibbeuse dont la faible luminosité luttait tant bien que mal contre l'envahissement des ténèbres. Poulkheria se hâta de franchir le pont. Elle savait que, sur l'autre rive, elle serait en sécurité. Mais à peine avait-elle posé le pied sur le bois vermoulu de la passerelle qu'elle sentit un souffle glacial lui chatouiller les mollets, suivi par le contact de doigts fureteurs. Quand une main lui saisit la jambe pour ne plus la lâcher, la courageuse fillette s'autorisa à pousser un cri de panique, lequel resta d'ailleurs coincé au fond de sa gorge. Une seconde main s'accrocha à sa robe dont le bas se déchira aussitôt. La morte de l'église ne pouvait pas l'avoir traquée et rattrapée, non, ce n'était pas possible…

Poulkheria, en larmes, baissa les yeux pour découvrir son agresseur. Celui-ci était sorti de la rivière à l'instant où elle passait le pont, ce qu'indiquaient ses vêtements et ses cheveux trempés, ainsi que la forte odeur d'humidité émanant de lui. Comment cet homme avait-il pu demeurer plus de quelques secondes dans l'eau sans mourir de froid ?

« Vous allez bien, monsieur ? s'enquit la fillette en tentant de garder l'équilibre. Je peux vous aider ? »

L'homme ne répondit à sa sollicitude forcée que par un grognement bestial. Son visage apparut alors, furtivement illuminé par un éclat de lune. Sa peau grisâtre était saccagée par de profondes entailles, ses joues étaient si creuses qu'elles se vidaient de l'eau accumulée, sa bouche était un gouffre béant d'où surgissaient trois ou quatre pitoyables chicots, assez pointus toutefois pour cisailler n'importe quelle veine ; quant à ses yeux, ils étaient aussi inexpressifs que peuvent l'être deux orbites vides. Inutile de chercher à donner un âge à cette abomination, il pouvait tout aussi bien s'agir d'un tout jeune homme que de restes vieux d'un siècle. Les seules conclusions auxquelles parvint Poulkheria furent, d'une part, que cette effrayante créature n'avait plus grand-chose d'humain et, d'autre part, qu'elle avait tout intérêt à prendre ses jambes à son cou.

Hélas ! Son agresseur n'était pas disposé à la laisser rentrer chez elle. Il s'accrocha de plus belle, manquant la faire chuter par-dessus la rambarde du pont. N'y avait-il donc personne pour venir la sauver ? Avait-elle offensé Dieu au point qu'il l'abandonne ainsi, offerte en sacrifice à un cadavre aussi décharné qu'acharné ? Incapable de hurler, elle s'en remit à de muettes prières – appels désespérés aux puissances de la vie et du pardon, aux puissances de la lumière contre les maléfices de la nuit. Elle ne se débattait même plus. Son sang s'était figé en elle. Après tout, si la Mort venait la chercher, c'était sans doute qu'elle avait commis quelque péché et qu'elle l'avait mérité…

Un bruit de tissu qui se déchire augura pourtant une conclusion heureuse. Les doigts serrés sur une robe désormais en lambeaux, l'être de la nuit n'eut bientôt plus rien à quoi se retenir. Il bascula en arrière, retournant dans un fracas de glace au fond de la rivière qu'il n'aurait jamais dû quitter. La dernière vision qu'en eut la fillette épouvantée fut celle d'un bras rachitique tentant de s'extirper de son tombeau liquide, et au bout duquel, tel un agonisant sentant sa fin venir, gigotait une main aux longs

doigts osseux. Ces doigts, à défaut d'un autre trésor, étreignaient une icône de la Vierge de Vladimir qui disparut du monde des hommes en même temps que le cadavre de l'inconnu.

Ce n'est que le lendemain, en interrogeant des voisins, que Poulkheria apprit qu'une jeune femme de Kinechma était venue mourir au village, accablée par le chagrin depuis la mort de son fiancé. L'infortuné se serait noyé dans la rivière, non loin du pont de bois, prétendait la rumeur, bien que le corps n'eût pas été repêché. La fillette ne fit aucun commentaire. Elle se contenta, quelques jours après la terrible nuit, d'aller prier à l'église pour le salut des deux disparus. Elle y retourna souvent, ce qui suscita l'étonnement parmi ceux qui la connaissaient comme une tête brûlée. On en déduisit qu'elle avait enfin décidé de grandir.

Parvenue à l'âge adulte, la sage Poulkheria eut parfois l'occasion de côtoyer des cadavres tandis qu'elle secondait les familles du village dans la préparation des rites funéraires ; cependant, elle prit toujours soin, en mémoire du temps où elle était une fillette aussi aventureuse qu'inconsciente, de ne pas toucher les doigts des morts.

***

Ces derniers mots, bien que prononcés dans un souffle par notre vieille conteuse, semblèrent résonner dans la pièce bien plus qu'ils n'auraient dû. Pour tout dire, l'espace d'un instant, nous nous serions presque crus dans l'église, aujourd'hui détruite, où Poulkheria avait réveillé les morts. Le poêle était sur le point de s'éteindre, plongeant l'isba dans l'atmosphère glaciale décrite par Baba Nastya. Le froid était si mordant que cette dernière était pétrifiée sur son antique chaise de bois, comparable à une représentation macabre de la légendaire Snegourotchka.

« Baba Nastya ? murmura mon camarade Valeri, de deux ans mon cadet. Petite grand-mère, que vous arrive-t-il ? Parlez-nous ! »

En jetant un coup d'œil rapide à l'assemblée, je constatai que, malgré mes quatorze hivers, j'étais le plus âgé ; c'était à moi de prendre les responsabilités d'un adulte. Je me levai et me précipitai vers la vénérable dame, dont je pris le pouls sous le regard mi-curieux mi-horrifié d'une dizaine d'enfants. Le sang avait de toute évidence cessé de circuler dans ses veines. Son avant-bras était froid, comme le reste de son corps. Je refrénai mes larmes. Je songeai à ses histoires merveilleuses, aux contes magiques qui avaient enchanté mon jeune âge. Je songeai à son sourire édenté, à ses yeux pétillants de malice, que plus jamais je ne reverrai. Je songeai à sa famille. Avait-elle des proches ? Pas à ma connaissance. Baba Nastya avait toujours vécu avec les enfants des autres et c'était avec eux qu'elle avait poussé son dernier soupir.

« Apportez une coupelle d'eau claire et une serviette propre, que son âme puisse s'y laver après s'être détachée de son corps. Vous ramènerez aussi quelques bûches, que l'on rallume le poêle. »

J'avais donné cet ordre à la cantonade, en espérant tirer de leur léthargie les gamins les moins empotés. Bien vu : le son de ma voix, beaucoup plus forte que d'ordinaire, avait fait se vider l'isba. À présent nous n'étions plus que deux. Valeri se tenait devant le cadavre, les yeux grands ouverts, comme s'il était fasciné par ce spectacle morbide.

« Regarde ! me fit-il en tremblant de tous ses membres. Quelle beauté ! »

Je tressautai, frappé de stupeur. La main de mon camarade se rapprochait de celle de la défunte, et plus précisément de sa main gauche… Laquelle était ornée d'une bague en or sertie d'une grosse pierre bleue, elle-même rehaussée de minuscules diamants.

« Il me la faut absolument », dit Valeri, qui donnait l'impression d'avoir perdu tout contrôle de lui-même.

Alors que ses doigts se refermaient sur l'annulaire de Baba Nastya, j'agrippai avec vigueur l'épaule du petit écervelé qui se disait mon ami et le secouai jusqu'à ce qu'il retrouve la raison. Il bafouilla quelques mots d'excuses,

tant à moi qu'à celle qu'il avait failli dépouiller de son unique bien. Puis il s'en fut, me laissant seul avec elle. Son visage, ravagé par le passage des années et une vie bien remplie, était tourné dans ma direction avant que sa tête ne retombe vers ses mains jointes. L'or, les diamants et la pierre bleue continuaient de scintiller. Ils maintenaient un semblant de vie sur ce corps aussi froid que l'hiver russe.

Je fis alors le serment de veiller à ce que cette bague reste au doigt de la défunte… Jusqu'à sa mise en terre, afin qu'elle y trouve le repos.

Quelques mots de l'auteur

Même s'il m'arrive de les apprécier en tant que lecteur, les histoires de revenants, de vampires ou de zombies ne sont pas vraiment, en tant qu'auteur, dans mon registre habituel. Comme d'autres nouvelles prenant place en Russie, celle-ci a été écrite entre fin 2007 et début 2008. Je suis quasiment certain que l'idée m'est venue en lisant le récit d'un défunt revenu à la vie après s'être fait dérober une bague, quelque part dans les campagnes russes d'autrefois, mais je ne parviens pas à mettre la main sur la référence exacte… En revanche, je me souviens avoir retrouvé avec plaisir des motifs proches et le même type d'ambiance lugubre quelques mois plus tard, avec la bande dessinée *Veillée funèbre*, adaptation de « Vij », une nouvelle de Nicolas Gogol imprégnée de sorcellerie – les grands auteurs de la littérature russe classique ne dédaignant pas forcément le genre fantastique…

« Les doigts des morts » n'a pas été écrit pour un appel à textes spécifique, mais a parfaitement convenu à celui qu'ont lancé les éditions Sombres Rets quelques années plus tard, sur le thème de la Nuit.

Les pies de la place Rouge

« Alors, monsieur le Sibérien, laquelle des deux est la plus majestueuse ? Notre place Rouge, ou votre place Demidov à Barnaoul ? »

Un sourire narquois ponctua cette remarque de Marinka, fière, comme la plupart des Moscovites, de l'impression produite par la grande ville sur les provinciaux dans mon genre. Habitué aux rudes automnes de mon Altaï natal, je notai avec un certain regret que la neige n'était pas tombée en quantité suffisante au cours de ces derniers jours pour former un tapis immaculé autour de la cathédrale Saint-Basile. Je jetai un regard en coin à mon guide. Marinka cachait ses cheveux aile de corbeau filés de blanc sous une chapka en faux astrakan. Quel âge pouvait-elle avoir ? Une cinquantaine d'années ? Ou avait-elle déjà franchi le cap des soixante ans ? Le savait-elle seulement elle-même ?

Marinka avait toujours vécu sur les rives de la Moskova et connaissait la capitale mieux que quiconque. Elle habitait un immeuble modeste bâti sous Staline, non loin de la gare de Kiev ; j'occupais depuis la rentrée universitaire un petit appartement au rez-de-chaussée de ce même immeuble. Le jeune homme venu des confins de la Russie attira rapidement son attention, puis sa sympathie. Lorsqu'elle me proposa de me faire découvrir Moscou, je fus d'abord tenté de me défiler – peut-être intimidé par l'aplomb et la force de caractère de cette femme que

j'avais toujours vue seule, telle une roussalka soigneusement tenue à l'écart des insignifiantes affaires humaines. Au bout du compte, je ne pouvais que me féliciter d'avoir accepté son invitation. Sans la bienveillance de cette voisine peu ordinaire, je n'aurais connu de Moscou que les couloirs du métro et les imposants bâtiments de l'Université Lomonossov, d'ailleurs limités, dans mon cas, à ceux de la Faculté de biologie.

Invariablement, Marinka trouvait une histoire à raconter, une anecdote à partager, en rapport avec les lieux qu'elle me fit traverser. Enfin parvenus sur la place Rouge, je m'attendais en toute logique à ce que mon guide passe de longues minutes à me détailler chaque pan de mur du Kremlin, du mausolée de Lénine ou du musée d'Histoire. Cependant, Marinka semblait perdre de son assurance à mesure que nous nous rapprochions du centre de la place, comme si cet endroit pourtant familier de tous les Moscovites lui était particulièrement pénible. Ses gestes se faisaient plus hésitants, sa voix se brisait ; puis elle s'immobilisa, les yeux mi-clos et les lèvres tremblantes.

« Il y a un problème ? m'enquis-je en posant sur son épaule une main amicale, qu'elle s'empressa de repousser. Vous ne vous sentez pas bien, Marinka ? »

Elle mit un certain temps à me répondre, désignant du doigt un couple de pies qui voletait au-dessus des rares badauds.

« Ces oiseaux…, murmura mon guide. Ils ne devraient pas être là.

— Pourquoi ? Sans vouloir jouer les scientifiques pédants, je vous assure qu'il est tout à fait normal de trouver à Moscou des représentants de la sous-espèce *Pica pica fennorum*, celle-ci peuplant la Scandinavie et le nord-ouest de la Russie. À Barnaoul, on rencontre plutôt sa cousine d'Asie Centrale, *Pica pica bactriana*…

— Vous n'y êtes pas du tout ! Au Moyen-Âge, les pies ont été maudites par les autorités religieuses et officiellement bannies de la ville. Depuis, on prétend qu'elles portent malheur aux gens qui les croisent. Ces oiseaux me mettent mal à l'aise. »

Je n'ajoutai rien, quelque peu lassé de ces innombrables superstitions auxquelles Marinka paraissait accorder une grande importance. Allions-nous voir notre sympathique balade gâchée par d'inoffensifs volatiles ? Non, décrétai-je en repartant d'un pas décidé vers les tours aux couleurs tapageuses de la cathédrale Saint-Basile. Je tâchai aussitôt d'oublier les pies.

« Vous ne désirez pas vous arrêter devant Lobnoye Mesto ? » fit la voix de mon guide dans mon dos.

Mon regard se tourna en direction d'une plate-forme circulaire faite de blocs massifs de grès blanc, haute de trois ou quatre mètres, autour de laquelle défilait un groupe de touristes japonais armés d'appareils photo. Le monument ne payait pas de mine, dans l'ombre majestueuse de la cathédrale ; pourtant il présentait un intérêt historique certain. Lobnoye Mesto, la place du Crâne : j'avais lu quelque part qu'on y prononçait les oukases au temps des Romanov, mais aussi que, contrairement à la croyance populaire, aucune exécution publique n'y avait jamais eu lieu…

« Certainement, répondis-je. J'imagine que vous connaissez des milliers d'anecdotes à son sujet, n'est-ce pas ?

— Des milliers ? Non. Mais j'en ai au moins une, qui m'est revenue lorsque nous avons aperçu les pies… »

Alors le visage de mon interlocutrice s'illumina, ses yeux brillèrent d'une intensité nouvelle, tandis que son intonation se faisait plus grave, plus profonde. Par la magie de son récit, je fus, en même temps que Marinka, plongé dans l'un de ces passés lointains qu'elle savait faire revivre à merveille.

***

Le règne d'Ivan IV, dit le Terrible, approchait de son terme. Après trois décennies de tyrannie, trente années épouvantables au cours desquelles la valeur accordée à la vie humaine n'avait cessé de chuter au rythme des caprices du tsar, le peuple de Moscou avait appris la résignation. Riche ou pauvre, puissant ou anonyme, chacun

pouvait à tout moment être victime d'une décision arbitraire ; chacun pouvait voir son existence brisée aussi facilement qu'une brindille entre les mains du maître incontesté de la Sainte Russie. Tous les sujets du tsar gardaient en mémoire le massacre de Novgorod durant le sinistre hiver 1570, ou les spectaculaires assassinats de ses plus proches conseillers, événements tragiques qui n'avaient en rien apaisé sa soif de sang. Tapi derrière les murailles du Kremlin, souffrant d'une paranoïa qui confinait à la démence pure et simple, le Terrible tissait inlassablement sa toile de mort…

Sa dernière victime désignée se nommait Mikhaïl Vorotynski. Conquérant de Kazan, sauveur de Moscou grâce à sa brillante victoire sur le khan de Crimée, sa popularité faisait de l'héroïque prince un personnage encombrant aux yeux du souverain. Un méprisable chien a tout à perdre du voisinage d'un lion majestueux… Par conséquent, on ne tarda guère à accuser le prince de commerce avec les vedmy – « celles qui savent », autrement dit, les sorcières – manière commode de l'envoyer au supplice sans craindre les récriminations de ses partisans. Attaché sur une poutre entre deux brasiers ardents, le conquérant de Kazan rendit son dernier soupir sans avouer les crimes imaginaires qui lui étaient attribués. Ceci fait, le Terrible l'oublia. D'autres notables, soi-disant traîtres à la Sainte Russie, requéraient toute son attention.

Aussi le tsar ignora-t-il le destin que connurent les présumées complices de Mikhaïl Vorotynski…

Neuf femmes d'une grande sagesse, réputées pour leur maîtrise des arcanes de la sorcellerie, furent arrêtées dans les faubourgs les plus crasseux de Moscou en même temps qu'était exécuté le prince déchu. Dans l'attente du jugement, on les mit au cachot et on les y laissa moisir, des semaines durant, accablées par le froid, la faim et l'angoisse d'une mort inévitable. Elles ne seraient ni les premières ni les dernières victimes d'un règne devenu fou.

« L'exécuteur en chef affirme que vous serez brûlées demain, annonça un matin l'un de leurs gardiens. Demain, vous entendez ? Telle est la décision du très honorable

Konstantin Konstantinovitch, et c'est sans doute la meilleure solution pour tout le monde. Je n'en peux plus de vous voir dans les parages.

— Aurais-tu peur de nous, Iavilo Pavlovitch ? Craindrais-tu de pauvres femmes enchaînées… des malheureuses que tes acolytes et toi-même avez affamées et maltraitées plus longtemps que ce que nos faibles corps auraient dû supporter ? »

Le geôlier tourna les talons en marmonnant dans sa barbe. Il s'en fut en hâte, peu désireux de répondre à cette nouvelle provocation de la vieille Nounekheïa. Experte en herboristerie et en charmes, on reconnaissait ses talents jusqu'à la frontière polonaise, du moins le prétendait-elle. Elle était assurément la plus coriace des vedmy, celle qu'aucune torture ne parvenait à réduire au silence. À peine avait-elle réagi à la douloureuse agonie de ses deux compagnes de cellule ; elle n'avait pas davantage cillé devant le spectacle atroce de la plus jeune de ses consœurs battue puis violée par leurs gardiens. Par la force de sa conviction, elle donnait l'impression qu'elle s'en sortirait coûte que coûte. Si une seule des neuf devait finalement rester en vie, ce serait elle, la doyenne. Son aplomb en faisait rire certains. D'autres, peut-être plus enclins à croire aux mystères de la magie, en avaient des sueurs froides.

Personne n'avait encore pris la peine d'évacuer le cadavre de la dernière captive ayant succombé aux mauvais traitements ; la vieille Nounekheïa demeurait seule dans sa cellule – seule parmi les vivants. Dépouillée de ses vêtements, le crâne rasé de façon à l'empêcher de tirer un quelconque pouvoir de sa chevelure, elle n'en conservait pas moins sa dignité, refusant de se laisser aller aux instincts bestiaux qui s'emparaient parfois des prisonniers dans sa situation. Elle tentait tant bien que mal d'entretenir une hygiène convenable et mangeait proprement les rares restes abandonnés par ses geôliers. Ceux-ci évitaient d'ailleurs de s'attarder auprès d'une aussi singulière prisonnière, incapables de supporter le feu de son regard perçant. Ses yeux vairons, un bleu et un noir, étaient emplis de reproches silencieux.

De l'autre côté du mur se trouvaient trois de ses infortunées consœurs. La vieille Nounekheïa conversait avec elles grâce à une ouverture condamnée par d'épais barreaux.

« Petite mère, chuchota l'une des jeunes captives en s'approchant des barreaux malgré les fers qui lui meurtrissaient les articulations, petite mère, où en êtes-vous ? Parviendrez-vous à nous sauver ? »

Les vedmy avaient pris l'habitude d'utiliser un curieux mélange de dialectes du nord qu'elles étaient les seules à comprendre, ceci afin de maintenir leurs gardiens en dehors de leurs confidences. Parfois ils les bastonnaient en représailles ; parfois ils haussaient les épaules et les laissaient baragouiner ainsi. Après tout, les sept survivantes étaient jugées coupables de trahison et mourraient sous peu, pourquoi iraient-ils donc s'inquiéter de ce qu'elles se racontaient ?

« Si je parviendrai à vous sauver ? Ma belle Epistima, il ne faut surtout pas désespérer, nous sommes sur la bonne voie. Notre amie veille sur nous.

— Notre amie ? Mais qui est-elle ? Quels sont ses pouvoirs ?

— Tu le sauras bien assez tôt… »

Depuis que la vieille Nounekheïa avait mis en place son plan d'évasion, toutes s'interrogeaient au sujet de cette invisible alliée que nulle n'avait encore rencontrée. S'agissait-il d'un esprit malin ou de quelque autre créature surnaturelle ? La doyenne avait le don d'amadouer les puissances démoniaques, ce n'était un secret pour personne… Aussi pouvait-on légitimement se demander quelle abomination viendrait à leur secours. Pour l'heure, la vieille Nounekheïa se contentait de fixer la minuscule lucarne donnant sur l'extérieur. Tandis que les jours passaient, elle récupérait de temps à autre un objet apparu par miracle entre les barreaux.

« Oreille de renard, belladone, pétales de coquelicot, carapace de scarabée, écorce de hêtre, cendres de forge… Et bien entendu, la plume de pie… »

Un hurlement strident la fit s'interrompre dans son inventaire. Plus loin, au-delà des marches descendant en

à-pic vers les profondeurs de la prison, les hommes de main du tsar torturaient des opposants politiques, des criminels de droit commun voire, dans la plupart des cas, de parfaits innocents. Depuis le début du règne, la créativité des bourreaux s'était développée pour atteindre des sommets d'horreur. Tenaillés, empalés, noyés, écrasés sous une meule, rôtis à la broche, hachés en morceaux, arrosés d'eau bouillante puis d'eau glacée ou cousus dans une peau d'ours pour être livrés à des molosses affamés, les condamnés ne réchappaient jamais à la colère du maître incontesté de la Sainte Russie. Le Terrible tenait son pouvoir du Ciel et prétendait agir selon l'ineffable volonté divine, raison suffisante pour que ses sujets, très pieux dans leur grande majorité, acceptent ses accès de démence avec fatalisme.

Les vedmy, en revanche, avaient abjuré Dieu au profit du Diable. Elles n'avaient aucune obligation de se plier aux macabres excentricités du tsar.

« J'en ai terminé, souffla la vieille Nounekheïa à ses consœurs alors que l'on venait de leur confirmer l'imminence de leur exécution. Vous pouvez remercier notre protectrice. »

Un esprit malin, une abomination ? Non. Elles n'aperçurent qu'un oiseau au plumage blanc et noir qui voletait à proximité de la lucarne en jacassant. La pie, alliée naturelle des praticiens de la magie, représentait une formidable promesse de liberté. Par ses cris, par ses cercles frénétiques dans le ciel moscovite, elle invitait les condamnées à la rejoindre de l'autre côté des barreaux. Grâce aux ingrédients patiemment apportés par l'oiseau à la vieille Nounekheïa, ce beau rêve pourrait bientôt devenir réalité !

« Faites exactement ce que je vais vous demander, mes sœurs, et dès ce soir nous serons libres comme l'air. »

Iavilo Pavlovitch vint les chercher sur le coup de midi pour les emmener vers le lieu de leur supplice. Il fut surpris de constater à quel point toutes paraissaient sereines. Souhaitaient-elles vraiment mourir ? Peut-être considéraient-elles le trépas comme un soulagement, après le calvaire vécu en prison…

Enchaînées les unes aux autres, les sept vedmy traversèrent les rues de la ville sous les huées et les quolibets des passants. Leurs gardiens avaient fort à faire pour assurer leur sécurité ; plus d'une fois on avait massacré des détenus sur le chemin menant de la prison à la place de la Trinité, qui plus tard deviendrait la place Rouge. Il n'en fallait pas plus au tsar pour entrer dans une rage incontrôlable : ce n'était pas à la populace de rendre justice, mais à lui-même et à ceux qui se voyaient confier cette mission !

Dès que les vedmy parvinrent sur la place de la Trinité, s'ajouta au funeste cortège une nuée de religieux, popes coiffés de noir, starets aux pieds nus, brandissant de grandes croix d'or et de saintes icônes. Il était ainsi rappelé que le sacrifice à venir n'était pas dû qu'aux caprices du Terrible, mais que Dieu l'approuvait. Les mouvements de foule cessèrent soudain. Les hommes, les femmes et les enfants venus en nombre pour assister à l'exécution firent silence. Regroupés autour de la plateforme circulaire de Lobnoye Mesto, ils jetaient régulièrement un œil avide aux bûchers que l'on achevait de mettre en place. Dans l'ombre de la cathédrale de l'Intercession de la Vierge, future Saint-Basile, les sept condamnées verraient le terme d'une existence maudite, vouée au service du Diable.

Les insultes recommencèrent à fuser pendant que les bourreaux poussaient les vedmy sans ménagement vers les bûchers. Le très honorable Konstantin Konstantinovitch, l'exécuteur en chef, observait la scène avec la vigilance d'un marchand de soieries recevant une précieuse cargaison. À ses côtés se tenait Iavilo Pavlovitch. Le geôlier, digne et droit dans ses hautes bottes de cuir noir, sa torche fébrilement serrée dans la main gauche, était prêt à mettre le feu à la paille sèche. Son intense concentration fut brisée par le vol d'une pie qui tournoyait au-dessus de Lobnoye Mesto, insaisissable, agaçante. Le regard de l'homme croisa celui de la plus jeune des condamnées. Comme son aînée, elle avait été gratifiée par la nature d'une paire d'yeux vairons, un bleu et un noir. Avaient-elles toutes deux un lien de

parenté ? Le geôlier l'ignorait. Dans tous les cas, cette caractéristique n'altérait en rien une beauté à peine flétrie par les tourments récemment endurés. Iavilo Pavlovitch se surprit à lui sourire, l'air de dire à la jeune fille que tout cela serait bientôt terminé. Elle hocha la tête. Oui, ce serait bientôt terminé, enfin…

« Femmes, déclara l'exécuteur en chef d'une voix assez forte pour être entendu de tous, avant de confier à Dieu votre âme pécheresse, désirez-vous nous faire part de vos dernières volontés, en espérant que celles-ci n'aillent pas à l'encontre des lois sacrées édictées par notre tsar tout-puissant ? Parlez !

— En tant que doyenne, intervint la vieille Nounekheïa sur un ton de froide neutralité, je me permets d'exiger le droit d'embrasser une dernière fois chacune de mes consœurs, en signe de mon affection la plus profonde et la plus sincère, avant d'aller nous consumer dans les flammes de l'Enfer. »

Un murmure parcourut la foule. Les spectateurs trop éloignés ou durs d'oreille se firent répéter par leurs voisins cette réplique courageuse, jusqu'à ce que l'ensemble de la place de la Trinité bruisse de commentaires. Quel bel exemple de fidélité ! Quelle magnifique preuve d'amour et de solidarité ! Qui l'eût cru de la part d'une vile servante du Diable ? Ces démones avaient-elles un cœur, tout compte fait ?

« Laissez-la les embrasser ! cria une femme dans l'assistance. Ayez pitié ! »

« Ayez pitié ! reprirent les Moscovites en chœur. Ayez pitié ! Ayez pitié ! »

Iavilo Pavlovitch, la torche fatale à présent baissée vers le sol, interrogea du regard l'exécuteur en chef, qui acquiesça.

« Notre tsar tout-puissant est magnanime avec ses ennemis, dit-il sans paraître gêné par une contrevérité aussi monstrueuse. Par mon entremise, il accepte votre requête. Mais fais vite, femme. »

L'aînée des vedmy décocha à son gardien un clin d'œil narquois. Que manigançait-elle encore ? N'abandonnerait-elle jamais ses petits airs supérieurs, même au seuil de la

mort ? Ses lèvres arboraient une inhabituelle teinte verdâtre ; ce détail aurait pu mettre Iavilo Pavlovitch sur la voie et lui permettre de réagir à temps, si seulement il n'était resté pétrifié devant cet étrange tableau : la vieille Nounekheïa, à peine gênée par ses lourdes entraves, embrassant ses consœurs une à une, sur le front puis sur les lèvres, comme si elle cherchait à leur transmettre autre chose que les quelques mots accompagnant ces ultimes effusions…

Lorsque Iavilo Pavlovitch comprit, il était trop tard. Ses cris d'alerte furent aussitôt recouverts par une clameur semblable à une vague s'abattant contre une falaise. Constituée de centaines d'exclamations de surprise poussées simultanément par les Moscovites, cette clameur laissa ensuite place à un silence de plomb. Que peut-on dire alors que les haillons portés par sept sorcières tombent sous vos yeux, vidés au même instant de toute substance humaine ?

« Elles ont disparu ! s'écria l'exécuteur en chef, médusé devant une telle évidence. Les maudites ! Elles se sont évaporées… Envolées ! »

Les gardes disposés à proximité des bûchers eurent tous un mouvement de recul identique en voyant s'agiter le tas de vêtements sales. La foule se pressa davantage autour de Lobnoye Mesto, certains escaladant ses pierres blanches afin de mieux profiter du miracle qui s'y déroulait. Mais qui les croirait quand, dès le lendemain et pour le restant de leurs jours, ils raconteraient ce qu'ils avaient pourtant vu de leurs yeux ?

Qu'importe ! Ils seraient nombreux à affirmer que sept condamnées à mort échappèrent à l'implacable justice du tsar en se métamorphosant en oiseaux – sept pies qui, laissant loin derrière elles leurs chaînes, s'élevèrent lentement comme pour montrer à tous la voie de la liberté, avant de s'évanouir dans le ciel de la Sainte Russie pour ne jamais plus y reparaître.

***

« Voilà une légende racontée avec brio ! m'exclamai-je avec enthousiasme. Merci beaucoup, Marinka.

— Libre à vous de croire qu'il s'agit d'une légende, me rétorqua-t-elle du tac au tac, une invention destinée à effrayer les gamins et amuser les touristes, comme la cabane mobile de Baba Yaga ou les cloches de la cité engloutie de Kitej… Oui, c'est mieux ainsi. »

Tandis que mon guide, se détournant de Lobnoye Mesto et de la cathédrale Saint-Basile, s'éloignait en direction des quais de la Moskova, je me figeai, les bras ballants. Durant une poignée de secondes, une idée saugrenue me traversa l'esprit. Je parvins finalement à l'en extirper, non sans mal.

« Désolé, repris-je d'une voix plus forte, cette histoire de sorcières et de pies est, comment vous expliquer… Disons, trop surnaturelle pour que mon esprit rationnel la prenne au sérieux. Des femmes qui se changent en oiseaux, allons ! Pardonnez-moi, Marinka, vous m'êtes très sympathique, je ne voudrais pas vous vexer.

— Vous ne me vexez pas, fit-elle en ralentissant l'allure afin que je revienne à sa hauteur. Vous avez emménagé à Moscou pour étudier à l'Université d'État, vous êtes un scientifique… Vous ne croyez que ce qui est écrit dans les livres. Et en effet, dans vos livres on vous expliquera la chose suivante, formelle, irréfutable : contrairement à une idée fort répandue, Lobnoye Mesto n'a été le théâtre d'exécutions ni du temps d'Ivan le Terrible, ni par la suite. Ce simple fait suffit à ne pas accorder de crédit à mon récit, n'est-ce pas ?

— Enfin, c'était surtout que… »

Je me tus subitement. Une demi-douzaine de pies s'envola à tire-d'aile et passa au-dessus de nos têtes en jacassant, avant de disparaître de l'autre côté des dômes bariolés de la cathédrale. Un frisson me parcourut de haut en bas. Je restai un instant à trembloter sous mon épais blouson garni de fourrure.

« Marinka… »

Elle se retourna vers moi, les mains sur les hanches, le dos voûté, avec l'air las de la vieille dame qui en a déjà trop vu.

« Oui ? Qu'étiez-vous sur le point de me dire, monsieur le Sibérien ? Des femmes qui se changent en oiseaux…

Vous ne croyez pas aux sorcières, à la magie et au pouvoir des pies moscovites ? »

Ce n'est qu'à ce moment-là que je m'en rendis compte : une nature pour le moins facétieuse avait gratifié mon guide d'une paire d'yeux vairons, un bleu et un noir.

Quelques mots de l'auteur

Une fois n'est pas coutume, cette nouvelle n'a pas été sélectionnée par un éditeur suite à un appel à textes public : en 2014, j'ai été contacté par Chantal Robillard, qui préparait une anthologie sur Moscou pour le compte des éditions Rivière Blanche et avait eu vent de mon goût pour la Russie. Je lui ai proposé « Les pies de la place Rouge », écrite quelques années plus tôt et qui me semblait correspondre à ce qu'elle recherchait. Le travail éditorial effectué sous sa direction a été très profitable au texte : nous avons notamment fait en sorte d'évacuer le cliché initial du touriste français sifflotant du Gilbert Bécaud sur la place Rouge, pour le remplacer par un étudiant sibérien sans doute plus authentique.

Je n'ai pas inventé l'anecdote de ces sorcières persécutées par Ivan le Terrible et capables de se transformer en oiseaux pour échapper au supplice. Celle-ci est forcément issue de l'une ou l'autre de mes lectures en rapport avec la Russie, mais plus de dix ans après il m'est impossible de me souvenir de laquelle il s'agit… Peut-être était-ce dans la biographie d'Ivan le Terrible par Henri Troyat, grâce à laquelle j'ai fait connaissance avec ce personnage marquant de l'histoire russe ? À peu près au même moment, j'ai pris plaisir à lire *Les hommes du tsar* de Vladimir Volkoff (également auteur d'une biographie de saint Vladimir, laquelle m'a été précieuse dans l'élaboration de *Nadejda*), un roman qui rend bien compte de l'atmosphère du règne d'Ivan : terreur, démence, arrestations arbitraires, condamnation d'innombrables innocents à la peine capitale… comme un sinistre avant-goût de la période stalinienne. D'une manière ou d'une autre, ces lectures ont eu une influence sur la rédaction des « Pies de la place Rouge ».

Nadejda

Les hommes vinrent la chercher au chant du coq. Une fois passées les quelques secondes d'hébétude accompagnant un réveil aussi brutal, la jeune femme comprit ce qu'ils lui voulaient. Elle avait toujours su que cela se terminerait ainsi, mais priait chaque soir pour qu'un répit lui soit accordé. Depuis trois ans, sa demande était satisfaite… Jusqu'à ce jour qui verrait le paiement de sa dette. Les hommes la poussèrent sans ménagement au bas de l'escalier, la tirèrent par les cheveux et la traînèrent dans la boue du village. Malgré l'heure matinale, ils étaient déjà une poignée de curieux à être sortis pour assister au spectacle. Voir une femme indigne punie pour ses crimes était toujours aussi plaisant. Cela laissait entendre que la Sainte Russie était entre de bonnes mains.

Nadejda criait, se débattait, donnait coups de pied et coups de dent à ses agresseurs, mais à quoi bon ? Ils étaient bien trop forts, bien trop nombreux. Ils pouvaient faire d'elle ce qu'ils désiraient. Dans un éclair de lucidité, elle fut même surprise que ces brutes épaisses n'en aient pas profité pour abuser d'elle. Peut-être son statut de créature impure lui ôtait-il tout attrait. Un poing rageur lancé par le fils de Volodia le savetier – petit à petit, elle mettait un nom sur le visage de chacun de ses agresseurs – lui fit perdre connaissance. On la ranima en lui plongeant la tête dans une mare, à proximité de l'atelier

de Gorislav. Nadejda, en toussotant, crut alors savoir ce que les hommes envisageaient de lui faire subir. Le forgeron, évidemment : elle aurait dû y songer plus tôt.

On la projeta contre la porte qui s'ouvrit dans un fracas de tonnerre. Nadejda se retrouva au sol, prostrée, incapable de bouger. Pour la première fois depuis que sa chambre avait été investie, la peur la faisait trembler de tous ses membres. Cela n'échappa pas au forgeron. Il lui dit de sa voix rauque et puissante :

« Relève-toi. Tu vas me donner beaucoup de travail et je n'ai pas de temps à perdre. »

La jeune femme, qui refusait de plonger son regard noir dans celui de Gorislav, observa son environnement. Le foyer était rougeoyant et une lame y reposait en attendant qu'on lui donne la vie. Au fond de l'atelier, un râtelier exposait les œuvres les plus récentes du forgeron, épées et dagues principalement. S'y ajoutaient quelques pièces d'armure destinées aux bogatyrs, les chevaliers errants qui écumaient la région en quête de gloire ou de richesse. Dans cet univers masculin où régnaient le feu et le métal, Nadejda était mal à l'aise. Cette sensation fut accrue lorsque son attention se perdit dans un recoin sombre où traînaient, pêle-mêle, cisailles, chaînes et instruments de marquage au fer.

« Allez, viens là, reprit la voix maintenant plus douce du forgeron. Je ne veux pas te mentir en te disant que tu n'auras pas mal, mais de toute façon il faudra que tu y passes. Je ne suis pas méchant, je fais juste ce qu'on me demande de faire. »

Nadejda remarqua que les hommes qui l'avaient traînée de sa maison à la forge avaient déguerpi. Seuls restaient le forgeron, son jeune apprenti et un vieillard dont elle mit quelques secondes à retrouver l'identité. Quand elle y parvint enfin, elle ne put retenir un profond soupir de résignation. Tout ce qu'elle avait imaginé jusque-là n'était rien en comparaison de ce qui l'attendait : Tchernoug, le Sage Noir !

« Écoute-nous attentivement, déclara celui-ci, n'essaie pas de te rebeller et tout se passera très bien. Rassure-toi :

nous n'allons rien faire d'autre que jouer avec ton âme… »

Sur ces mots, le vieil enchanteur partit dans un ricanement sinistre qui fit frissonner les trois autres personnes présentes. Puis le forgeron s'approcha de la jeune femme apeurée en brandissant une paire de pinces chauffées à blanc et un morceau de métal en fusion. C'en était trop pour elle ; Nadejda s'évanouit.

***

Je préfère ne pas me rappeler comment j'ai atterri sur un marché de la Grande Novgorod ; une sordide histoire de pillage, sans doute, ce qui m'a amenée à être capturée, ballottée de ville en ville, passant de main en main avant d'être vendue à ce négociant itinérant. J'ignore quel prix tous ces gens ont pu tirer de moi. Ce que je sais, en revanche, c'est que le mercenaire a mis sur la table une pleine poignée de grivnas d'argent pour m'acquérir. Valais-je réellement une telle dépense ? Aucune importance. Tout motif de fierté est bon à prendre.

« Elle est très belle. »

Tels furent les premiers mots que j'entendis de lui. Je dois avouer que c'était également le premier compliment que l'on m'adressait depuis ma condamnation. Étais-je sur la voie de la rédemption ?

« Elle vient de la principauté de Tver, précisa le vendeur. Elle n'est pas seulement belle, mais te rendra bien des services. Elle s'appelle Nadejda.

— Nadejda : l'Espérance ! Voilà un nom de bon augure. Dis-moi quel est ton prix, l'ami, et je la prends sans discussion. »

C'est ainsi que je changeai de mains, une fois de plus. Cependant, je pressentais que cette association serait de celles qui durent. Je ne me trompai pas.

Les semaines qui suivirent me permirent de faire connaissance avec mon nouveau propriétaire… Quoique ce terme me dérangeait quelque peu, tant nos liens dépassèrent rapidement le cadre auquel j'étais habituée. Il

n'avait pas fait mon acquisition pour réaliser une plus-value sur ma revente : il comptait bien me garder car j'avais été pour lui un véritable coup de cœur. Il me l'avoua peu de temps après notre rencontre, à croire que la pudeur dont il était coutumier ne pesait pas lourd face à moi.

Niejdan était un homme fondamentalement bon. Certes, en tant que mercenaire il n'était pas du genre à s'embarrasser de scrupules, mais jamais il n'aurait commis le mal par plaisir. Il était entré dans l'armée régulière dès son plus jeune âge, abandonnant une famille misé-reuse qui ne voulait plus s'encombrer d'une bouche supplémentaire à nourrir. Il y apprit le métier des armes, le maniement de l'épée et de l'arc. Il y apprit le sens de l'honneur et du devoir. Il y apprit la mort, le deuil, la destruction.

« Mes faits d'armes ont attiré sur moi l'attention du prince Vassili, me raconta-t-il un soir où j'avais pris place sur ses genoux. Il n'a pas mis longtemps à m'intégrer à sa droujina, autrement dit sa garde rapprochée qui, elle-même, n'a pas tardé à se désagréger lorsque le palais a été détruit par l'armée du khan des Tatars. J'ai alors choisi de courir les routes et de vendre mon épée au plus offrant… Quand je parle de vendre mon épée, il s'agit de vendre mes talents de combattant, pas de me séparer d'une de mes armes. J'ai toujours entretenu un rapport très particulier avec elles, vois-tu. C'est un sentiment commun à de nombreux soldats : à force de confier notre vie à notre épée, à notre hallebarde ou à notre masse, on finit par faire bien plus que s'y attacher. On peut dire que notre arme remplace la femme que l'on aurait eue si l'on avait mené une existence sédentaire, la femme que l'on aurait épousée si l'on était devenu paysan, fourreur ou potier. »

Sa main me parcourut avec une affection non dissimulée. Oui, Niejdan était un homme fondamentalement bon. Il s'occuperait bien de moi.

« Tu dois me prendre pour un dément, rit-il. Si tu pouvais parler, tu te moquerais bien de moi ! »

En effet, je ne pouvais pas parler. Il m'était donc impossible de lui dire à quel point je le comprenais.

Mieux, j'admirais la noblesse de son attitude. Il aurait pu me considérer comme une simple servante, une utilité, à l'instar de ces chevaux qu'il se procurait pour se rendre la vie plus facile avant de s'en débarrasser au premier maquignon venu, une fois leur mission accomplie ; il aurait pu se contenter de me laisser l'accompagner dans ses aventures sans m'accorder la moindre estime. Ç'aurait été mal le connaître. Il était de ces gens capables de porter un amour sincère à ceux qui pensaient ne pas le mériter. Voilà qui me changeait de ce passé récent au cours duquel je me retrouvais à exécuter les plus basses besognes de telle ou telle crapule ! Car si je continuais de sentir le goût métallique du sang, il coulait dorénavant pour celui qui avait lavé mon honneur. Niejdan n'était pas un homme parfait, mais il était pour moi l'homme idéal.

En ces temps de paix relative, un mercenaire de sa trempe n'avait d'autre moyen de survie qu'aller de village en village pour proposer son aide, qui pour nettoyer la région d'une meute de bêtes sauvages un peu trop entreprenantes, qui pour servir d'épouvantail lors de tournois locaux. Si la renommée de Niejdan allait en grandissant, je constatai que le nom de Nadejda y était systématiquement attaché. Nous formions un duo indissociable.

C'est au cours d'une expédition destinée à supprimer un certain Tougarine, le Fils du Serpent, que nous fîmes la connaissance d'Aliocha. Notre rôle se réduisait à couvrir le bogatyr – un héros à la réputation flatteuse, semblait-il – tandis qu'il lutterait vaillamment contre la créature maléfique qui ravageait les environs. Cette aventure assez anecdotique n'est restée gravée dans ma mémoire qu'à cause des regards appuyés qu'Aliocha me lança durant ces quelques jours passés ensemble…

« Quand je me suis retrouvé seul avec lui, m'expliqua Niejdan peu de temps après les événements, il a insisté pour t'arracher à moi. Il était prêt à mettre le double du prix auquel je t'avais acquis, voire à t'échanger contre son sabre d'or, un artefact magique d'une valeur inestimable ! Selon ses dires, ce n'est pas seulement ta beauté qui l'intéressait, mais ce que tu es au plus profond de toi.

Il prétendait être capable de voir par-delà les apparences… Comme si je n'en étais pas capable moi-même ! »

Si j'avais su m'exprimer avec des mots, j'aurais aimé rassurer Niejdan à ce sujet. Toutefois, je m'interrogeai : et si le bogatyr avait raison ? Et s'il avait réellement compris qui j'étais, bien plus que l'homme avec qui je partageais tant de moments complices ? Lorsqu'il nous quitta, le mystérieux Aliocha emporta avec lui ses secrets… Ainsi que ses regrets de n'avoir pu mettre la main sur moi afin, qui sait, de me libérer de mes tourments. J'en ressortis malgré tout avec une satisfaction : Niejdan ne me céderait jamais à aucun homme, même pour tous les trésors du monde.

« J'espère ne pas te vexer en te disant cela, me révéla-t-il un jour dans un relais éloigné de toute civilisation, mais tu me rappelles un peu Katerina, ma précédente compagne. J'ai passé sept ans avec elle, sept années d'une relation quasi fusionnelle, au point qu'elle était devenue comme le prolongement de moi-même. Hélas ! Je l'ai perdue dans une embuscade tendue par des maraudeurs, près de Pereslavl. Je me suis battu avec rage mais je n'ai rien pu faire pour la sauver. J'ai dû partir sans elle, à mon plus grand désespoir. Cela te paraîtra peut-être ridicule, et pourtant, je confesse sans honte que j'en ai pleuré. »

Non, cela ne me paraissait pas ridicule. J'aurais tant voulu lui dire que son attachement à mon égard était partagé…

« J'aimerais revivre la même chose avec toi, Nadejda. »

En prononçant ces mots, il sous-entendait que notre destin serait de voir nos chemins se séparer lors d'un combat. Comment notre histoire aurait-elle pu tourner autrement ?

Lorsque Niejdan fut embauché par le prince de Riazan pour défendre la province d'une invasion tatare, je sus qu'une page était sur le point de se tourner.

***

Les deux armées se faisaient face, immobiles.

Les cavaliers tatars étaient disséminés en divers points stratégiques de la plaine qu'ils convoitaient, tandis que les soldats de Riazan se tenaient en rangs serrés, comme recroquevillés par la peur. Depuis leurs premières incursions en terre russe, la cruauté des peuples des steppes était connue de tous ; les étendards noirs et les têtes coupées brandies par les envahisseurs étaient une promesse qu'ils comptaient bien tenir. On prétendait également que les Tatars excellaient dans la maîtrise de la nécromancie, récupérant les corps de leurs adversaires tombés au combat pour les remettre sur pied et les asservir. Voilà qui donnait une explication, certes peu rationnelle mais fort probable, à la croissance affolante de leurs effectifs.

En première ligne, la main fermement posée sur la poignée de son épée, Niejdan attendait le début de la grande boucherie. À ses côtés, un héraut faisait trembler l'oriflamme qu'il portait à bout de bras. On l'avait payé pour mourir à défendre un drapeau… Était-ce pire que mourir pour défendre une cité dans laquelle on n'avait jamais mis les pieds ? Niejdan adressa une prière à saint Georges et embrassa sa lame. Son existence ne dépendait plus de lui, mais d'elle.

Les tambours de guerre tatars vibrèrent. Un cor retentit dans la plaine. Les armées s'entrechoquèrent. Le sang ruissela, les râles d'agonie résonnèrent sur le champ de bataille. Niejdan luttait avec la férocité d'un lion. Malgré le tumulte du combat, il parvenait à conserver Nadejda avec lui. Leur union était fatale à de nombreux Tatars ; tous deux ouvraient des brèches au sein des troupes ennemies, laissant derrière eux un monceau de cadavres démembrés.

Le soleil finit par décliner. Cela faisait plusieurs heures que le mercenaire et son inséparable compagne semaient la mort sur un champ de bataille qui prenait de plus en plus les airs d'un charnier. Si les pertes dans le camp ennemi étaient importantes, leur nombre continuait de surpasser celui des défenseurs de Riazan.

C'est alors que Niejdan fut victime d'un coup de lance trop bien placé pour être esquivé. Épuisé par la quantité

d'efforts déjà consentis, il tomba, entraînant Nadejda dans sa chute. Deux cavaliers tatars éperonnèrent leur monture pour se précipiter sur le mercenaire. Une lame vint à la rencontre de sa jugulaire. Tout fut terminé.

Les guerriers qui avaient mis fin à l'existence de Niejdan fixèrent Nadejda de leurs petits yeux de fouine. Elle gisait au sol, maculée de boue et de sang, non loin du corps sans vie de celui qui avait été son maître et qui l'avait aimée. Des mains avides la saisirent sans douceur et l'entraînèrent hors d'un champ de bataille où les hommes des steppes avaient pris le pas sur les Russes.

***

Je me souviens parfaitement comment j'ai de nouveau atterri sur le marché de la Grande Novgorod. Les deux Tatars qui m'avaient récupérée à la mort de Niejdan se sont chamaillés pour savoir qui deviendrait mon légitime propriétaire, le vainqueur m'a emporté dans sa tente, il m'y a cachée à la vue des autres et m'a entraînée de combat en combat. Il perdit la vie lors du siège de Kiev. J'y fus cédée à bas prix à un marchand de la Grande Novgorod, avec lequel je traversai, bien au chaud au fond de sa carriole, les principautés déjà parcourues en compagnie de Niejdan.

« Elle est très belle. »

C'était le premier compliment que l'on m'adressait depuis la mort du mercenaire qui m'avait tant chérie. Celui qui prononça ces mots, comme Niejdan quelques années plus tôt, finit par m'acquérir contre une poignée de grivnas d'argent. Étais-je sur le point de revivre la même histoire ?

« Nadejda : l'Espérance ! s'exclama Aliocha, le vainqueur de Tougarine. J'ai toujours eu bon espoir de te retrouver. À présent que tu es mienne, je vais enfin pouvoir t'offrir la rédemption à laquelle tu aspires. »

***

Gorislav salua le bogatyr à son entrée dans la forge. Ils avaient déjà convenu du sort de l'épée. Ce serait l'affaire d'une matinée. Le forgeron n'était pas contrariant : il était de ces artisans appliqués qui effectuent sans broncher le travail pour lequel on les paye, d'autant plus quand le commanditaire est un homme de pouvoir. Le Sage Noir lui avait demandé de faire, il avait fait ; Aliocha Popovitch lui demandait de défaire, il déferait.

« C'est tout de même dommage, marmonna le forgeron en empoignant son marteau. Briser une lame aussi parfaite… »

Le chevalier le fit taire d'un simple regard. Gorislav baissa la tête, penaud, avant de s'atteler à la tâche.

Le feu gronda dans le foyer. Une fumée noirâtre envahit l'atelier. Des étincelles jaillirent. Le bruit caractéristique du métal que l'on façonne recouvrit le souffle lourd du forgeron. Le bogatyr s'approcha lentement de lui et lança un œil par-dessus son épaule. Les lettres d'argent gravées sur la garde de l'épée étaient en train de disparaître. Il sourit. Bientôt, elle serait enfin libre.

« Ne sois pas étonné par ce que nous allons voir, déclara Aliocha d'un ton égal. L'infortunée que tu as autrefois enfermée dans cette lame va reprendre sa liberté. Sache qu'elle aura bien vécu, en fin de compte. »

Le nuage de vapeur échappé du métal en fusion prit soudain la forme d'une jeune femme, entièrement nue, aux formes gracieuses à peine dissimulées par des cheveux cuivrés tombant le long de son corps. Son visage juvénile exprimait l'apaisement.

« Elle est très belle », dit le forgeron.

Telles furent les dernières paroles qu'entendit Nadejda. Alors que l'épée finissait de se déformer sous l'action simultanée de la chaleur et du marteau, l'âme de la jeune femme s'éleva en perdant peu à peu de son éclat.

Elle accorda au bogatyr et au forgeron un regard de profonde reconnaissance puis, remplie d'espoir, rejoignit le Paradis où l'attendait Niejdan.

Quelques mots de l'auteur

« Nadejda » n'était au départ qu'une nouvelle parmi tant d'autres, née durant une période d'écriture assez prolifique – on notera d'ailleurs que la moitié des nouvelles au sommaire de ce recueil ont été écrites, au moins dans leur première version, au cours des années 2006 et 2007. Elle était destinée à une anthologie sur le thème des Épées, projet lancé par une éphémère maison d'édition qui n'a d'ailleurs jamais pris la peine de répondre à mon envoi. Je lui dois pourtant beaucoup ! Car un an et demi plus tard, j'ai commencé à repenser à cette nouvelle et à entrevoir le potentiel de l'histoire qui y était ébauchée ; il ne m'a pas fallu longtemps pour entamer la rédaction d'un roman intitulé *Nadejda*… si bien que je n'ai plus cherché à publier la nouvelle. En la relisant aujourd'hui, j'ai bien conscience de ses défauts, de ses manques, qui n'ont jamais eu vocation à être corrigés ou complétés puisque, d'une manière ou d'une autre, ils l'ont été dans le roman. Cette nouvelle doit être considérée comme une sorte de brouillon de ce qui est désormais la « vraie Nadejda », celle qui a été publiée en 2017. Les lecteurs du roman pourront s'amuser à comparer les deux histoires, à détecter ce qui a été repris tel quel et ce qui n'a plus rien à voir !

L'exemple de « Nadejda » contribue à répondre à l'éternelle question : « Comment vient l'idée d'un roman ? » Parfois le format long s'impose d'emblée. En d'autres cas, comme celui-ci, il s'agit tout simplement d'une nouvelle qui, un peu à l'étroit dans son format court, ne demande qu'à s'épanouir sur plusieurs centaines de pages…

Du sang sur des mains de givre

Le vieil homme s'effondra dans un cri où se mêlaient souffrance et stupéfaction. Son agresseur avait frappé avec une incroyable détermination, une fois, deux fois, trois fois, aussi fort que le permettaient ses petits bras fragiles. Jamais la jeune fille n'aurait imaginé prendre le dessus sur le monstre qui la tourmentait ; jamais elle n'aurait imaginé envoyer au tapis celui qui se disait son grand-père. En jetant un œil au lourd morceau de bois qu'elle agrippait avec fermeté, puis à la silhouette pitoyable étendue sur le plancher, elle comprit qu'elle avait accompli ce que son cœur lui ordonnait. Elle s'était enfin vengée des outrages subis. Elle avait enfin… Non, elle n'en avait pas encore terminé…

À moitié assommé, le vieillard était incapable de réagir. La jeune fille s'approcha à pas de loup, l'air peu assuré. Elle le dominait de toute sa hauteur pour la première fois de son existence. D'un coup de pied dont la violence la surprit elle-même, elle le força à se redresser.

« Avant qu'on se dise adieu, aurais-tu une dernière volonté, Ded Moroz ? »

Le Père Gel lança un regard empli de haine à celle qu'il avait élevée comme sa propre fille. Une quinte de toux lui fit cracher un flot de sang, qui éclaboussa son manteau

brodé et ses bottes de feutre. Il soupira bruyamment. Sa mort n'était plus qu'une question de minutes, il le savait, pourtant il trouva encore le moyen de sourire.

« Je ne me fais pas de souci, murmura-t-il. Les gamins m'aiment. Ils viendront te faire expier ton crime. Tu me suivras dans la tombe, ma petite Snegourotchka. »

***

Une fine couche de neige recouvrait chaque lopin de terre, chaque arbre, chaque maison de la région de Veliki Oustioug. Décembre était là et, avec lui, les plus jeunes commençaient à rêver de la douce nuit de Noël. Ici, dans le nord de la Russie, la vie était aussi âpre que le climat ; pour la plupart des habitants, les festivités du Nouvel An constituaient l'une des trop rares occasions de se réjouir en oubliant, le temps d'un repas en famille ou d'un après-midi passé à décorer l'isba, les menues contrariétés du quotidien.

De nombreux enfants avaient pris la plume en prévision du grand jour. Tous affirmaient, de manière plus ou moins sincère, qu'ils avaient été très sages durant l'année écoulée et qu'ils méritaient de recevoir les cadeaux énumérés au bas de leur lettre. Après avoir amoureusement cacheté l'enveloppe, ils l'enverraient à Ded Moroz en espérant que le facteur saurait retrouver sa fameuse maison de glace, perdue au fin fond de la forêt, sur les berges de la rivière Soukhona. Certains casse-cou prétendaient y avoir déjà mis les pieds et, mieux, s'y être fait offrir un chocolat chaud par le Père Gel en personne. Leurs parents ne les prenaient guère au sérieux. Ded Moroz n'existait pas, ce n'était qu'une légende, tout comme l'était sa petite-fille Snegourotchka…

Oui, Snegourotchka était une légende. Puisqu'elle n'était pas réelle, elle n'avait aucune raison de se lamenter sur son sort, et puisque sa vie n'était qu'une illusion édifiée sur la magie de Noël, quelle valeur y accorder ?

La Fille de Neige se demandait si tous les grands-pères avaient des mots aussi cruels envers leurs petits-enfants.

Au début, elle avait cru que c'était là une manière de l'endurcir, de faire d'elle une adulte prête à affronter la brutalité du monde. Plus elle y songeait et plus cette hypothèse lui paraissait dénuée de sens. Le monde ? Pour elle, il se réduisait à la forêt, voire aux champs qui la bordaient, exceptionnellement à la ville, quand Noël approchait et qu'il fallait se mettre au travail. Adulte ? Elle ne le serait jamais, c'était une certitude. Jeune fille elle était née, jeune fille elle resterait. Depuis qu'on lui avait appris qu'elle n'était pas issue de l'union d'un homme et d'une femme, mais de la neige et de la glace, elle savait qu'elle ne grandirait ni ne vieillirait comme les jeunes gens qu'elle fréquentait – comme Lel, surtout, le doux Lel qui l'aidait à ne pas sombrer dans le désespoir.

« Grand-père ne m'aime pas, avait fini par conclure Snegourotchka. Il ne souhaite rien d'autre que mon malheur. »

Alors elle découvrit la haine. Ce sentiment ne cessa de dévorer son cœur et, peu à peu, prit la place de l'amour qu'elle avait d'abord ressenti pour Ded Moroz, puis pour le gentil berger Lel. Un jour, elle ferait payer à son grand-père le prix de sa méchanceté ! Elle le tuerait, et elle s'enfuirait, elle quitterait à tout jamais les berges inhospitalières de la rivière Soukhona pour une autre région, un autre pays, où brillerait un soleil aussi éclatant que les boucles blondes de son bien-aimé…

Le claquement d'une porte refermée sans délicatesse la tira soudain de ses rêveries. Dans un réflexe enfantin, elle cacha son visage de porcelaine entre ses bras repliés et retint son souffle, comme si pareille attitude pouvait la rendre invisible. Elle entendit des bruits de verre cassé, et d'autres qui évoquaient plutôt un objet volumineux traîné au sol. Des grognements bestiaux la firent sursauter. Le nouveau venu se déplaçait avec difficulté, sa démarche était lourde. Sa respiration saccadée, laborieuse, était celle d'un vieillard fatigué. Il ne s'agissait ni d'un vagabond ni d'un cambrioleur, la jeune fille le savait, mais cela ne la rassurait guère, bien au contraire. Un inconnu aurait pu la prendre en pitié et la libérer sans lui faire de mal… Qu'en serait-il de son grand-père ? Dans quel état d'esprit et

dans quel état physique rentrait-il à la maison ? Serait-il aussi coléreux que la veille ? La forte odeur d'alcool qui agressa ses narines délicates lui donna, hélas ! un premier indice.

« Snegourotchka ! tonna le Père Gel. Où es-tu, maudite sorcière ? Ne joue pas avec moi ! Si tu as encore pris la poudre d'escampette, je te jure sur ce que j'ai de plus cher que je t'arracherai le…

— Je suis là, grand-père. Près du poêle, comme quand tu es parti ce matin. »

Les lèvres violacées du vieil homme s'étirèrent dans une parodie de sourire, creusant son visage de rides particulièrement inesthétiques. En plus d'afficher une mine cadavérique, il était d'une saleté qui aurait fait fuir jusqu'au dernier garnement des faubourgs. Sa longue barbe blanche était souillée par des restes nauséabonds de boisson et de nourriture, sa chapka d'hermine et de zibeline semblait cousue de peaux de lapin récupérées à la décharge publique, sa robe bleue brodée de motifs argentés était déchirée et ses gants rouges aux extrémités trouées laissaient s'échapper de gros doigts noircis de crasse. En outre, sa voix vacillante était celle d'un homme abusé par le démon de la vodka, ce terrible fléau qui causait tant de ravages parmi les familles de la région.

« C'est bien, ma poupée, tu m'as obéi. Tu n'as pas bougé.

— J'ai les mains liées et ma cheville est attachée au tuyau du poêle. Même si je l'avais voulu, je n'aurais pu quitter la pièce.

— Mais tu n'as jamais eu l'intention de t'enfuir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. J'ai retenu la leçon de la dernière fois. Je n'ai plus envie de me rebeller contre ton autorité. Je suis une petite écervelée, tu es un ancien, tu as forcément raison. »

La jeune fille décocha à son grand-père un regard plein d'innocence qui, même s'il ne broncha pas, le déstabilisa quelque peu. L'espace d'un instant, il dut lutter contre lui-même pour ne pas la prendre dans ses bras en lui disant à

quel point il regrettait son comportement avec elle, à quel point il s'en voulait pour ce qu'il était. En tant que Ded Moroz, il rencontrait des enfants heureux, débordant de gratitude, dont les yeux pétillaient à la seule apparition de sa silhouette replète descendant de sa troïka ; pourquoi était-il incapable de reproduire ce schéma avec sa petite-fille ? Ne l'aimait-il pas assez ou, au contraire, l'aimait-il trop ? L'idée de la perdre lui était insupportable. En la voyant enchaînée au poêle éternellement éteint, sans possibilité de quitter l'isba de glace, il convint qu'il avait pris la bonne décision, bien qu'il lui en coûtât.

« Ravi d'entendre que tu comptes rester avec moi, dit-il après l'avoir détachée. J'avais peur que tu m'abandonnes pour ce crétin de Lel… Encore un qui n'aura droit qu'à une orange pourrie pour les fêtes !

— Moi, abandonner mon cher grand-père ? fit Snegourotchka d'un air faussement outré. Tu n'y penses pas ! Et tout cela pour un être humain ! J'ai bien compris que je n'étais pas comme eux, que j'étais faite de neige et non de chair. Tu me l'as assez répété.

— Comment vont tes poignets ? s'enquit Ded Moroz. Je crois que la lanière t'a échauffé la peau.

— Non, il n'y a aucun problème. Je n'ai pas mal.

— Parfait. Je m'en vais couper du bois. Pendant ce temps tu prépareras le dîner. J'ai passé la journée en ville, à enregistrer les commandes, et j'ai à peine eu le temps de déjeuner. Je meurs de faim. »

La jeune ingénue savait reconnaître le mensonge : il n'avait pas travaillé, il s'était saoulé et avait fait bombance, comme souvent ces derniers temps. Pourtant elle acquiesça, feignant de le croire. Le vieil homme, satisfait, put vaquer à ses occupations sans s'encombrer d'inquiétudes. Il pensait trouver à son retour un repas copieux et une petite-fille obéissante. Il avait tort.

***

« Tu me suivras dans la tombe, ma petite Snegourotchka. »

Une nouvelle quinte de toux, encore plus violente que la précédente, saisit le Père Gel. Après avoir teint en rouge la fourrure de son manteau, son sang maculait maintenant le sol de sa maison de glace.

« Tu n'es rien qu'une ingrate, dit-il dans un souffle. Si je t'ai traitée de la sorte, c'était pour ton bien, uniquement pour ton bien, afin que tu ne t'égares pas, que tu évites de commettre les erreurs des gens de ton âge…

— Mon âge ? Et quel est-il ? D'accord, j'ai l'apparence d'une adolescente, et ensuite ? Je ne suis pas humaine.

— Arrête un peu, veux-tu. Tu m'as bien compris. Tu es amoureuse, ton cœur bat plus fort en présence de ton satané berger, non ? C'est donc que par certains côtés tu es comme eux. »

Snegourotchka se détourna de son grand-père agonisant afin d'observer son reflet dans une glace. Oui, elle était belle, autant que pouvait l'être la plus fraîche des jeunes filles. Même si sa robe et sa pèlerine blanches avaient perdu de leur éclat, cela n'enlevait rien à sa grâce. Ses longues tresses blondes tombant sur ses épaules, ses grands yeux d'un bleu étincelant, ses joues pleines et délicatement rosées suffisaient à la rendre attrayante pour n'importe quel garçon, elle en avait conscience. Cependant, elle ignorait comment ceux qui lui tournaient autour, et en particulier son bien-aimé, réagiraient en voyant ce que dissimulaient ses épais vêtements d'hiver. Reculeraient-ils devant son corps aussi blanc qu'un paysage hivernal ? Oseraient-ils toucher son cou, ses bras, sa poitrine, plus froids qu'un glaçon ? Et qui irait déposer un baiser sur des lèvres gelées ? Qui aurait envie de la caresse de doigts semblables à des cristaux de givre ?

« Vas-y, grommela le Père Gel, achève-moi. J'imagine que c'est le genre d'idée qui t'a été soufflée par tes fréquentations. T'autoriser à sortir était une erreur, les adolescents sont si influençables… »

La jeune fille fit volte-face. Un sourire mauvais assombrissait son joli minois.

« Mes fréquentations ! Tu ne te remettras donc jamais en cause ? À aucun moment tu n'as songé que si je te

haïssais, cela pouvait être ta faute plus que la mienne ? T'estimes-tu irréprochable, Ded Moroz ?

— Les enfants m'aiment. Tous les enfants, sans exception. Tu cherches à me faire passer pour un être abject mais, si c'était vraiment le cas, serais-je attendu avec impatience aux quatre coins de la Russie ? Mon nom serait-il synonyme de joie et de fête ? Je suis le Père Gel, l'esprit de Noël ! Quant à toi, tu n'es que ma petite-fille. Et encore, tu as cette chance car j'ai eu la faiblesse de t'adopter, de t'élever comme si tu étais de mon sang. Mon sang… »

Épuisé par cette ultime tirade, le vieil homme roula sur lui-même jusqu'à baigner dans une mare écarlate qui ne cessait de s'étendre. Ses membres se figèrent. Ses paupières ne trouvèrent même plus la force de s'entrouvrir. Émettre des sons autres que d'affreux borborygmes lui était de plus en plus difficile. Dans une énième quinte de toux, il vomit l'alcool ingurgité au cours de la journée passée. Tous ses organes lui faisaient atrocement mal. Ne lui restait qu'à attendre la libération.

« Sais-tu ce qui me chagrine ? dit Snegourotchka en resserrant sa poigne sur la bûche fatale. J'aurais voulu que tu souffres autant que j'ai souffert. J'aurais voulu que tu pleures, que tu trépignes, que tu jures, que tu te désespères, et que tu aies le temps de voir la haine te dévorer, lentement mais sûrement, au point de te pousser au crime. J'ai peur que ton trépas ne soit trop doux comparé à ce que tu méritais.

— Alors fais durer le plaisir, ma poupée. Pour une fois tu es en position de force. Profites-en.

— Non, grand-père. Je refuse.

— Que refuses-tu ? De m'en faire baver jusqu'à ce que j'en crève ? Sois forte ! Acharne-toi sur ton bourreau ! C'est ce que je ferais à ta place.

— Je n'en aurais pas le courage. Tourmenter les autres ne m'amuse pas.

— Moi non plus… »

Durant quelques très courtes secondes, Snegourotchka revit, pêle-mêle, les épreuves endurées ces dernières années ; elle ressentit de nouveau les douleurs, les

humiliations, les privations, dans une explosion d'émotions qui manqua la faire défaillir. Une larme perla à ses yeux, puis tomba au sol après s'être changée en glace. L'atmosphère habituellement froide de l'isba de Ded Moroz était à présent aussi glaciale que la mort.

« Les gamins m'aiment. Ils viendront te faire expier ton crime. Tu me suivras dans la tombe, ma petite Snegourotchka. » Ces paroles résonnaient comme une évidence dans la tête de la jeune fille. Elle savait ce à quoi elle s'exposait mais il n'était plus possible de faire machine arrière. Son attention s'égara en direction des fenêtres de l'isba, d'où elle pouvait contempler la rivière s'écoulant, placide, de l'orée de la forêt aux fermes les plus proches. Elle songea aux enfants pour qui Ded Moroz était le grand-père idéal, un vieil homme bienveillant toujours disposé à apporter le bonheur aux gens. Elle haussa les épaules. Ce Ded Moroz-là n'était qu'une légende, il n'existait pas. Il n'existait plus. Sans accorder un dernier regard à sa victime, elle laissa s'abattre le lourd morceau de bois.

« Adieu, grand-père. »

Le vieil homme expira sans un cri. Son corps se figea pour l'éternité.

Au même instant, Snegourotchka entendit s'ouvrir la porte de la maison de glace. Elle ne prit pas la peine de jeter un œil vers l'entrée. L'identité des intrus ne faisait aucun doute, pas plus que la raison de leur venue. Elle lâcha son arme. Son visage conservait une certaine candeur malgré un crime qu'elle ne pouvait nier : elle avait du sang sur ses mains de givre.

***

Solidement attachée au tronc d'un vieux frêne, la Fille de Neige attendait la mort avec dignité.

Lorsqu'une vague d'enfants en colère avait déferlé chez Ded Moroz, elle n'avait pas esquissé le moindre geste de protestation ; de même, quand ils s'étaient saisis d'elle, l'avaient menacée, injuriée, rouée de coups, elle s'était contentée de se projeter par la pensée dans des

mondes moins hostiles. La suite était prévisible. Traînée hors de l'isba par une demi-douzaine de gamins et surveillée par une trentaine d'autres, Snegourotchka ne tarda guère à se retrouver dans la clairière où elle avait l'habitude de s'amuser, jadis, à une époque lointaine où régnaient l'insouciance et l'innocence. Dorénavant, il n'était plus question de jeux. Elle avait tué, et la justice enfantine n'était pas plus clémente que celle des adultes. Les yeux pointés vers le ciel, elle pria afin que ses fautes, là-haut, lui soient un jour pardonnées.

« Coupable ! Coupable ! Coupable ! »

Cette sinistre litanie fut reprise en chœur par tous les participants au supplice. Ils improvisèrent des danses autour du vieux frêne, allumèrent des feux à divers endroits de la clairière, comme autant d'hommages au grand-père qu'ils venaient de perdre. Si rien ne leur rendrait leur cher Ded Moroz, tous avaient à cœur de lui témoigner leur affection ; cela commençait par des larmes et s'achèverait par la disparition de la meurtrière.

Snegourotchka ne pleurait pas. Elle n'avait qu'une hâte : que cette cérémonie macabre prenne fin, et sa vie avec. Son seul regret serait de n'avoir pu revoir une dernière fois son bien-aimé…

Ses prières avaient-elles été entendues ? En tout cas son vœu fut exaucé. Lel était là, silencieux au milieu des vociférations de la foule. Le mélange de tristesse et de joie qui habitait chaque enfant semblait ne pas le toucher. Il était ailleurs. Peut-être prenait-il de l'avance sur elle afin de l'attendre là où elle serait bientôt, songea la jeune fille. Un sourire discret se dessina sur ses lèvres de givre. Elle pouvait maintenant partir en paix.

Les boucles blondes du jeune berger se mirent à scintiller à mesure que la température ambiante montait. Un rayon de soleil défia les nuages en s'invitant dans le ciel grisâtre de décembre. La Fille de Neige plissa les paupières. La chaleur des brasiers commençait à lui être insupportable. Un mince filet d'eau roula sur ses joues mais il ne s'agissait pas de larmes. Ses pieds perdaient de leur consistance, s'enfonçaient dans le sol. À présent, les cheveux de

Lel étaient aussi flamboyants qu'un soleil d'été. Quant à ses iris, habituellement d'un vert pâle tirant sur le jaune, ils semblèrent se teinter d'ors ardents. Dans les yeux du jeune berger brillait la flamme de Iarilo, l'ancienne divinité du printemps. Snegourotchka poussa un hurlement suraigu, qui mourut noyé dans un flot de glace fondue.

Les chants, les danses et les lamentations des enfants vengeurs cessèrent. Les regards se tournèrent vers Lel, puis en direction du vieux frêne. La neige qui le recouvrait jusqu'alors était retournée à l'état liquide, changeant le sol de la clairière en boue. Plus curieux encore, leur prisonnière s'était volatilisée dans un fin nuage de brume. Seule une minuscule flaque d'eau où miroitaient des étoiles de givre rappelait l'existence de la petite-fille du Père Gel.

Tous eurent le sentiment que leur enfance était derrière eux. Avec la mort de Ded Moroz et de Snegourotchka, la magie des Noëls russes, tel un éphémère tapis de neige, avait bel et bien disparu.

Quelques mots de l'auteur

Au début de l'année 2008, tandis que j'entamais la rédaction de mon roman *Nadejda,* j'ai exploré un autre versant des mythes et légendes russes avec cette nouvelle basée sur Ded Moroz, l'équivalent slave de notre Père Noël, et Snegourotchka, la Fille de Neige. Comme dans « Vassilissa et le Cavalier de l'Aube », j'ai repris des personnages emblématiques des contes, connus de tous les Russes, pour leur offrir un destin bien moins heureux… en poussant encore plus loin la cruauté et l'horreur pour la malheureuse Snegourotchka qui n'en demandait sans doute pas tant ! On peut également rapprocher « Du sang sur des mains de givre » du « Blues de Zwarte Piet » écrit près de six ans plus tard et publié dans mon précédent recueil *Sans donjon ni dragon* : on y découvre la triste réalité vécue par les personnages folkloriques des fêtes de fin d'année, derrière les sourires de circonstance… Au vu des réactions suscitées par cette nouvelle

lors de sa première parution, j'ai peut-être touché les limites de ma démarche : certains lecteurs semblent être passés à côté car ils ignoraient tout du mythe ici réécrit. Je l'admets tout à fait, le Père Gel et sa petite-fille n'étant pas des personnages connus dans nos contrées.

« Du sang sur des mains de givre » a d'abord figuré au sommaire de l'anthologie *Noëls d'hier et de demain* dirigée par Pierre-Alexandre Sicart. Parue peu de temps avant la disparition des éditions Argemmios, celle-ci n'est pas restée longtemps en vente et n'a donc peut-être pas connu le succès que sa bonne qualité globale aurait dû lui valoir. La plupart des nouvelles publiées par Argemmios, dont « Du sang sur des mains de givre », ont ensuite été disponibles en numérique aux éditions Mythologica… lesquelles ont malheureusement disparu à leur tour.

Le dernier défi de Capitaine Soviet

Il n'a pas le souvenir d'avoir forcé sur la vodka, pourtant c'est bel et bien avec une épouvantable gueule de bois que s'éveille le Héros des Peuples Soviétiques.

Il émet des grognements d'ours tiré de sa tanière par l'arrivée du printemps. Ses articulations sont craquantes, ses oreilles bourdonnantes. Une poignée de secondes, voire une bonne minute, lui est nécessaire pour lui rappeler que la première des grandes décisions matinales doit être prise sans tarder – terrible réalité d'autant plus difficile à admettre que ses neurones s'amusent à rejouer entre eux la bataille de Stalingrad : il lui faut quitter la chaleur de son lit. Il est malheureusement impossible de s'octroyer une grasse matinée quand votre rôle consiste à veiller sur une foule d'individus disséminés sur pas moins de onze fuseaux horaires. Dès que Moscou et Kiev s'endorment enfin, c'est Vladivostok qui entame une nouvelle journée. Et si la tranquillité de la taïga sibérienne permet souvent une petite sieste matinale, la donne change au fur et à mesure que les rayons du soleil levant atteignent Novossibirsk, Tachkent, Bakou, pour culminer avec le réveil en fanfare du Kremlin.

Capitaine Soviet se frotte vigoureusement les yeux puis en jette un vers sa table de chevet. Entre quelques

clichés choisis de ses exploits les plus retentissants et les portraits sous verre de ses quatorze enfants, trône un téléphone en bakélite rouge. Inutile d'y chercher des touches ou un cadran : au bout du fil l'on trouvera toujours le même interlocuteur, le seul homme à qui le maître des lieux ait besoin de parler. S'il lui arrive parfois de snober Ronald Reagan, Margaret Thatcher ou François Mitterrand, le Président Gorbatchev décroche immanquablement lorsque l'appel vient de Capitaine Soviet, le plus illustre de ses concitoyens.

« À Capitaine Soviet, le plus illustre de nos concitoyens ». Ces mots avaient été tracés de la main de Iouri Gagarine, en 1968, sur un morceau de nappe que leur destinataire avait pris soin d'encadrer telle une inestimable relique. Bien qu'ayant sauvé l'Union des dizaines de fois au cours des cinq décennies passées, Capitaine Soviet n'a de fierté plus grande que cet autographe du premier être humain à avoir accompli le plus incroyable de tous les exploits : s'envoler vers l'espace et en revenir vivant. Existe-t-il meilleure illustration du génie des peuples soviétiques ? Les États-Unis d'Amérique subirent-ils pire humiliation que ce jour béni où la capsule *Vostok 1* traversa la stratosphère avec à son bord un petit gars de la région de Smolensk ? Quant à la table du salon de la datcha de Capitaine Soviet, elle sert d'écrin à un os à moelle rongé par la chienne Laïka en personne, preuve supplémentaire de son admiration sans bornes pour les pionniers de la conquête spatiale. La Terre, toutefois, constitue une zone d'opération suffisamment étendue pour qui a vocation à protéger de l'impérialisme capitaliste près de trois cents millions d'âmes… Surtout si l'on n'a plus tout à fait la vigueur de ses vingt ans.

Quand Joseph Staline se mit en tête de concurrencer les Yankees sur leur propre terrain en recrutant un superhéros soviétique, il était prévu qu'il soit infaillible, invincible et immortel, à l'image de l'URSS. Près d'un demi-siècle plus tard, il faut avoir l'honnêteté de le reconnaître, l'idéal s'est quelque peu terni. Capitaine Soviet a remporté de nombreuses victoires, certaines plus décisives

que celles de l'Armée rouge – laquelle, somme toute, ne sert plus à grand-chose d'autre qu'à brailler des chants traditionnels sur les scènes occidentales – néanmoins, il apparaît évident que ses grandes heures sont désormais derrière lui, dans les souvenirs et les coupures de journaux jaunies. Physiquement, le Héros des Peuples Soviétiques a vieilli. Ses cheveux se font rares. Ses joues se creusent de rides. Son dos se voûte. Ses muscles jadis puissants se relâchent. Ses mains se surprennent à trembloter sans raison particulière… Pire, celui qui déchaînait passions et pulsions féminines à chaque apparition publique ne se sent plus capable du moindre fait d'armes une fois passé le seuil de la chambre à coucher.

En s'observant dans la glace, Capitaine Soviet laisse échapper un profond soupir. Peu désireux de voir plus longtemps ce corps flétri qui est le sien, il se précipite vers la penderie. Comme chaque matin depuis le début de sa carrière, il n'aura pas à se poser de questions : il enfile un costume toujours identique, cet uniforme rouge entré dans la conscience collective au même titre que le masque de Spiderman ou le mini-short étoilé de Wonder Woman. Grâce au talent des habilleuses employées par le Kremlin, Capitaine Soviet conserve une certaine allure. Avec ses bottes de cuir noir, sa combinaison écarlate, sa cape couleur or marquée d'une étoile rouge et son masque en forme de faucille et de marteau entrecroisés, il en impose à ses adversaires. Il n'a d'ailleurs pas nécessairement besoin de faire étalage de ses pouvoirs pour obtenir leur reddition, tant sa réputation le précède. Mieux vaut ignorer que ce magnifique costume a dû être plusieurs fois repris ces dernières années afin de s'adapter à l'inévitable et regrettable empâtement de son propriétaire.

« Allez, au boulot ! s'exclame le Héros des Peuples Soviétiques avec un enthousiasme quelque peu forcé. Comme disait ce bon vieux camarade Stakhanov : le travail c'est la santé, le travail c'est la gloire assurée ! »

Sur ces mots, il se pose dans son fauteuil – un mouvement anodin qui lui tire pourtant une grimace de douleur – et décroche le combiné de son téléphone rouge.

L'écran géant qui orne le mur de son salon s'allume aussitôt ; après un message d'attente constitué d'édifiantes citations de Karl Marx et de Friedrich Engels, il révèle les traits caractéristiques de l'une des membres du bureau secret de l'Armée rouge.

« Mon… Ma… Lieutenant…

— L'état-major était justement en train de discuter de l'opportunité de vous contacter, déclare sans ambages le lieutenant Zofia. L'alerte rouge a été déclenchée. Le Kremlin requiert votre présence dans un délai de…

— Pardonnez-moi, lieutenant, mais où est notre Président ? Rassurez-moi, il ne lui est rien arrivé de fâcheux ?

— Ne vous inquiétez pas pour lui. Le voici justement. Il saura sans doute vous expliquer la situation bien mieux que moi. »

La jolie militaire s'efface pour laisser place au visage grave du Secrétaire Général du Parti, également nommé, depuis peu, à la tête du Præsidium du Soviet suprême. Alors que Mikhaïl Gorbatchev ouvre la bouche pour parler, le téléphone crachote ; l'image se brouille puis cède la place à un écran noir entrecoupé de parasites. Capitaine Soviet couvre d'injures cette fichue technologie nipponne et tape du poing sur le combiné qui refuse de l'entendre. Peine perdue, le Président a disparu pour de bon. Faut-il y voir un signe ? L'Union est-elle en danger de mort ? Mais ce qui est infaillible et invincible peut-il vraiment mourir ?

Capitaine Soviet se lève aussi vite qu'il le peut, c'est-à-dire avec une certaine lenteur en comparaison de ses prouesses athlétiques passées. Il appuie sur un renfoncement du buste de Lénine, révélant un mini-bar astucieusement placé sous la barbichette du fondateur de l'URSS. Il s'offre une rasade de vodka pour se donner du cœur au ventre. Mal lui en prend. Serait-il trop âgé pour les excès ? Il ne tient plus l'alcool comme avant. Un nouveau soupir lui échappe. Il s'affale sur son lit, vaincu par KO.

Combien de temps demeure-t-il ainsi, dans cette posture indigne : deux minutes, deux heures ? Quoi qu'il en soit, il n'est tiré de sa léthargie que par un tambourinement obstiné contre la porte d'entrée de sa datcha.

« Ça va, j'arrive ! Patientez un instant ! »

Il se redresse en craquant de partout. On lui demande bien trop d'efforts par rapport à ce qu'est capable d'encaisser son pauvre corps. Que reste-t-il du héros qui écrasa à lui seul l'insurrection hongroise, du surhomme qui résolut sans ciller la crise des missiles de Cuba, du géant de fer qui par sa simple présence mit un point final au Printemps de Prague ? Les derniers hauts faits de Capitaine Soviet ne sont pourtant pas si anciens… En 1986, n'a-t-il pas lutté pied à pied contre le nuage radioactif de Tchernobyl, l'affaiblissant au gré de sa progression pour enfin l'achever au moment où il allait franchir la frontière française ? Trois petites années plus tard, saurait-il rééditer pareil exploit ? Devoir quitter son lit suffit à lui donner des vertiges. Il titube, s'accroche tant bien que mal au bras d'une allégorie en carton représentant une quelconque valeur patriotique, et finit par parvenir devant la porte, qu'il ouvre non sans mal… Ce qu'il regrette aussitôt.

« Papa Yougo ! s'écrit-il d'un air faussement ravi. Quel bon vent t'amène ? L'hiver russe te manquait ?

— Trêve de civilités, Capitaine. Je suis ici pour des choses sérieuses.

— Je vois. Tu es enfin venu signer le Pacte de Varsovie ?

— Arrête un peu. Je ne suis pas d'humeur à rire.

— Oh. Le vent qui t'amène est donc plutôt mauvais. Je te sers tout de même à boire ?

— Volontiers. Malgré nos efforts pour vous égaler sur ce point, chez nous la vodka vaut moins que de la pisse d'âne.

— On ne peut être bon partout », conclut Capitaine Soviet, magnanime.

Inventé quelques années plus tôt par le maréchal Tito, jaloux des succès du super-héros soviétique, le défenseur du peuple yougoslave a été conçu sur le modèle de son illustre aîné, exception faite de son uniforme. Le sien arbore le bleu, le blanc et le rouge de la Fédération, avec en prime une étoile brodée sur la poitrine et un casque censé lui accorder une protection loin d'être superflue

dans la poudrière des Balkans. En outre, Papa Yougo est bien plus jeune que son hôte du jour, même si tous deux ont en commun cette mine défraîchie de ceux qui ont déjà trop servi.

« Capitaine, tu as des enfants, n'est-ce pas ?

— Oui, quatorze, répond avec fierté le Héros des Peuples Soviétiques : quatorze petits patriotes prêts à marcher sur les traces glorieuses de leur géniteur. Et les tiens, qu'est-ce qu'ils deviennent ?

— Voilà précisément ce dont je voulais te parler. Je n'ai pas fait le voyage depuis Belgrade uniquement pour ta vodka ! Je me disais, vu que tu connais un peu les gosses, tu devrais savoir comment faire… Les miens ont toujours été très différents les uns des autres, ils ne parlent pas tous la même langue, ils n'utilisent pas tous le même alphabet, ils ne pratiquent pas tous la même religion… Maintenant ils se marchent sur les pieds et se chamaillent sans cesse. Entre eux ça risque d'exploser pour de bon. J'ai peur de rester planté là comme un idiot, à ne rien pouvoir faire pour les empêcher de s'entre-tuer.

— Ah, la famille, toute une histoire ! C'est courant en ce moment, ce genre de problèmes. On vit une drôle d'époque. Tout change, les repères s'effondrent… Je t'avouerai que j'ai parfois du mal à suivre le rythme. Et dire que dans à peine plus de dix ans on fêtera le passage au nouveau millénaire ! L'an 2000, c'est assez intimidant quand on y pense, non ?

— Je ne sais pas. J'espère être encore vivant pour voir ça. »

Capitaine Soviet fait signe à son invité de le suivre dans le salon. Il lui présente un fauteuil, remplit deux verres de vodka et met un peu de musique de façon à détendre une atmosphère plutôt lourde. Le disque qui tourne à cet instant compile des enregistrements pirates de l'hymne national, des reprises rock ou jazz aux variantes funk et disco. Dans le monde occidental qui se proclame « libre » mais qui, en fin de compte, est surtout libre de faire n'importe quoi, les radios diffusent sans vergogne des versions reggae de la *Marseillaise* ou des *God Save the Queen* à

la sauce punk. Plein de bon sens, le Kremlin considère au contraire de telles parodies comme sacrilèges et les interdit en conséquence ; néanmoins, leur écoute permet de se rendre compte de ce que deviendrait l'honneur soviétique si par malheur l'Union venait à s'affaiblir. C'est par de menus détails comme celui-ci que Capitaine Soviet trouve chaque jour la motivation de continuer le combat.

« Qu'est-ce que nous disions ?

— On évoquait les questions de famille, réplique Papa Yougo, et la drôle d'époque dans laquelle on vit.

— En effet. On t'a raconté, pour Česko et Slovensko ?

— Oui. Ils sont en instance de divorce. Incroyable, ils formaient pourtant le couple parfait. Jamais un nuage, rien. Comme quoi…

— Et la cousine Polska qui se case avec un ouvrier électricien après avoir jeté les armes devant le dragon Solidarność ! On marche tous sur la tête ces derniers temps. »

Comme pour illustrer ses propos, le Héros des Peuples Soviétiques se masse le crâne, lequel ne cesse de le faire souffrir depuis le début de cette sale journée.

« Tu vois, reprend Papa Yougo en tirant machinalement sur son casque bleu, si j'avais la chance d'avoir des enfants aussi disciplinés que les tiens, je me… »

Capitaine Soviet n'écoute plus. Son verre de vodka à portée de lèvres, il s'abandonne à la rêverie. Dispersée aux quatre coins du pays le plus étendu du monde, il ne voit que trop rarement sa progéniture, à son grand regret. Sa capacité à rejoindre n'importe quelle localité de l'Union bien plus rapidement que la meilleure des locomotives transsibériennes ne lui sert que dans un cadre professionnel et non pour rendre visite à la petite famille – sans quoi il passerait davantage de temps à pêcher le silure avec sa fille Moldova ou à parcourir les steppes à cheval en compagnie de ses fils Kirgiz et Uzbek…

Une douleur aiguë dans le bas du dos le fait se redresser en sursaut. S'est-il assoupi ? Papa Yougo s'est éclipsé, sans doute vexé de constater que sa conversation ne suscite que le sommeil. Capitaine Soviet, qui reprend peu à

peu ses esprits, en est terriblement gêné. Quel patriote est-il si même ses frères slaves ne trouvent plus une oreille attentive en s'invitant dans sa datcha ? Il lui faut se ressaisir d'urgence ! La main sur le cœur devant le drapeau rouge tendu au-dessus de la porte du salon, il se jure de redoubler d'efforts afin de ne plus décevoir les espoirs placés en lui. Il deviendra un homme nouveau, il effectuera sa propre perestroïka si nécessaire, mais ne se laissera plus aller sous prétexte de l'âge.

« Sois glorieuse, notre libre Patrie,
Sûr rempart de l'amitié des peuples !
Le parti de Lénine, force du peuple,
Nous conduit au triomphe du communisme ! »

Le refrain de l'hymne national, entonné avec ferveur, se termine sur une violente quinte de toux qui brise l'aspect solennel de la scène. Quelle importance ? Capitaine Soviet a recouvré sa motivation, prêt à repartir comme en 17 ! Le téléphone rouge momentanément hors service, il s'y prendra comme au bon vieux temps, en survolant les forêts, les villages, les montagnes, et la plaine, sa plaine où traîne encore le cri des loups, jusqu'à ce qu'il tombe sur un camarade dans le besoin auquel il rappellera, non par de vaines paroles mais par des actes, que l'URSS n'abandonne aucun de ses enfants…

Il vérifie une dernière fois son équipement, resserre par réflexe la sangle de ses bottes, embrasse la médaille de l'ordre de Lénine épinglée sur son torse, pose la main sur la poignée de la porte… Il suspend son geste. Un flash vient de le frapper, comme un mauvais pressentiment qui trouve sa justification dans un détail ignoré un instant plus tôt. Il retourne dans sa chambre. La penderie est béante. Sur une étagère, un uniforme qui n'est pas le sien semble n'attendre que lui. Capitaine Soviet passe un doigt furtif sur le tissu, d'une qualité identique à celle de son éternel costume rouge. Les couleurs et les motifs de ce nouvel uniforme, dont il ignore par ailleurs s'il est censé le revêtir un jour, le heurtent. Ce haut blanc, ces

collants bleus et ces bottes rouges sont certes de mauvais goût, mais que dire du symbole tape-à-l'œil qui ornerait sa poitrine s'il avait l'idée saugrenue d'enfiler cette horreur : l'aigle bicéphale portant le sceptre et la sphère – le symbole honni de la Russie tsariste, supprimé lors de la révolution bolchevique ! Sommes-nous revenus plusieurs siècles en arrière, aux temps barbares de Pierre le Grand, voire d'Ivan le Terrible ? Que signifie cette mascarade ?

Trop de questions sans réponses s'entrechoquent sous son crâne. Dépassé par les événements, il referme sa penderie à double tour et tente d'oublier ce qu'il a vu. À présent Capitaine Soviet appréhende ce qu'il découvrira une fois quittée la relative sécurité de sa datcha… Tremblant, il ouvre la porte. Un vent violent venu de l'ouest lacère son visage comme un coup de knout, le forçant à fermer les yeux ; quand il les rouvre, un cri de stupéfaction reste coincé dans sa gorge. Ses fils et ses filles l'attendent devant chez lui, les mains sur les hanches dans un air de défi. Les regards sont noirs, les lèvres pincées. De toute évidence, ce ne sont plus ces enfants chéris et élevés dans l'amour de l'URSS ; non, ils semblent plutôt être de ceux qui débarquent un beau matin chez un vieillard sans défense pour réclamer avec véhémence leur part d'héritage. Et pourquoi se sont-ils attifés de la sorte ? Par les moustaches de Trotski ! Qu'ont-ils fait de leur costume habituel aux couleurs soviétiques ?

« Lietuva, ma fille, toi qui étais connue pour ton élégance, comment peux-tu porter cette hideuse tunique barrée de jaune, de rouge et de vert ? Et toi, Azeri, en quel honneur as-tu remplacé notre étoile dorée par un croissant blanc ? Ukraïna, ma belle Ukraïna, de quel droit te mets-tu à arborer le trident de saint Vladimir en lieu et place de la faucille et du marteau ? Êtes-vous devenus fous, mes petits ? »

« Père, nous te quittons. »

Prononcée simultanément dans quatorze langues différentes par les quatorze enfants de Capitaine Soviet, cette simple phrase s'abat sur lui comme un couperet. Il se fige, incapable de prononcer un mot ni d'opposer la

moindre réaction à la trahison de sa propre famille. Il ne se sent plus seulement vieux : il se croit mort. Mais ce qui est infaillible et invincible peut-il vraiment mourir ? Il semblerait que ce soit le cas… Ses jambes, ses muscles, ses articulations, ses os, toutes ces parties fragiles d'un corps qui le faisait tant souffrir, sont aussi insensibles qu'un bloc de béton. Son souffle devient rauque. Son sang gèle dans ses veines. Ses yeux se recouvrent d'un voile opaque. Celui qui fut le Héros des Peuples Soviétiques baisse alors les armes, prêt à en finir.

Un éclair de lumière rouge…

***

… le frappe de plein fouet.

Capitaine Soviet, affalé dans son canapé de skaï écarlate, se lève d'un bond. A-t-il dormi ? Oui, et il a trop bu, ainsi que l'accuse la bouteille vide traînant à ses pieds. Le jugement est confirmé en seconde instance par une haleine d'une fraîcheur douteuse. Quelle heure peut-il être ? La violente lumière qui l'a réveillé est celle de son horloge ; à midi pétante, heure de Moscou, elle se met à jouer l'*Internationale* en illuminant la pièce grâce à une ampoule rouge montée sur une effigie de Brejnev, laquelle remplace avantageusement l'habituel coucou des capitalistes helvétiques. A-t-il rêvé les derniers incidents ? A-t-il discuté avec le lieutenant Zofia, Papa Yougo lui a-t-il rendu une visite impromptue, ses enfants sont-ils venus lui annoncer qu'ils s'en allaient ? Ce costume blanc, bleu et rouge orné d'une anachronique aigle de Byzance n'est-il que le produit de son imagination ? Après tout, il a pu délirer en vidant une énième bouteille de mauvaise vodka… Ce ne serait pas le premier Russe à qui cela arriverait, hélas !

Nerveux, il entrouvre sa penderie. Son uniforme de Capitaine Soviet, celui qui fait sa gloire depuis une cinquantaine d'années, est gentiment plié parmi ses affaires personnelles. En revanche il n'y a aucune trace de l'autre costume. Il pousse un « ouf » de soulagement.

« Bref, marmonne-t-il en se dirigeant à petits pas vers le salon, je dois me calmer sur la bibine. Ce n'est plus de mon âge, ces bêtises ! Si je ne veux pas être envoyé à la retraite plus tôt que prévu, il va falloir que je surveille mon hygiène de vie. Les stations balnéaires de la mer Noire peuvent bien attendre un peu avant de me voir débarquer avec ma canne à pêche sous le bras. »

Avec minutie, il inspecte son téléphone, qui ne donne pas l'impression d'avoir été manipulé récemment ; encore un indice supplémentaire en faveur de la divagation éthylique ! Il saisit le combiné en se tournant vers l'écran géant où apparaît aussitôt le joli minois du lieutenant Zofia. Celle-ci, se sachant épiée, s'empourpre telle une jeune fille timide. En remettant en place son képi marqué de l'étoile rouge et, plus étonnant, en reboutonnant le haut de sa veste, elle bredouille :

« Le Président est à vous tout de suite, Capitaine. »

Le visage souriant de Mikhaïl Gorbatchev succède sur l'écran à la charmante militaire.

« Ah, Capitaine ! Je suis content que vous preniez la peine de m'appeler. M'avez-vous vu à la cérémonie d'ouverture des championnats de sambo ?

— Lundi dernier ? En effet, j'étais devant mon poste. Mais tout cela me semble déjà tellement lointain… C'est comme si j'avais vécu deux vies depuis ce moment. »

Le Héros des Peuples Soviétiques se tait, tandis que son interlocuteur paraît attendre qu'il poursuive.

« Je dois dire que, d'après ce que j'ai vu à la télévision, vous dansez très bien.

— Vous savez, rétorque le Président, cela me maintient en forme.

— Je devrais peut-être me mettre comme vous aux danses cosaques. Je ne suis plus aussi souple qu'avant, d'un point de vue physique comme mental je suis hors du coup. En me réveillant tout à l'heure j'étais incapable de définir si je sortais d'un cauchemar ou si je m'étais réellement pris les tuiles qui me sont tombées dessus… »

Le Président se fait apporter un thé et deux croissants à son bureau, mais reste malgré tout concentré sur le récit

de Capitaine Soviet. Les états d'âme du plus fidèle serviteur de l'Union sont considérés comme des affaires d'État.

« Je ne sais plus distinguer le vrai du faux, ajoute-t-il au bord des larmes. C'est invivable, monsieur le Président. J'ai l'impression que tout le monde ment, que tout le monde travaille contre moi… Je n'ai plus confiance en mes voisins, ni en mes propres enfants… Suis-je devenu un vieillard grotesque dont on peut se jouer, un benêt à qui l'on peut faire avaler n'importe quelle couleuvre ?

— Qu'est-ce qui vous pousse à proférer des absurdités pareilles, Capitaine ? Je n'ai tout de même pas instauré la glasnost pour que le plus fidèle serviteur de l'Union soit victime d'une désinformation digne des pires heures de la guerre froide ! Reprenez-vous, mon vieux ! Non, vous êtes loin d'être fini. Les héros ne meurent jamais. Ils souffrent, ils se prennent des coups, mais ils se relèvent… Tenez, aujourd'hui j'ai encore besoin de vous pour remplir une mission. On se motive, on enfile le costume rouge et on y va, pour la plus grande gloire des peuples soviétiques ! Des questions, Capitaine ?

— Oui. Dites-le-moi franchement, monsieur le Président : l'Union est-elle en danger ?

— Bien sûr. Elle l'est depuis l'instant de sa fondation, depuis que Lénine a arraché de sa poitrine son cœur brûlant pour l'élever comme un flambeau et éclairer le chemin des hommes – ne faites pas cette tête, ces mots ne sont pas de moi mais de Maxime Gorki. Les coups de boutoir répétés des traîtres à la solde du grand capital ne cessent de nous faire vaciller, pourtant j'ose affirmer qu'avec un protecteur de votre trempe l'URSS survivra pendant des siècles. Nous vivons une drôle d'époque, Capitaine, pleine de bruit, de fureur, de changements. Cependant il est des choses immuables en ce monde, et l'idéal marxiste en fait partie… Cela grâce à votre dévouement à notre cause. »

C'est dans ce genre de belles paroles que Capitaine Soviet retrouve l'enthousiasme de sa prime jeunesse. Soudain le poids des années ne pèse pas davantage sur lui

que sur l'éternelle alliance des républiques socialistes ; la fatigue accumulée par des décennies de labeur s'évapore comme la rosée au soleil des peuples victorieux. Il est fin prêt pour un nouveau défi.

« Et cette mission, en quoi consiste-t-elle ? »

Le Président chausse ses lunettes, lit à voix basse le télégramme reçu en même temps que son thé et ses croissants, avant de déclarer :

« Trois fois rien. Une mission de routine, un petit travail facile mais qui doit être fait afin que nous puissions nous occuper d'affaires plus importantes. Vous irez en Allemagne, Capitaine.

— En RDA ?

— Oui. Des révolutionnaires de pacotille n'ont rien trouvé de mieux pour occuper leur jeudi soir que de s'attaquer au Mur de Berlin. Paraît-il qu'ils comptent le faire chuter ! La bonne blague ! »

Par rapport à son interlocuteur, Capitaine Soviet est moins enclin à en sourire. Cela doit venir de sa tendance naturelle à tout dramatiser. Allons ! Le Président a sans doute raison. Cette histoire de mur à protéger des actes de vandalisme de quelques jeunes excités ne sera qu'une mission de routine, un petit travail facile… Le Héros des Peuples Soviétiques salue son supérieur hiérarchique, quitte la douceur de son salon, vérifie une dernière fois son équipement, resserre par réflexe la sangle de ses bottes, embrasse la médaille de l'ordre de Lénine épinglée sur son torse, ouvre la porte de sa datcha et s'envole vers l'ouest. Cap sur Berlin !

Pour sûr, ce ne sera pas le dernier défi de Capitaine Soviet, héros infaillible, invincible et immortel.

Quelques mots de l'auteur

Étant catalogué comme auteur de fantasy humoristique suite à la parution de *Medieval Superheroes* puis des *Feux de l'Armure*, on constatera, peut-être avec une certaine surprise, que parmi les dix-huit textes réunis dans ce recueil seul « Le dernier défi de Capitaine Soviet » appartient au registre de la comédie. Et encore, je ne pense pas que celui-ci soit voué à susciter chez le lecteur une franche rigolade. Ici on est plutôt dans l'ironie, voire l'humour noir, surtout quand on imagine le destin pathétique qui attend ce pauvre Capitaine envoyé à Berlin lutter contre quelques « vandales » un jour de novembre 1989… Il semble que, de tous les sentiments que suscite chez moi la Russie, le rire ne fasse pas partie des principaux ! Malgré tout, je me suis bien amusé à écrire cette histoire farfelue ; à vrai dire, je m'amuse souvent lorsqu'il est question de super-héros.

En plus de mes super-héros médiévaux protégeant le royaume de France durant la guerre de Cent Ans, j'ai publié d'autres textes mettant en scène des super-héros dans un contexte où ils ne sont pas censés se trouver : en Grèce antique (« Nous nous battrons donc à l'ombre ») et en Gaule lors des Grandes Invasions (« Geneviève versus Attila »). Mais je ne suis pas le seul auteur à avoir eu l'idée d'un super-héros soviétique et à être allé jusqu'au bout du délire : il ne m'a pas directement inspiré puisque j'ai découvert cette bande dessinée après l'écriture de ma nouvelle, mais on pourra bien sûr rapprocher mon Capitaine Soviet du Superman soviétique de *Superman : Red Son*, dans lequel Mark Millar imagine que le vaisseau spatial de Kal-El n'a pas atterri à Smallville dans le Kansas, mais en Ukraine du temps de Staline !

Les illustrations de cet ouvrage ont été financées grâce à un financement participatif sur la plateforme Ulule. Nous voulons profiter de ces pages pour remercier chacune des personnes qui ont cru en ce projet et qui ont permis la réalisation de ces illustrations noir et blanc :

Aehrehon, Aelinel, Alain Delbecq, Alain Knaebel, Alexandre Raulot, Alexis Fouache, Alystayr, Andronica, Annieboile, Apep, Audreyboussioux3, Axel Roman, Barraillier-aspisi-marie, Bertrand Arlabosse, Bruno_lagarde, Caroline Baillez, Cassandra Lefèvre, Cédric Jeanneret, Christian Perget, Chyanthi, Coralie Lelièvre, David Blondeau, Deufr, Dorrylis, Dragon Halluucinai, Dweller-on-the-Threshold, Emmanuelle Desbouvries, Etienne Ponsonnaille, Fabrice Burkhalter, Fabrice Masson, Florent Bride, Foxfire, Fpujos, Franck Bellanger, Francois Raviot, Françoise Lasserre, g3p4r, Garbelion, gib_13, Gisele Collado, Guillaume Rapuzzi, Guilmanu, JB, Jean Allard, Jean-Claude Renault, Jean-Marc Clair, José Evrard, jsr_nice, Julia Aillaud, Kellya, Kevin Jeanselme, Kornaoueg, Laulautte, Laura Edme, Laurent_duquesne, LaurentJalicous, Léana Bag, Leratierbretonnien, Levieux delamontagne, Loïc Godin, Louisette Hayotte, Macha Tanguy, Maciic, Magali Perceval, Marie Benatre, Mathieu Collenot, Matthias Sabani, Maxime Henri, Maxime Tarozzi, Michaël Prieux, Monnier Cédric, Nicolas Bataille, Nicolas Taylor, Olivier Dania, p4nd0r3, Patrick Fournier, Paul Copin, Philippe Celier, Philippe Devillé, Pierre-Olivier Rakotondrabe, Rebecca Mesnil, Sam, SambaYeah, Sandrine Guyoumard, Scorfus, Stéphane Couvidat, SyMaRiP, Thierry et Marie-Françoise Gras, Thierry Mabon, Valerie Freefounette, Valerie Sevin, Xapon, Yannick Mosset, Yves D'imperio, Yves Dreneau

спасибо, спасибі, merci à tous !